59e ANNÉE - N° 1
JANVIER - MARS 1959

Revue d'Histoire Littéraire de la France

SOMMAIRE

ANNAROSA POLI
Les Amants de Venise et Casanova 1

MADELEINE COTTIN
Chateaubriand à l'ambassade de Rome. Documents nouveaux 13

RAYMOND LEBÈGUE
Renan et Chateaubriand 39

C. CHADWICK
La date des « Illuminations » *(suite)* 50

PIERRE-GEORGES CASTEX
Aux sources d' « Un homme libre » 71

NOTES ET DOCUMENTS

CARLO R. FRANÇOIS
« L'Étourdi » de Molière ou l'illusion héroïque 87

PIERRE CITRON
Du nouveau sur le titre de « La Comédie humaine » 91

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

COMPTES RENDUS

M. RAYMOND : **Baroque et Renaissance poétique** (R. LEBÈGUE), 94 — J. ROUSSET : **La Littérature de l'âge baroque en France, Circé et le Paon** (R. LEBÈGUE), 95 — G. DELASSAULT : **Le Maistre de Sacy et son temps** (J. LE BRUN), 99 — J. D. HUBERT : **Essai d'exégèse racinienne;** J. C. LAPP : **Aspects of Racinian tragedy** (E. VINAVER), 100 — DIDEROT : **Correspondance,** p. p. G. ROTH (P. VERNIÈRE), 103 — FR. ENGEL-JANOSI : **Four Studies in French Romantic Historical Writing** (Cl. DIGEON), 105 — SAINTE-BEUVE : **Correspondance générale,** p. p. J. BONNEROT (P. MOREAU), 106 — Mis DE LUPPÉ : **Astolphe de Custine** (R. PIERROT), 110 — CUSTINE : **Souvenirs et portraits,** p. p. P. DE LACRETELLE (Cl. PICHOIS), 110.

DIVERS, 111

●

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 113

René RANCŒUR

BIBLIOGRAPHIE LITTÉRAIRE 1957 *1 vol. in-8°* **300 F**

Bibliographie littéraire 1953	**200 F**
Bibliographie littéraire 1954	**250 F**
Bibliographie littéraire 1955	**300 F**
Bibliographie littéraire 1956	**300 F**

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

A L'ÉTRANGER

Les abonnements peuvent être souscrits dans les librairies suivantes :

ALLEMAGNE : *Bonn*, Bouvier. *Heidelberg*, Wetzlar. *Offenburg*, Dokumente Verlag. *Tübingen*, Jordan. ARGENTINE : *Buenos Aires*, Libreria del Colegio. BRÉSIL : *Rio de Janeiro*, Livrarias Editoras Reunidas. *Sao Paulo*, Difusao europeia do libro. COLOMBIE : *Bogota*, Libreria Buchholz Galeria. CUBA : *La Havane*, La casa belga. DANEMARK : *Copenhague*, Haase et Son. ÉGYPTE : *Le Caire*, Les livres de France. ESPAGNE : *Madrid*, Aveillan ; Roos. *Barcelone*, Jaime Arnau. ÉTATS-UNIS : *New York*, French Book Guild ; Stechert-Hafner. ANGLETERRE : *Cambridge*, Bowes et Bowes. *Oxford* : Parker et Son ; Blackwell. GRÈCE : *Athènes*, Kaufmann. HOLLANDE : *Amsterdam*, Meulenhoff ; Nilson et Lamm ; Scheltema et Holkema, Swets et Zeitlinger. *La Haye*, Martinus Nijhoff. ISRAËL : *Jérusalem*, Magues Press Hebrew Univ. ITALIE : *Rome, Florence et Naples*, Félice Le Monnier. JAPON : *Tokio*, Maruzzen. PÉROU : *Lima*, Plaisir de France. PORTUGAL : *Lisbonne*, Livraria a Bibliofila *Porto*, Lopes da Silva. URUGUAY : *Montevideo*, Barreiro y Ramos.

Revue d'Histoire Littéraire de la France

JANVIER-MARS 1959
59e ANNÉE - N° 1

LES AMANTS DE VENISE ET CASANOVA[1]

Ce n'est pas un des moindres mérites de Casanova que d'avoir exercé une influence remarquable sur la vie et sur l'œuvre d'Alfred de Musset. Cela a déjà fait l'objet d'une étude très soignée de M. Grégoire de Morgulis [2]. On ne saurait mieux souligner l'intérêt que les *Mémoires* ont suscité en Musset à partir de 1830, au moment où il publie sa *Nuit Vénitienne* [3].

Dans un article paru l'année suivante dans *Le Temps* [4], Musset oppose deux classes d'individus : « La première, formée d'éléments timides, effrayée de ce qui l'entoure, laisse ses rames oisives sur la mer de cette vie ; la seconde, au contraire, les agite d'un bras audacieux, et fend l'onde ; mais souvent elle néglige le gouvernail pour regarder sa voile s'enfler au souffle des vents propices. » Casanova appartient à la deuxième classe et « Tous ceux qui l'ont lu, — ajoute Musset, — en disent la même chose : c'est qu'il a produit sur eux une impression ineffaçable ».

Ce coureur d'aventures, « le premier des aventuriers », représente aux yeux de Musset le type parfait de l'homme qui s'oppose aux préjugés du conformisme, qui tâche de s'évader des limites de notre existence dans un univers de joyeuse folie et de beauté. Et par là

1. Nous publions aujourd'hui l'article de Mlle A. Poli, annoncé dans notre ouvrage *Autour du Drame de Venise*, p. 201. — J. P.

2. « Musset et Casanova », *Revue des études italiennes*, avril-septembre 1956, Paris, Didier, p. 163.

3. *Revue de Paris*, deuxième livraison de décembre 1830.

4. *Mémoires* de Casanova, écrits par lui-même. Nouvelle édition. *Le Temps*, dimanche 20 mars 1831.

Il s'agit peut-être de l'édition Charles Heideloff, libraire, quai Malaquais, n° 1, 1830 : *Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt sur les cinquante dernières années du XVIIIe siècle, publiés d'après les manuscrits originaux de l'auteur*. Cette édition ne fut pas achevée, deux volumes seulement paraissent en 1830. Musset fait allusion à une « édition nouvelle que nous annonçons ici » et, s'il s'agissait de l'éd. Brockhaus (hypothèse de M. Maurice Allem, Musset, *Œuvres complètes en prose*, Bibl. de la Pléiade, 1951, p. 1075), l'article de Musset ne serait plus très actuel, puisque depuis 1827 aucun tome n'a été publié.

Deuxième hypothèse : Musset pourrait annoncer la publication des volumes V à VIII de l'édition Brockhaus, Paris, 1832, Heideloff et Campe (impr. à Leipzig). Aucune trace des *Mémoires* de Casanova de Seingalt dans le *Catalogue des livres composant la Bibliothèque de Alfred et Paul de Musset*, Paris, A. Labitte, 1881. Que M. Georges Lubin soit vivement remercié pour son aimabl concours.

il s'inscrit dans sa conception tout à fait actuelle du romantisme [1].

Musset cite dans son article une furieuse déclaration d'amour de Casanova à Henriette, une des femmes dont il s'est passionnément épris. Nous y retrouvons le même esprit qui a inspiré la première lettre d'amour de Musset à George Sand. — « Enfin, Madame, — s'écrie Casanova, — mon parti est pris, il faut que vous ayez la bonté de vous expliquer maintenant, et de me dire si je dois vous accompagner... ou si je dois rester ici : répondez oui ou non. Si je reste ici, tout est dit. Je pars demain pour Naples, et je suis certain de me guérir de la passion que vous m'avez inspirée [2]. »

Aussi Musset écrit-il à Sand : « Je suis amoureux de vous.... J'aime mieux vous le dire et j'ai bien fait, parce que je souffrirais bien moins pour m'en guérir à présent si vous me fermez votre porte [3]. »

L'amour des deux grands romantiques naît ainsi sous le signe de Casanova. La conception de l'amour chez Musset diffère pourtant de la joyeuse et superficielle conception de Casanova car il « emplit la vie de Musset moins par le lien si frêle qui l'unit à la volupté, que pour tous les autres nœuds par où il tient à la douleur » [4].

Il est très vraisemblable qu'au moment où George et Alfred projettent leur voyage en Italie, ils feuillettent les *Mémoires* de Casanova [5]. L'Italie du jeune Musset est assez souvent de couleur casanovienne et c'est surtout la « chère Venise » du célèbre aventurier qui hante le poète depuis longtemps [6].

George Sand sous la double influence de Musset et de Casanova

1. « Si dans son œuvre la passion s'exprime avec de tels excès, c'est qu'une vie toute entière, vouée à l'amour et dévorée par lui représente le mieux l'irruption de l'absolu dans une existence d'homme.... Ce qui semble insupportable à Musset c'est notre existence, ce sont ses limites et ses servitudes, c'est la monotonie des jours, le dégoût des idées ressassées, l'impuissance à s'évader dans cet univers de beauté et de joie dont on rêve. » Antoine Adam, « Son romantisme est le nôtre », *Les Nouvelles littéraires*, 9 mai 1957.

2. Casanova, *Mémoires*, ch. XXIII, p. 553, t. I, Bibl. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1958.

3. DE LUI. Sans date (Juillet 1833). *George Sand et Alfred de Musset. — Correspondance. Journal intime de George Sand* (1834). Texte établi et annoté par Louis Evrard, Éditions du Rocher, Monaco, 1956, p. 28.

4. Jean Pommier, *Variétés sur Alfred de Musset et son théâtre*, Paris, Nizet (1944), p. 13.

5. C'est probablement l'éd. Heideloff et pas une autre que Musset emporte comme *vade-mecum* en Italie. George et Alfred ont pu lire portant les *Mémoires* dans l'éd. Paulin, *Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt*, écrits par lui-même, éd. originale la seule complète. Paris, Paulin, 1833-1837, 12 vol. in-8°. Dix volumes paraissent en 1833. Jusqu'au huitième volume ce n'est qu'une copie de l'éd. Brockhaus.

6. ... Italie.
Voyez-vous, à mon sens, c'est la rime à folie. *Les Marrons du feu* (1829-1830), A. de Musset, *Poésies complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 36.

Et qui dans l'Italie,
N'a son grain de folie ?
Qui ne garde aux amours
Ses plus beaux jours ?

Venise (1830), *ibid.*, p. 81.

n'était pas trop éloignée de cette vision de l'Italie. *Métella* [1] « vint en Italie chercher une vie plus libre, des mœurs plus élégantes... à son arrivée en Italie... elle était si aigrie contre l'injustice des hommes et si offensée d'avoir été victime de leurs calomnies qu'elle se sentait disposée à fouler aux pieds les lois du préjugé, et à mener une aussi joyeuse vie que la plupart des grands personnages de ce pays-ci.... Le comte de Buondelmonte fut son premier et son seul amant sur la joyeuse terre d'Italie... Olivier et lady Mowbray avaient fait ensemble le voyage de Venise... et ils avaient heurté la gondole du comte Buondelmonte [2]. »

Aux sources bien connues auxquelles George Sand a puisé son inspiration pour le *Secrétaire intime* [3] avant son départ pour l'Italie j'ajouterai la *Nuit vénitienne* où l'influence de Casanova est si évidente [4]. « Les hochets que je mettrai alors entre vos mains, pour amuser vos loisirs, — dit le prince à Laurette — seraient d'autre nature : ils se composeraient d'abord de quelques-unes de ces marionnettes qu'on nomme des ministres, des conseillers, des secrétaires ; pareil à des châteaux de cartes, tout l'édifice politique de leur sagesse dépendrait d'un souffle de votre bouche ; autour de vous s'agiterait en tous sens la foule de ces roseaux, que plie et relève le vent des cours ; vous serez un despote, si vous ne voulez être une reine... [5]. » C'est déjà le climat où vit la princesse Quintilia et le sujet de ce roman nous rappelle plusieurs situations enregistrées par Casanova au cours de ses voyages.

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1833. N'oublions pas que cette Nouvelle fut commencée avant le départ de Sand et de Musset pour Fontainebleau (v. lettre de Planche à Sand du 8 août 1833. Georges Lubin, « George Sand et Alfred de Musset. Une jeune femme de beaucoup de passé ». *Le Monde*, 12 avril 1957) et qu'elle fut achevée le 2 octobre 1833. (Sand à Buloz : « Metella est finie.... Je veux la relire à A(lfred) qui dort comme un loir à l'heure qu'il est. » M.-L. Pailleron, *La Vie littéraire sous Louis-Philippe*, Paris, Didot, 1930, p. 401.)

2. *Romans et Nouvelles*, Revue des Deux Mondes et Victor Magen, 1834, p. 123, 125, 126, 148.

3. *Romans et Nouvelles*, Revue des Deux Mondes et Victor Magen, 1834. Sur la genèse du *Secrétaire intime*, voir Jean Pommier, *op. cit.*, p. 65-66. Le roman a été écrit avant le départ de Sand pour l'Italie (v. Sand à Buloz, 5 déc. 1833, M. Cordroc'h, R. Pierrot, « François Buloz éditeur et confident de Musset et de Sand », *R. H. L. F.*, juillet-septembre 1957, p. 368). D'après une lettre de Sand à Boucoiran du 28 janvier 1834 il paraît que George Sand travaillait au *Secrétaire intime* pendant son séjour à Venise : « Dites cela à Buloz... et rassurez-le sur son volume du *Secrétaire intime*. Il l'aura complet certainement avant peu. » Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 920, Copie, f. 37 et résumé dans Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, Paris, Plon, 1899, II, p. 62, n. 1 et 2. — La lettre inédite à Boucoiran du 7 (?) mars 1834 nous révèle que Sand y fait allusion à un conte qu'elle avait promis à Buloz et qui devait compléter les deux volumes du *Secrétaire intime*. « La longueur de mon voyage, la fièvre et la maladie d'Alfred, m'ont mise dans l'impossibilité absolue de lui envoyer le conte qui devait compléter les deux volumes du *Secrétaire intime* ». Sp. de Lov., E. 920, f. 48, Copie.

4. Cf. G. Morgulis, *art. cit.*, p. 180.

5. *Revue de Paris*, décembre 1830. A. de Musset, *Théâtre complet*, Bibl. de la Pléiade, p. 277.

George Sand emprunte aux *Mémoires* le nom même de Monteregale, la belle capitale du petit royaume de la princesse Quintilia [1].

Quant à savoir exactement le moment de la vie de Sand où elle se plongea dans la lecture de Casanova, c'est assez difficile. On pourrait avancer l'hypothèse que H. de Latouche, y ayant puisé sa première inspiration pour sa *Correspondance inédite de Clément XIV et Carlo Bertinazzi* [2], avait donné à Sand l'envie de lire Casanova. On préférerait à des conjectures une certitude fondée. Il existe pourtant un suggestif portrait de Trenmor dans la première édition de *Lélia* qui pourrait témoigner de l'influence de Casanova sur Sand à partir de 1833.

« Cet homme qui avait été si riche, si voluptueux parfois, cet homme de mœurs élégantes et de sensations poétiques, celui qui avait été artiste et dandy ! Celui qui volait sur les flots de la belle Venise, entouré de femmes, de parfums et de chants, dans sa gondole rapide !... celui qui avait dormi sous le ciel de la Grèce comme Byron... [3] ». C'est la première ébauche du personnage de Léone Léoni.

Au moment où Sand et Musset partent pour l'Italie ils emportent probablement avec eux les *Mémoires* de Casanova. Il faut supposer que pendant ces nuits de Carnaval où Alfred quittait George pour vivre quelques aventures casanoviennes, elle se laissait charmer par le style séduisant du chevalier de Seingalt et y puisait son inspiration pour le roman qu'elle commençait alors dans les sombres salles du palais Nani.

Il est évident que George Sand s'est inspirée du personnage casanovien de Antonio della Croce pour « faire de Manon Lescaut un homme » [4].

Depuis dix ans, il parcourait l'Europe, luttant toujours contre la fortune et assez mal favorisé par elle, nonobstant les apparences : il avait gagné beaucoup d'argent à Paris et à Bruxelles, mais il en avait perdu dans d'autres villes : somme toute, il avait vécu assez joyeusement, sauf l'éternel *qui vive* des créanciers, criailleries qui l'obligeaient à voyager beaucoup plus qu'il n'en sentait le goût. C'est à Bruxelles que Santa Croce était devenu éperdûment amoureux d'une demoiselle de haute condition. L'histoire de ses amours était une vieille histoire ; la demoiselle, éprise aussi, s'était vue enfermer dans un couvent d'après les ordres d'un père barbare. Pour que rien ne manquât au dénoûment de la tragi-comédie, Santa-Croce avait enlevé la belle : il la faisait passer pour sa femme en attendant mieux.

Et voici la première inspiration du personnage de Juliette :

1. Le comte Antonio Montereale, Casanova, *Mémoires*, éd. cit., p. 72-80.
2. Paris, P. Mongie aîné, Baudoin frères, 1827. Casanova, *Mémoires*, Bibl. de la Pléiade, t. I, ch. III, p. 57, ch. XXX, p. 652-653. J'ai feuilleté le *Catalogue de la Bibliothèque de George et de Maurice Sand* (Paris Librairie des amateurs, A. Ferrand, 1890) : aucune trace des *Mémoires* de Casanova.
3. *Lélia*, Paris, Dupuy, 1833, t. I, p. 61.
4. Préface de *Léone Léoni*, Nohant, janvier 1853.

Madame la marquise de Santa-Croce était une jeune personne de dix-sept ans... la peau blanche, les traits délicats et fins, en un mot, belle de tous les points.

Elle avait, en outre, ce qui n'accompagne pas toujours la beauté et ce qui, à mon sens, vaut mieux qu'elle, je veux dire beaucoup de distinction dans les manières, dans l'air, dans le regard et jusque dans le son de la voix...

Voici d'autres analogies avec la situation de Léone Léoni, de Juliette et de Bustamente :

Ton amour pour cette jeune fille dépendra beaucoup de l'état de ta bourse lui dis-je ; es-tu riche ? Comme un joueur. Et connaît-elle la source de ton apparente fortune ? Peut-être la soupçonne-t-elle, mais elle m'aime... Trois semaines après, son secrétaire le quitta : c'était la déroute qui commençait ; le surlendemain, la femme de chambre eut son congé ; les deux domestiques avaient décampé les premiers... Je restai donc seul avec Croce et sa femme, dont j'entrevoyais la destinée et dont il ne m'était plus possible de me séparer [1].

Aussi bien le désir de George d'aller de Venise à Constantinople n'est-il pas inspiré par le voyage de Casanova dans cette ville ravissante [2] ? Nous glanons dans l'œuvre de George Sand un tableau de Venise d'inspiration purement casanovienne. Le rapprochement des textes des *Maîtres Mosaïstes* et des *Mémoires* est suggestif.

De ce côté, Venise a la physionomie aussi naïve et aussi pastorale qu'elle l'a coquette, fière et terrible en d'autres sites. On n'y voit aborder que des barques pleines d'herbes ou de fruits... [3].

Au point du jour ayant besoin de me calmer, j'allai à l'*Erberia*, endroit sur le quai du grand canal qui traverse la ville. C'est le marché aux herbes, aux fruits, aux fleurs [4].

On pourrait aussi dresser, à l'exemple de M. G. Morgulis, un tableau comparatif des noms qu'on rencontre dans les *Mémoires* et dans les œuvres vénitiennes de Sand et de Musset.

Orio [5], G. Sand, *L'Uscoque* (Paris, F. Bonnaire, 1838).

Ser Orio, A. de Musset, *Le Fils du Titien* (Œuvres complètes en prose, Bibl. de la Pléiade, p. 439).

Madame Orio, *Mémoires de Casanova* (I, ch. IV, p. 88).

Soranzo, G. Sand, *L'Uscoque*.

1. Casanova, *Mémoires*, Paris, éd. Paulin, 1843, t. IV, p. 361-363.

2. D'ELLE à LUI, 15 avril 1834 ; de LUI à ELLE, 19 avril 1834 (allusion à une lettre de Sand égarée, écrite entre le 30 mars et le 15 avril, où elle exprime à Musset son dessein d'aller à Constantinople). D'ELLE, 24 mai, *G. Sand et A. de Musset, Correspondance*, éd. cit., p. 77, 81, 90, 112.

Casanova, *Mémoires*, ch. X, p. 256. « La vue de cette ville à la distance d'une lieue est étonnante, et je crois que le monde entier n'offre nulle part un spectacle aussi ravissant.... » *Id.*, ch. XIV, p. 313. Le vicomte Spœlberch de Lovenjoul signale l'existence d'une lettre de Prosper Mérimée, adressée à Mme Dudevant, Pagello-Ancillo. P. S. Luca. Royaume lombardo-vénitien. Venise. « Ce dernier s'offre à donner à Mme Sand des lettres d'introduction pour Rome et Constantinople. » (Coll. Lovenjoul. E. 945, f. 128.)

3. G. Sand, *Les Maîtres mosaïstes*, Paris, Bonnaire, 1838, IX, p. 16.

4. Casanova, *Mémoires*, Bibl. de la Pléiade, t. I, ch. XLVIII, p. 957.

5. C'est encore un aventurier vénitien qui nous rappelle Casanova aussi bien que Léone Léoni.

La maison Soranzo... le palais Soranzo, Mémoires de Casanova (I ch. XVII, p. 421.)
Mme Memmo, G. Sand, *L'Uscoque*, p. 204.
Vespasiano *Memmo*, Musset, *Le Fils du Titien* (éd. cit., p. 430).
Madame Memmo, Mémoires de Casanova (I, ch. XLVIII, p. 493.)

Or, voici qu'apparaît un témoignage précieux de l'inspiration casanovienne de Musset pendant son séjour à Venise : l'album de Musset publié récemment par M. Jean Pommier sous le titre *Notes de Venise* [1]. Une comparaison avec Casanova met en évidence que ces notes (sauf les vers), sont tirées des *Mémoires* : ce qui confirme l'une des hypothèses de M. Pommier [2] qu'il s'agit bien de Notes de lecture [3].

Burchiello, bateau de Venise à Padoue par le canal de la Brenta [4].
... *on me conduisit à Padoue dans un Burchiello par le canal de la Brenta.* (T. I, ch. I, p. 20.)
Muran, a une demi lieue de Venise.
... *Muran, île très-peuplée et qui n'est qu'à une demi-lieue de Venise.* (T. I, ch. I, p. 15.)
Graspia, boisson faite d'eau dans laquelle on a fait bouillir des grappes de raisin dépouillées de leurs grains.
... *une misérable boisson qu'on nomme* graspia *et qu'on fait d'eau dans laquelle on fait bouillir des grappes de raisin dépouillées de leurs grains.* (T. I, ch. II, p. 24.)
Bientôt après elle rouvrit les yeux, se mit sur son dos, laissa tomber ses bras, et, avec la tête joliment penchée, elle se livra à un sommeil dont rien n'avait la plus douce apparence.
Bettine... ouvrit les yeux, regarda le moine, et les referma dans l'instant : bientôt après elle les rouvrit, le regarda un peu mieux, se mit sur son dos, laissa tomber ses bras, et, avec la tête joliment penchée, elle se livra à un sommeil dont rien n'avait la plus douce apparence. (T. I, ch. III, p. 45 [5].)
Ses yeux étaient bien fendus, à fleur de tête et enluminés d'une iris inconcevable que la nature ne donne quelquefois qu'à la jeunesse, et qui disparaît d'ordinaire vers les 40 ans après avoir fait des miracles. Le grand Frédéric l'a conservée jusqu'à sa mort.
ses yeux... étaient bleus, merveilleusement bien fendus, à fleur de tête, et enluminés d'un iris inconcevable, que la nature ne donne quelquefois qu'à la jeunesse, et qui disparaît d'ordinaire vers les quarante ans, après avoir fait des miracles. Le grand Frédéric l'a conservé jusqu'à sa mort. (T. I, ch. IV, p. 76.)

1. *Autour du Drame de Venise, G. Sand et A. de Musset au lendemain de Lorenzaccio.* Avec deux reproductions et des documents inédits. Librairie Nizet, Paris, 1958, ch. VII, p. 118-121.
2. *Id.*, p. 117 et 121-122.
3. M. Clouard a ajouté au crayon sur la copie Lovenjoul des Notes de Venise (F. 977, f. 146) cette date « Janvier (?) 1834 ». M. Pommier nous signale que les deux feuilles volantes où les notes sont inscrites sont d'une teinte différente et que la deuxième feuille porte au verso des mots fortement barrés où il croit lire « G. Hôtel de la... ». Ce qui prouverait qu'il s'agit de notes tirées des *Mémoires* pendant le voyage en Italie.
4. Les *Notes de Venise* de Musset sont imprimées en caractères romains. Les citations correspondantes des *Mémoires* de Casanova suivent en caractères italiques ; elles sont empruntées à l'édition de Robert Abirached et Elio Zorzi (« Bibl. de la Pléiade », 1958, t. I). Les variantes qui n'ont pas été enregistrées dans l'éd. de la Pléiade ont été tirées de l'éd. Paulin (Paris, 1843). Je n'ai pu malheureusement consulter les éditions qui étaient en librairie en 1833 et qui sont devenues des raretés bibliophiliques.
5. Il y a une phrase de G. Sand dans *Jacques* qui nous rappelle étrangement celle-ci : « Le curé t'appela, tu entr'ouvris les yeux sans le voir, puis tu fis un mouvement dédaigneux de l'épaule, et tu te rendormis. » (Paris, Bonnaire, 1834, t. I, p. 93.)

Disinvolta. alerte.

Disinvolta, alerte, sans gêne, sans embarras. (T. I, ch. V, *note en bas de la page 98 de l'éd. Paulin, 1843. Cette note ne paraît pas dans la même version dans l'édition de la Pléiade*, t. I, p. 1110.)

La famille Lin, noble, éteinte en 1750.

... noble vénitien de la famille Lin, aujourd'hui éteinte. (T. I, ch. VI, p. 120.)

Moines somasques, ordre institué par le bienheureux Jérome Miani, noble vénitien. (avaient plusieurs convens). entr'autres la Salute. et l'église patriarchale de St Cyprien.

Saint-Cyprien est desservie par des moines somasques. C'est un ordre institué par le bienheureux Jérôme Miani, noble Vénitien. (T. I, ch. VI, p. 122.)

Petite porte du fort St André à l'embouchure de la mer, place où s'arrêtait le Bucentaure, le jour de l'ascencion, quand le doge épousait la mer.

... la gondole s'arrêta à la petite porte du fort St-André à l'embouchure de la mer Adriatique, à l'endroit même où s'arrête le Bucentaure lorsque, le jour de l'Ascension, le doge va épouser la mer. (T. I, ch. VI, p. 130.)

ail. tabac. Vin esclavon, noir comme de l'encre.

... ces Esclavons ne firent que chanter, manger de l'ail, et fumer un mauvais tabac qui infectait l'air, et boire du vin esclavon, qui est noir comme de l'encre, et que ces gens-là seuls peuvent boire. (T. I, ch. VI, p. 131.)

Sage à l'Écriture, président de la Guerre.

... l'ordre qu'il avait reçu de Venise du président de la guerre, qu'on désigne par la qualification de Sage à l'écriture. (T. I, ch. VI, p. 131.)

albanais, Cimariotes.

... deux mille Albanais, qu'on désignait par le nom de Cimariotes. (T. I, ch. VII, p. 133.)

rigano habit des forçats.

... Le jour viendra où je t'apporterai ton rigano.

(Dans une note au bas de la p. 122, t. I, ch. VII, *éd. Paulin on lit : « rigano, habit de forçat ». L'éd. de la Pléiade*, t. I, p. 1116 *ne donne pas la même version.)*

St. Sauveur. St. Paul. (places).

... je me dirigeai droit à Saint-Sauveur, et je me fis conduire à la porte de Razetta... un peu avant minuit je le vis arriver du côté de la place Saint-Paul... j'allai m'asseoir... à l'entrée de la rue du côté de la place Saint-Paul.... (T. I, ch. VII, p. 138.)

L'Avogador, Procureur gal.

On vous a denoncé à l'avogador (procureur général). (T. I, ch. VII, p. 140 [1].)

Scribe de l'Avogarie (greffier).

... un commissaire vint au fort avec un scribe (greffier) de l'avogarie. (T. I, ch. VII, p. 141.)

Confraternité des pauvres, distribuait des aumônes.

Si le curé ne nous voyait point à la messe, il effacerait nos noms de la liste de ceux qui participent aux aumônes de la confraternité des pauvres ; et ce sont ces aumônes qui nous soutiennent. (T. I, ch. VII, p. 148.)

couvent des Minimes à St François de Paule.

l'évêque... logeait à son couvent des Minimes, à St-François-de-Paule. (T. I, ch. VII, p. 151.)

Potte gde barque.

La péotte dans laquelle je devais m'embarquer.... (T. I, ch. VIII, p. 152.)

Collefiorito. chemin de Rome.

Il y a fort loin encore jusqu'à Collefiorito.... (T. I, ch. VIII, p. 174.)

Spoleti.

nous arrivâmes de bonne heure à Spoleti. (T. I, ch. VIII, p. 155, *éd. Paulin. L'éd. de la Pléiade*, t. I, p. 176, *donne* Spoleto.)

Soma. (truffes).

... à Soma, la maîtresse de l'auberge, femme d'une rare beauté, nous donna un bon dîner avec du vin de Chypre délicieux que les courriers de Venise lui apportent en échange des truffes excellentes qu'elle leur donne, et qu'ils vendent avantageusement à leur retour à Venise. (T. I, ch. VIII, p. 177.)

1. « ... la signora Dorothée, femme de l'avogador Pasqualigo », *Le Fils du Titien*, A. de Musset, *Œuvres complètes en prose*, Bibl. de la Pléiade, p. 432. Cité par J. Pommier, *op. cit.*, p. 123.

Terni.

... à une couple de milles de Terni.... Arrivé à Terni.... (T. I, ch. VIII, p. 177.)

Otricoli.

De Terni j'allai à pied à Otricoli.... (T. I, ch. VIII, p. 177.)

Castelnuovo.

Une heure après Castel-Nuovo.... (T. I, ch. VIII, p. 177.)

Rome.

... je me dirigeais de nouveau vers Rome... ne me souciant point de voir Rome.... (T. I, ch. VIII, p. 178.)

Route de Venise à Rome. Chioja.

Nous arrivâmes à Chiozza à midi. (T. I, ch. VIII, p. 154.)

Orsara (Istrie) où on aborde en passant.

... Une heure après, on leva l'ancre ; et le matin la tartane la jeta dans un port d'Istrie, nommé Orsara. (T. I, ch. VIII, p. 138, *éd. Paulin. L'éd. de la Pléiade donne* Orsera, ch. VIII, p. 157.)

puis à Véruda, port de Pola.

La tartane aborda au port de Pola, qu'on appelle Veruda. (T. I, ch. VIII, p. 159.)

Ancône, lazaret, quarantaine.

Nous descendîmes à Ancône au vieux lazaret, où on nous annonça que nous subirions une quarantaine de vingt-huit jours.... (T. I, ch. VIII, p. 160.)

Tolentino.

... un voiturier qui allait à vide à Tolentino m'ayant offert de m'y mener pour deux paoli, j'acceptai. (T. I, ch. VIII, p. 171.)

Valcimara.

je crus pouvoir aller facilement à pied à Valcimara. (T. I, ch. VIII, p. 171.)

Sereval.

je me remis en marche, me dirigeant vers Sereval. (T. I, ch. VIII, p. 171.)

Collefiorito.

Collefiorito. (T. I, ch. VIII, p. 174-175.)

Foligno.

De là, j'aurai pu aller à Foligno pour six paoli. (T. I, ch. VIII, p. 171.)

Pisignano.

et nous arrivâmes à Pisignano. (T. I, ch. VIII, p. 176.)

Spoleti Soma Terni. Otricoli. Castelnuovo.

(Id., p. 155-156, *éd. Paulin.)*

Rome. porte *des peupliers,* vulgo *du peuple.*

Rome... ni la belle entrée par la porte des Peupliers *que l'ignorance appelle pompeusement la porte du* Peuple... *rien... ne me fit d'impression.* (T. I, ch. VIII, p. 178.)

Cérigo, muscat du levant.

d'excellent muscat du Lévant... Cérigo. (T. I, ch. VIII, p. 179.)

Cerdaléophron. (mot Grec) ruse. (cerda, renard).

Cette prudence s'appelle en grec cerdaléophron, du mot cerda, renard, et que l'on pourrait exprimer en français par renardise *ou* renarderie, *si cette langue admettait plus facilement les emprunts et les néologismes.* (T. I, ch. VIII, p. 180.)

Bonbons. une pâte d'ambre, de sucre, de vanille, d'angélique, d'alkermès et de Styrax.

Ne voulant rien perdre d'un bien si précieux, je coupe avec des ciseaux ce qu'il me restait de cheveux, j'en fais une poudre très-menue, et j'engage le confiseur à les mêler en ma présence dans une pâte d'ambre, de sucre, de vanille, d'angélique, d'alkermès et de styrax ; et j'attendis que les dragées résultant de ce mélange fussent faites avant de m'en aller. (T. I, ch. XV, p. 393.)

chiozza est une presqu'île, port de mer dépendant de Venise, et peuplée de dix mille habitants matelots pêcheurs, marchands, gens de chicane, et employés aux gabelles, aux finances de la république.

Chiozza est une presqu'île, port de mer dépendant de Venise, et peuplée de dix mille habitants matelots, pêcheurs, marchands, gens de chicane, et employés aux gabelles et aux finances de la république. (T. I, ch. VIII, p. 154.)

Il y a dans la tradition orale de St François que lorsque un moine aura frappé à sept portes où on lui aura refusé l'aumône, il doit frapper à la huitième avec assurance (parceque là) car là elle ne lui manquera pas.

... il y a dans la tradition orale de son ordre (de St. François) que, lorsqu'un moine

aura frappé à sept portes où on lui aura refusé l'aumône, il doit frapper à la huitième avec assurance, car là elle ne lui manquera pas. (T. I, ch. VIII, p. 161.)

il batticulo, poche de derrière d'un moine pleine de vivres et d'aumones.

Il avait douze poches toutes pleines, sans compter la poche de derrière, qu'il appelait il batticulo, *qui seule contenait le double de ce que pouvaient contenir toutes les autres. Pain, vin, viande fraîche et salée, poulets, œufs, fromage, jambon, saucissons, il y avait de tout au moins pour quinze jours.* (T. I, ch. VIII, p. 169.)

infarinato, demi-ignorant qui sait se soutenir en compagnie.

Avez-vous fait vos études ?

Mal, mais je suis infarinato, *au point que je me soutiens en cercle.* (T. I, ch. IX, p. 204.)

Il n'est pas possible, dit le cardinal, qu'un poëte écrive sans faire semblant d'être amoureux.

Il n'est pas possible, ajouta le bienveillant cardinal, qu'un poète écrive sans faire semblant d'être amoureux. (T. I, ch. X, p. 234.)

Le bargello, directeur-police.

Le bargello ou sous lieutenant viendra exécuter quelque ordine santissimo. (T. I, ch. X, p. 246.)

Auditeur du Cardinal-Vicaire. Maitre de chambre (majordome).

un auditeur du cardinal-vicaire. (T. I, ch. X, p. 246.)

après la mort, le Médecin !

après la mort le médecin.... (T. I, ch. X, p. 255.)

Si vous vous obstinez, je suis forcé de croire que vous vous faites une cruelle étude de me tourmenter, et qu'excellent physicien, vous avez appris dans la plus maudite de toutes les écoles, que le vrai moyen de rendre impossible à un jeune homme la guérison d'une passion amoureuse, est de l'irriter sans cesse. Mais vous conviendrez que vous ne pouvez exercer cette tyrannie qu'en haïssant la personne sur laquelle elle opère cet effet, et la chose étant ainsi, je dois rappeler ma raison pour vous haïr à mon tour.

Si vous vous obstinez encore, je suis forcé de croire que vous vous faites une cruelle étude de me tourmenter, et qu'excellent physicien, vous avez appris dans la plus maudite de toutes les écoles que le vrai moyen de rendre impossible à un jeune homme la guérison d'une passion amoureuse à laquelle il est livré, est de l'irriter sans cesse ; mais vous conviendrez que vous ne pouvez exercer cette tyrannie qu'en haïssant la personne sur laquelle elle opère cet effet ; et, la chose étant ainsi, je devrais rappeler ma raison pour vous haïr à mon tour. (T. I, ch. XI, p. 272.)

moretta. Masque de velours noir vénitien.

... un masque de velours noir ; tels que ceux qu'à Venise on appelle moretta. (T. I, ch. XIV, p. 333.)

Vin de Scopolo. Muscats de l'archipel.

Je ne buvais que du vin de Scopolo et les meilleurs muscats de l'Archipel. (T. I, ch. XIV, p. 363.)

Moutons, Becasses.

... ma table était couverte de mets succulents, de moutons délicieux et de bécasses.... (T. I, ch. XIV, p. 363.)

Notre Dame de Casopo, île près de Corfou.

... il venait entendre la messe à la Sainte-Vierge de Casopo.... (T. I, ch. XIV, p. 358.)

Ponter à la bassette.

La vie que je menais à Venise aurait pu me paraître heureuse si j'avais pu m'abstenir de ponter à la bassette. (T. I, ch. XIX, p. 460.)

Quai St Job pour aller à Mestri.

... En passant sur le quai de Saint-Job... pour aller à Mestre. (T. I, ch. XIX, p. 460.)

Vin de la Gatta, égaie et ne grise pas.

Le vin de la Gatta est comme le champagne, il égaie et ne grise pas.... (T. I, ch. XIX, p. 472.)

Coeffure à l'oiseau-Royal. petit chapeau sur l'oreille.

coiffé à l'oiseau royal. (T. I, ch. XXXII, p. 709. *Dans une note au bas de la page de l'éd. Paulin :* « *Petit chapeau sur l'oreille* », t. II, ch. I, p. 15.)

cabaret restaurant du *Sauvage*. à Venise.

.. *si je voulais leur faire l'honneur d'aller dîner avec eux au Sauvage....* (T. I, ch. XXXIV, p. 728.)

Jardin à St. Blaise, à la Zuecca.

... *allons plutôt dans un jardin de la Zuecca.... Je prends une gondole de trajet et nous allons à Saint-Blaise dans un jardin que je connaissais....* (T. I, ch. XXXV, p. 740 [1].)

Que conclure de ces analogies ? On pourrait avancer l'hypothèse que Musset comptait écrire un poème sur Casanova à Venise. George Sand y fait peut-être allusion lorsqu'elle dit à Buloz le 4 février 1834 : « Alfred travaillait aussi quoiqu'il fût un peu souffrant [2]. » Comme il est à exclure qu'il s'agisse de *Lorenzaccio* [3], il est probablement question de ce poème dont il ne reste que quelques vers ébauchés [4]. La maladie de Musset ayant interrompu ce travail, il est resté à l'état de projet.

Observons ces notes de près. Musset ne se borne pas à les copier littéralement, mais il les accompagne souvent d'une petite explication aide-mémoire. Il recueille attentivement les noms de lieux, les noms propres, d'étranges recettes culinaires, des mots du dialecte vénitien qui donneront à son œuvre un élément de couleur locale. Les premières notes se suivent à peu près dans l'ordre du récit de Casanova, excepté la succession des étapes pendant le voyage de Casanova de Venise à Rome : là Musset divise les deux itinéraires en « chemin de Rome » et « Route de Venise à Rome ». Aussi Musset se proposait-il de suivre la biographie de Casanova depuis son enfance jusqu'aux voyages à Rome, en Grèce et à Constantinople. Il n'oublie pas de cueillir les détails de quelques portraits de femmes des *Mémoires* : Bettine, la courtisane Juliette ; quelques sentences bien casanoviennes, telles que « après la mort le médecin » pour signifier qu'on s'aperçoit toujours trop tard de ses erreurs. La citation du morceau « Si vous vous obstinez encore... » se rattache à celle de l'article de Musset dans *Le Temps* : c'est une tirade, typique de la philosophie casanovienne de l'amour, que le séducteur adresse à une femme insensible à sa rhétorique amoureuse.

On peut exclure, à mon avis, qu'il s'agisse de notes prises en vue d'un itinéraire casanovien à travers l'Italie. Car alors comment expliquer la citation des noms des lieux que Casanova visita en Grèce et à Constantinople, et les portraits de femmes et d'hommes, tel le petit chevalier de Talvis « coiffé à l'oiseau royal » et encore la singulière déclaration d'amour de Casanova à Bellino ?

1. « A Saint-Blaise, à La Zuecca,
Vous étiez, vous étiez bien aise. »

A. de Musset, Chanson, *Poésies complètes*, éd. cit., p. 375. Cette chanson n'a pas été composée à Venise le 3 février 1834 ainsi que le dit l'éd. des *Amis du Poète*, mais en 1835.

2. George Sand et Alfred de Musset, *Correspondance*, éd. cit., p. 46.

3. J. Pommier, *Autour du Drame de Venise*, éd. cit., p. 61 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 121.

Musset s'est borné d'ailleurs à feuilleter la première partie des *Mémoires*. Or, il y a trois hypothèses à faire : ou il existait d'autres feuillets qui ont été égarés [1], ou il s'est arrêté là de prendre des notes, à cause de sa maladie survenue à Venise, ou bien il n'avait apporté à Venise que les deux volumes de l'édition Heideloff.

L'aventure Sand-Musset se conclut à Venise encore sous le signe de Casanova : le trio Sand-Musset-Pagello se retrouve au chapitre XXIV des *Mémoires*. — « Un moment avant de nous mettre à table voilà le bon capitaine hongrois qui vient, Henriette court l'embrasser en l'appelant son cher papa, et moi j'imitai son exemple en l'appelant mon ami. Ma chère épouse le pria de venir dîner tous les jours avec nous [2]. » — Et le dernier acte d'amour de George Sand après la reprise avec Musset est encore inspiré de Casanova. — « Le lendemain elle coupa ses cheveux ; le sacrifice de sa parure de femme réussirait peut-être à toucher ce cœur qu'elle voulait reprendre [3]. »

— J'ouvre le paquet, écrit Casanova, je sens des cheveux, je m'empresse de le cacher sous la couverture... Ils avaient une aune et demie de longueur ... par le don de ses cheveux, elle m'avait mis dans le secret de son cœur [4].

Et, malgré la triste expérience de ce morne hiver vénitien [5], Musset gardera de l'Italie une impression d'une saveur éminemment casanovienne :

Aimable Italie,
Sagesse ou folie,
Jamais, jamais ne t'oublie
Qui t'a vue un jour !
. . . . . .

1. Il faut supposer pourtant, d'après les frappantes analogies remarquées par M. G. Morgulis entre plusieurs poésies et proses de Musset et le texte des *Mémoires* (*art. cit.*, p. 189 et suiv.), que le poète romantique continua de tirer des notes de l'œuvre de Casanova pour s'en inspirer dans ses productions postérieures au voyage de Venise.

2. Casanova, *Mémoires*, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 560. Voir aussi le rapprochement de M. G. Morgulis, *art. cit.*, p. 169.

« Oh pourquoi ne pouvais-je vivre entre vous deux, et vous rendre heureux... il est bien vrai que j'avais besoin d'un père. pourquoi n'ai-je pu conserver mon enfant près de moi ? » D'ELLE à LUI, Venise, 24 mai 1834, *G. Sand et A. de Musset, Correspondance, op. cit.*, p. 111.

3. Antoine Adam, *Le secret de l'aventure vénitienne*, Paris, Perrin, 1930, p. 205 ; Paul de Musset, *Lui et Elle*, Paris, Charpentier, 1860, p. 194 ; Arvède Barine, *Alfred de Musset*, Hachette, 1893, p. 87 ; W. Karénine, *op. cit.*, II, p. 99, Paris, Plon, 1899 ; George Sand, *Journal Intime*, Paris, Lévy, 1926, p. 11.

4. Casanova, *Mémoires*, éd. cit., t. I, ch. XV, p. 391-393.

5. « Tu ne te doutes pas, mon ami, — lui écrira George Sand pendant l'été 1834, — de ce que c'est que Venise. Elle avait quitté le deuil qu'elle endosse avec l'hiver quand tu as vu ses vieux piliers de marbre grec, dont tu comparais la couleur et la forme à celles des ossements desséchés. » *Deuxième Lettre d'un voyageur*, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1834.

« Toits superbes ! froids monuments !
Linceul d'or sur des ossements !
Ci gît Venise. »

A. de Musset, A MON FRÈRE REVENANT D'ITALIE, *Poésies complètes*. Bibl. de la Pléiade, p. 448.

Toujours plus chérie
Ta rive fleurie
Toujours sera la patrie
Que cherche l'amour [1].

ANNAROSA POLI.

M. Joachim-Claude Merlant m'a, de son côté, écrit une lettre qui m'est parvenue après le dépôt de l'article de M^lle A. Poli. Je l'ai prié de m'autoriser à en publier la substance ; ce qu'il a bien voulu accepter. Voici donc ce que me fait savoir M. Merlant :

« J'avais remarqué, dans la copie de Chantilly, la phrase des Notes où se trouve le mot « physicien » que vous relevez dans votre livre à la page 122. J'avais pensé à quelque chose du XVIII^e siècle, à du Richardson peut-être, à cause de cette logique laborieuse appliquée aux choses de la passion. — Or, depuis, en relisant la Correspondance de Musset dans l'édition Séché, je suis tombé sur la lettre à la marraine, n° CXXII, d'octobre (1842), où Musset cite à M^me Jaubert ce passage comme paroles de Casanova. Il me reste à localiser cela dans un Casanova, et aussi, qui sait ? d'autres « notes de Venise ».

J'ai trouvé bon de joindre cette lettre de M. Merlant à l'article de M^lle Poli, non seulement pour rendre à chacun son dû, mais aussi comme exemple d'une brusque convergence de découvertes, qui tourne au profit de l'histoire littéraire. — J. P.

1. « Cantate de Bettine », *Bettine, Revue des Deux Mondes*, 1^er novembre 1851, Théâtre complet. Bibl. de la Pléiade, p. 602.

M. ET Mme DE CHATEAUBRIAND A L'AMBASSADE DE ROME

d'après des documents nouveaux

Le jeudi 20 novembre 1828, Chateaubriand écrivant de Rome à Mme Récamier, terminait ainsi sa lettre : « Je ne sais si Mme Salvage est contente de nous, mais je ne crains pas son journal [1] ».

Le bavardage épistolaire que René affecte de ne pas redouter constitue la matière de vingt-cinq lettres écrites par Mme Salvage à Mme Récamier du 11 novembre 1828 au 16 mai 1829 [2], c'est-à-dire pendant une période correspondant à l'Ambassade romaine. Expédiées à des dates irrégulières, elles contiennent néanmoins le récit presque journalier des événements dont la scriptrice est le témoin. Dans cette chronique où elle multiplie les détails sur sa vie à Rome, fait parade de ses relations mondaines, expose ses préoccupations personnelles et réitère ses déclarations d'amitié, une sélection s'imposait : les extraits présentés ici ont été choisis parmi ceux qui évoquent Chateaubriand, sa femme, le milieu où ils évoluent. Sans doute, ces lettres demeurent en marge de la grande Histoire littéraire ou diplomatique, mais elles ont la valeur de documents de première main sur un personnage que sa gloire et son génie exposent à toutes les indiscrétions de la curiosité. L'écriture en est vive, aisée, et le ton de simple conversation, les négligences mêmes du style en attestent la spontanéité.

Mme Salvage de Faverolles était la fille de M. Dumorey (mort en 1826), qui avait été consul de France à Ancône ; séparée de son mari, jouissant d'une fortune considérable, elle habitait à Rome une opulente demeure et possédait, en outre, une maison de campagne, un *casin*, sur les bords du Tibre. Elle s'était liée avec Mme Récamier pendant le séjour que celle-ci fit en Italie au cours des années 1824-1825. Puis, Mme Salvage s'étant rendue à Paris où l'appelaient parfois ses intérêts, elle avait fréquenté assidûment l'Abbaye-aux-Bois.

Mme Charles Lenormant, nièce de Mme Récamier, en trace le portrait suivant :

« C'était une grande femme dont la taille était belle mais sans grâce, les « manières roides, le visage dur, les traits disproportionnés. Le Duc de « Laval [3] qui redoutait les susceptibilités de Mme Salvage, disait : « Il faut « beaucoup la ménager, car si on la fâchait, elle vous passerait son nez au « travers du corps ». Mme Salvage avait de l'esprit, mais cet esprit ressem- « blait à sa personne : il était sans charme et sans agrément. Elle avait de

1. Chateaubriand, *Lettres à Madame Récamier*, publ. par Maurice Levaillant et E. Beau de Loménie (Paris, 1951, p. 216).

2. Bibl. Nat., Départ. des Mss, Fonds Récamier.

3. Adrien de Montmorency, duc de Laval, avait précédé Chateaubriand à l'Ambassade de Rome (1821-1828).

« l'instruction, de la générosité, une grande faculté de dévouement et la « passion des célébrités. Elle se prit pour Mme Récamier d'un engouement « très vif qui devint de l'amitié. Pour peu que celle-ci se fût laissé faire, elle « aurait disposé souverainement de Mme Salvage, qui, dépourvue de tout « autre lien que celui de sa piété filiale, voulait se donner et cherchait un « joug. Mais dans le cercle intime, parmi les amis de la femme devenue « l'objet de son culte, Mme Salvage rencontrait peu de sympathie, et Mme Ré- « camier, elle-même, tout en rendant justice à ses qualités, n'éprouvait « point d'attrait pour elle. Un peu plus tard, Mme Salvage s'attacha avec le « même entraînement, avec la même passion à la duchesse de Saint-Leu « que Mme Récamier lui avait fait connaître. La reine Hortense accepta « son dévouement qui ne se démentit point jusqu'à sa mort. Mme Salvage « l'accompagna dans les voyages que la reine fit à Paris, après les affaires « de Strasbourg et de Boulogne, l'entoura de soins admirables dans sa der- « nière maladie, et fut son exécuteur testamentaire [1] ».

Mme Salvage avait quitté Paris le 15 octobre 1828 en compagnie de sa mère, du jeune duc de Montebello et de Mme Récamier ; mais à Lieusaint, village sis à une trentaine de kilomètres de la capitale, on se sépara et, tandis que la Dame de l'Abbaye regagnait sa « petite cellule » de la rue de Sèvres, ses amis poursuivirent leur route en direction de Rome.

Les adieux n'avaient pas été sans regrets et sans promesses d'échanger une correspondance suivie, en attendant un revoir que l'on croyait assez proche. Dès les premières étapes, Mme Salvage tient parole : le voyage se passe à merveille ; sa voiture est « parfaitement douce », les « routes excellentes », ses « serviteurs attentifs et zélés ». Elle recommande à Mme Récamier, quand elle viendra, « une excellente et romantique petite auberge » sur le Lac Majeur. L'animation règne partout et trompe la longueur du trajet : « Nous recueillons dans les lieux où nous passons des anecdotes sur M. de Chateaubriand. Nous rencontrons beaucoup de courriers de diverses [*sic*] cabinets français, anglais, russes, toute la diplomatie est en mouvement à ce qu'il paraît ».

Son Excellence le vicomte de Chateaubriand avait, en effet, emprunté un mois auparavant, le même itinéraire et faisait alors son entrée « sur les grandes scènes de la Ville éternelle [2] » pour y jouer avec faste son rôle d'ambassadeur du roi de France, pendant que son épouse, la vicomtesse, s'installait tant bien que mal dans les appartements du Palais Simonetti en gémissant sur l'inconfort de leur résidence.

Dans une importante étude consacrée à l'Ambassade romaine, Mme M.-J. Durry [3] a utilisé les documents officiels, pièces d'archives, comptes rendus de presse qui concernent cette période de la vie de Chateaubriand.

Tout récemment, les articles des journaux romains où furent relatés les épisodes marquants de cette ambassade ont été publiés dans le texte italien par M. J.-M. Gautier [4].

En outre, on connaît, pour la même époque, le témoignage de quelques observateurs : c'est ainsi que l'auto-portrait des *Mémoires d'Outre-Tombe* subit certaines modifications par l'effet des gloses rectificatives que le comte de Marcellus [5] met en marge du texte.

1. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Madame Récamier* [par Mme Lenormant] (Paris, 1859), t. 2, p. 103-104.

2. Lettre de Chateaubriand au comte de Celles, 22 septembre 1829, publiée par le duc de La Force, dans *RDM*, 1er janvier 1932.

3. M.-J. Durry, *L'Ambassade romaine de Chateaubriand*, Paris, 1927.

4. J.-M. Gautier, *Chateaubriand, ambassadeur à Rome, et la presse romaine* dans *RLC*, avril-juin 1957.

5. Comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, Paris, 1859.

« Je ne désespère pas tout à fait de mettre au point la figure de mon ancien chef », écrit de son côté le comte d'Haussonville [1], faisant, vers la fin de sa vie, le récit de ce qu'il a vu et entendu à Rome où il était alors jeune attaché au cours de l'hiver 1828-1829.

Et dans le même temps, Antonine de Celles [2], fille de l'ambassadeur des Pays-Bas, rédigeait un charmant journal où elle avoue quelle séduction exerce sur elle « l'enchanteur », sans toutefois l'épargner de sa verve malicieuse.

Les lettres de Mme Salvage offrent l'originalité de se placer parallèlement et pour ainsi dire en contre-point avec celles de Chateaubriand à Mme Récamier, écrites en un même lieu, empruntant les mêmes courriers, s'adressant à la même personne, et il est curieux d'en établir parfois la concordance. Nul doute que Juliette n'ait été désireuse de recevoir sur son illustre ami, sur tout ce qui s'agitait autour de lui, de minutieuses informations [3]. De son côté, Mme Salvage sentait bien que, là surtout, résidait l'intérêt que sa correspondante accordait à ses lettres ; aussi n'épargne-t-elle pas sa peine, allant jusqu'à rapporter mot pour mot de longues conversations. Ces « disques et clichés » révèlent Chateaubriand dans la familiarité d'un tête à tête ou la banalité d'une causerie ; on l'aperçoit, tantôt dans la pénombre où languit une veillée au Palais de France, tantôt dans l'éclat des fêtes que prodiguent le monde des Ambassades et la haute Société romaine. Au second plan apparaît Mme de Chateaubriand, ici, tenant avec zèle, et malgré une santé précaire, son rôle d'ambassadrice, là, se laissant aller à quelques confidences sur son époux.

Mme Salvage n'était pas une inconnue pour les Chateaubriand ; les présentations avaient été faites à Paris par les soins de Mme Récamier et ils semblent lui avoir témoigné assez d'empressement et de courtoisie. Sans doute, l'ambassadeur n'avait-il pas les mêmes raisons que le Duc de Laval pour la ménager ; et puis n'était-elle pas la dévote admiratrice de Juliette ? « Mme Salvage sera peut-être ici pour la Saint-Charles, écrit-il à son amie. Quel bonheur de pouvoir parler de vous [4] ! »

MADELEINE COTTIN.

PREMIERS COMPTES RENDUS.

« Aussitôt Mme Salvage arrivée, j'ai couru chez elle avec Mme de Chateaubriand pour savoir de vos nouvelles et voir une personne qui vous avait vue. » (Chateaubriand à Mme Récamier, 15 nov. 1828.)

[Rome] ce 11 novbre [1828].

[...] Votre ami avait eu l'obligeance dès le 1er novbre de demander quand on m'attendait et de témoigner le désir que je fus[se] ici pour la Saint-Charles [5] et de recommander qu'on l'avertît de mon arrivée :

1. Comte d'Haussonville, *Ma jeunesse. 1814-1830. Souvenirs*, 4e éd., Paris, 1886.
2. Duc de La Force, *Chateaubriand à Rome, vu par des yeux de seize ans*, dans *RDM*, 1er janvier 1932.
3. Voir la lettre de Mme Récamier à Mme Salvage : « 4 décembre 1828. Je reçois votre bonne, longue, charmante lettre du 20 novembre ; je ne perds pas un moment pour vous dire combien je suis heureuse des détails que vous me donnez ; je vous en remercie mille fois. » Copie à la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, dossier D. 543, f° 338.
4. Lettre de Chateaubriand à Mme Récamier, samedi, 1er novembre [1828].
5. Fête du roi Charles X.

en sorte que j'étais à peine descendue de voiture que de sa part et de celle de Madame on est venu demander de mes nouvelles.

Le lendemain à midi notre compagnon [1] est allé rendre ses devoirs ; il a été parfaitement accueilli et invité à dîner. En sortant de cette visite il est venu chez moi me raconter qu'il avait d'abord été introduit chez Madame qu'il avait trouvée fort occupée et ennuyée d'arrangements intérieurs bien difficiles dans ce pays-cy. Introduit ensuite chez Monsieur, il l'a trouvé en grand négligé ; [il] rayonnait de bonne humeur et de gaieté, jouant comme un enfant avec ses bretelles qu'il faisait sauter en l'air (ne vous inquiétez pas de toute cette joie car c'est vous qui en étiez la cause) : « Vous voilà arrivé. Tant mieux ! nous allons tâcher de nous amuser ». Puis il l'a chargé de venir me prévenir qu'il allait venir me voir. Effectivement, à deux heures, on l'a annoncé chez moi en même temps que Madame accompagnée de Mr. de G[i]v[ré] [2]. Madame m'a tendu les bras, m'a embrassée. Monsieur avait l'air radieux. Ils m'ont témoigné l'un et l'autre une véritable joie de mon arrivée avec une obligeance et une bonne hommie [*sic*] vraiment parfaite [...]. J'ai dit à Monsieur que, à l'époque de mon départ, vous attendiez des nouvelles d'Ancône [3] avec impatience. Il m'a répondu : « Oui, elle a reçu toutes mes lettres, elle en est contente et celle que je viens de recevoir d'elle ce matin m'annonce positivement qu'elle viendra au mois de mars ». Cela était dit avec un air de bonheur si vif et si franc, que j'en ai été heureuse pour vous, outre la douce impression que je recevais moi-même par la certitude qu'on me donnait de vous revoir bientôt. Quelques minutes après, il est parti en me disant : « Je vous laisse avec Madame de C[hateaubriand], je n'étais point venu avec elle, nous nous sommes rencontrés à votre porte, je reviendrai vous voir ». Restée avec Madame, nous avons parlé de sa santé dont elle m'a dit être bien mécontente ; elle a même ajouté un mot qui m'a fait bien de la peine : *Cela ne peut pas durer longtemps*. Elle n'est presque pas sortie depuis son arrivée, elle n'a rien vu encore, elle n'a été qu'une seule fois à la Villa Borghèse. Elle est peu contente du Palais qu'elle habite en raison de la distribution et du froid qu'elle éprouve, particulièrement dans son appartement ; elle craint de ne pouvoir parvenir à s'y arranger ; elle portait envie à ma vue, à ma terrasse, à son exposition du midi dont nous ne jouissions pourtant pas dans ce moment-là car il pleuvait à verse. Nous avons parlé de la Sœur [4] dont on lui a annoncé l'agonie

1. Napoléon-Auguste, fils du maréchal Lannes, et duc de Montebello, avait été le compagnon de voyage de Madame Salvage et venait rejoindre son poste d'attaché à l'Ambassade de France.

2. Desmousseaux de Givré, le deuxième secrétaire d'Ambassade.

3. C'est la lettre « triste et glacée » dont M^me^ Récamier se plaint à M^me^ Salvage dans une lettre dont la copie se trouve à la Bibl. Spoelberch de Lovenjoul, dossier D. 543. La lettre de Chateaubriand manque.

4. La sœur Reine, supérieure de l'Infirmerie Marie-Thérèse, maison de retraite pour prêtres infirmes et nobles dames ruinées, fondée grâce au zèle pieux de M^me^ de Chateaubriand et aux libéralités de son mari.

et qui probablement n'est plus [...]. Passons maintenant aux nouvelles de Rome. M. de Chateaubriand a reçu pour la première fois, mais dans les petits appartements, pour le jour de la St. Charles ; il y a eu concert dans lequel ont chanté David [1], etc. etc..., puis Mad[me] de Lutzoff, ambassadrice d'Autriche et Mad[me] Merlin [2] qui a enlevé tous les suffrages par la manière admirable dont elle a chanté ; c'était Mr. de Givré qui avait obtenu d'elle cette complaisance ; elle part aujourd'hui ou demain pour retourner à Paris. Mad[me] de Chateaubriand reste tous les soirs chez elle et reçoit toutes les personnes qui se présentent. Mr. de Chateaubriand reste aussi dans le salon et cause avec tout le monde ; et l'un et l'autre reçoivent avec une urbanité, un naturel et une bienveillance dont tout le monde se loue. On admire surtout tant de simplicité et de bonne hommie [*sic*] dans un grand génie comme Mr. de Chateaubriand. Un de vos amis [3] qui est ici disait l'autre jour : « Il me semble en le voyant ici, voir un aigle dans une cage à poulet ; il ne lui est pas possible d'y déployer ses ailes » [...].

Excursion a Tivoli.

« Aussitôt que le courrier sera expédié, nous partons pour Tivoli. Vous savez quelle triste visite je fis à cette cascade il y a vingt-cinq ans. » [Le 10 déc. 1803, un mois après la mort de Pauline de Beaumont.] « Celle-ci ne sera pas plus gaie. » (Ch. à M[me] R., 18 nov. 1828.)

Rome, 20 Nov[bre] [1828].

[...] mardi, M[r], Mad[me] et une femme de chambre dans la même voiture sont partis à 2 heures pour Tivoli. M. de Monteb[ello] suivait dans sa calèche avec M. Jacinthe [4]. Mrs de G[i]vré et de Mesnars [5] à cheval ; on est arrivé à cinq heures à l'auberge de la Sibylle qui avait été retenue d'avance ; on a diné, puis le soir au clair de la lune, Mr. de Ch[ateaubriand] enveloppé dans son manteau est allé seul se promener, regarder, observer. Mad[me] a recommandé souvent qu'on allât l'appeler parce qu'il faisait très humide et qu'elle craignait qu'il ne s'enrhumât ; mais personne n'a osé remplir cette mission et interrompre des méditations qui ont toujours de si beaux résultats. Le lendemain , à pied et à âne on a visité Tivoli ; mais la chute de la cascade refaite maintenant en maçonnerie a perdu son pittoresque ; on a visité la grotte de Neptune, la maison d'Horace

1. Giovanni David, chanteur célèbre du théâtre Valle à Rome.
2. La comtesse Merlin, belle-fille de Merlin de Douai.
3. Il s'agit du comte de Forbin, directeur des Musées royaux. Il avait rencontré M[me] Récamier à Rome en 1813, à l'époque de son exil, et était resté son fervent admirateur.
4. Hyacinthe Pilorge, secrétaire particulier de Chateaubriand.
5. Charles de Mesnard, attaché à l'Ambassade.

et, sans s'arrêter à la Villa Adriana, on est revenu dîner à Rome; tout cela par le plus magnifique temps du monde [...].

[...] J'ai fait votre commission près de Mr. de Montebello qui est venu me voir ce matin. Il sortait de rendre visite à la famille proscrite ; il avait trouvé tout le monde en parfaite santé et la Dchesse de Saint-L[eu] [1] d'une humeur qui paraissait parfaitement en rapport avec la très jolie robe couleur de rose qu'elle portait.

Notre jeune homme est tout à fait enthousiaste de son nouveau patron dont il est comblé. Il a poussé la bonté jusqu'à écrire à Paris à sa mère une lettre charmante pour lui annoncer l'arrivée de son fils et lui dire tout l'intérêt avec lequel on le recevait [...].

Au bal chez Fuscaldo

« Le vieux comte Fuscaldo représente Naples comme l'hiver représente le printemps [...]. J'envie son Palais... » (*Mémoires d'O. T.*, livre 30, chap. 5.)

Rome ce 29 novembre [1828].

[...] Mardi au bal de Fuscaldo [2] je suis arrivée un peu tard, tout le monde y était déjà [...]. En arrivant dans la Galerie des Caraches [*sic*] où était servi le buffet, la première personne que j'ai vue, c'est Mr. de Ch[ateaubriand] debout, tout seul dans l'angle du buffet, prenant une glace, regardant les peintures. Comme il m'avait aperçue et saluée, je me suis approchée et tout en prenant aussi ma glace, nous avons causé peinture ; puis j'ai dit que j'avais reçu une lettre de vous qui me confirmait la bonne nouvelle qu'il avait bien voulu me donner que votre intention était de venir au mois de mars. Il m'a répondu : « Oui, après avoir conduit sa nièce [3], elle viendra, cela me fera un bien grand plaisir ». Dans ce moment même nous avons été coudoyés par une foule d'Anglaises et *on* m'a dit : « Je me crois encore ambassadeur à Londres ». Là-dessus et à propos de celles qui étaient sous nos yeux, nous nous sommes permis de part et d'autre deux ou trois petites plaisanteries sur les Anglaises ; puis ayant fini ma glace, j'ai salué et suis rentrée dans le groupe dont je faisais partie pour continuer notre promenade. Ensuite, revenus à nos places[...] nous avons entrepris de chercher ensemble Mad^me^ de Chateaubriand. Après avoir longtemps erré, nous l'avons trouvée aussi, assise dans la Galerie, ayant à côté d'elle une dame française, Mad^me^ d'Aulnai [4] qu'elle avait amenée avec elle, qui n'aime pas le monde à ce qu'il paraît ; elle était venue par curiosité pour voir tout à la fois les Gale-

1. La reine Hortense, qui avait pris le nom de duchesse de Saint-Leu et séjournait alors à Rome avec son fils Napoléon-Louis.
2. Le comte Fuscaldo, ambassadeur de Naples à Rome.
3. Amélie Cyvoct, puis M^me^ Ch. Lenormant, nièce et fille adoptive de M^me^ Récamier, se préparait à rejoindre son mari, en mission archéologique en Grèce.
4. La comtesse Lepelletier d'Aulnay, fille du Président de Rosambo, belle-sœur de J.-B. de Chateaubriand.

ries et une réunion romaine [...]. Mme de Ch[ateaubriand] s'est retirée pour renvoyer la voiture à Mr. de Ch[ateaubriand] qui, quand il est au bal, ne sait jamais s'en aller, dit-elle. Effectivement je l'ai vu longtemps dans la salle où l'on dansait, appuyé contre l'embrasure d'une porte, causant avec quelques hommes [...]. Madme de Marcellus [1] était la beauté du bal ; elle a beaucoup dansé et, dans les intervalles, Mrs de Celles [2] et Gargarin [3] m'ont paru fort assidus [...].

Veillées et conversations au Palais de France.

(Même lettre.)

« Le cercle qui se réunissait le soir autour de M. et Madame de Chateaubriand était restreint, assez peu varié et rien moins qu'animé. » (Haussonville, *Ma jeunesse*, p. 183.)

Hier vendredi [...] à neuf heures je suis arrivée devant la porte de vos amis ; j'ai fait demander si on recevait ; on m'a fait répondre que oui. Je suis entrée : grande obscurité, point de voitures dans la cour, j'ai envoyé mon domestique à l'antichambre ; il est revenu en me disant de monter. J'ai trouvé les deux bergères au coin du feu occupées comme samedi dernier. Deux attachés ou secrétaires qui étaient là se sont échappés comme des traîtres au moment où j'entrais et m'ont laissée en tiers. Soit gaucherie, soit timidité, j'étais fâchée de leur retraite et, je l'avoue, intimidée de me trouver ainsi en face d'un si grand génie, obligée de payer de ma personne ; volontiers je me serais en allée s'il y eût eu un moyen, mais cela n'étant pas possible, surtout de l'idée que j'allais donner de moi, non pas par rapport à moi-même, mais bien par rapport à vous, tout d'un coup cette pensée m'a soutenue, électrisée, j'ai pris mon parti bravement ; nous avons parlé d'une multitude de choses ; la conversation a été soutenue et animée ; les figures que j'avais trouvées bien endormies se sont ranimées ; il m'a paru qu'*on* me savait gré des frais que je faisais pour distraire Madame ; *on* m'a secondée avec une grâce dont j'étais reconnaissante pour moi-même et touchée pour elle, car évidemment *on* était aimable avec l'intention de lui être agréable. Enfin après trois quarts d'heure, la pendule ayant sonné dix heures, je me suis levée et retirée, ayant été retenue une première fois lorsque j'avais voulu le faire plus tôt. Je pense qu'on est allé se coucher [...].

Rome le 8 Décembre [1828].

[...] Jeudi [...] après avoir fait une belle toilette parce que j'allais en soirée, je suis sortie toute triomphante avant huit heures et suis

1. Fille du comte de Forbin, femme du comte de Marcellus, auteur de *Chateaubriand et son temps* qui, envoyé à Lucques comme ministre plénipotentiaire, séjournait alors à Rome.
2. Ambassadeur des Pays-Bas à Rome, père d'Antonine de Celles.
3. Prince Grégor ou Grégoire Gargarin, ministre de Russie.

allée tout droit chez Mad^me^ de Ch[ateaubriand]. Elle était aux quarante heures à St-Pierre, on ne recevait pas. Mr. de Ch[ateaubriand] pendant ce temps était resté seul à causer avec Boguet [1] qui est pour lui une très ancienne connaissance [...]. Mr. de Ch[ateaubriand] le traite particulièrement bien et paraît l'aimer beaucoup ; il va le voir souvent ; il y était allé surtout cette semaine parce que Boguet était malade ; ce soin, ces égards de sa part pour un vieillard vraiment respectable a quelque chose de touchant et qui lui fait honneur [...].

Hier soir [...] je suis allée au Palais de France pour voir Mad^me^ de Ch[ateaubriand]. Elle y était et recevait ; j'ai trouvé les deux grandes bergères bleues occupées comme d'usage, puis l'ambassadeur d'Autriche et Catelle [2], le peintre que vous connaissez. Mad^me^ de Ch[ateaubriand] m'a dit : « Eh bien ! nous avons eu des nouvelles de Mad^me^ R[écamier] nous vous en avons envoyé ce matin ». J'ai dit que j'avais envoyé mes remerciements, que cette petite lettre du 28, si fraîche, m'avait fait bien plaisir, que les dernières que j'avais reçues par Mr. de Ganet [3] étaient du 11. Mr. de Ch[ateaubriand] m'a dit : « Et à moi il m'en a apporté du 8, mais nous aurons bientôt d'autres nouvelles très récentes par Mr. de Mesnars que j'ai envoyé et qui va revenir ». Là-dessus, nous avons parlé d'Ancône, des paquets qu'on reçoit là du Levant et qu'on lui adresse à Rome d'où il les réexpédie pour Paris. « Cela est fort agréable pour moi, a-t-il dit, car j'ai les nouvelles avant tout le monde, mais cela retarde le service du Roi, cela coûte plus cher, cela ne doit pas être ainsi et j'ai écrit pour que cela fût changé. » [...]. Au bout d'un quart d'heure, Mr. de Lützow s'est retiré ; je voulais en faire autant. Mad^me^ de Ch[ateaubriand] m'a retenue en me disant :

— A ça ! voyons, pourquoi voulez-vous donc vous en aller si vite ?

— Parce qu'il est neuf heures et demie et que je crains d'être indiscrète.

— Dites-moi donc je vous prie, qui est-ce qui nous fait cette réputation d'aimer à nous coucher si tôt ? Ce sont nos secrétaires, n'est-ce pas ? Ces Messieurs décampent tous à huit heures.

— Madame, j'ignore qui vous fait cette réputation, mais le fait est qu'à Rome, vous et Mr. de Ch[ateaubriand] en jouissez et qu'à huit heures et demie, on s'en va par la crainte d'être indiscret.

— Mais cela est affreux ! Figurez-vous qu'on nous arrive de si bonne heure que nous avons à peine le temps de dîner ; puis à huit heures nous restons seuls. Je vous en prie, combattez donc cette idée qu'on a de nous.

J'ai demandé où on s'était promené ce matin. On m'a répondu

1. Didier Boguet (1755-1839), peintre français qui vivait à Rome. Chateaubriand l'avait connu en 1803 et lui témoignait une grande affection.
2. Franz-Ludwig Catel (1778-1856), paysagiste et peintre d'histoire.
3. Le vicomte de Ganay, troisième secrétaire d'ambassade.

qu'on n'avait été qu'au quarante heures à Ste Marie-Majeure. Mr. de Ch[ateaubriand] avait été à la Villa Pamphili [1] tout seul. Mad[me] a dit : « Quant à moi, je n'y veux plus aller depuis qu'on m'a dit qu'il y a des revenants ». Je me suis récriée sur les revenants qui ne se montrent jamais en plein jour. Mr. de Ch[ateaubriand] a dit qu'ils pouvaient bien se promener de jour dans la grande allée le long du canal puisqu'il n'y avait absolument personne, que lui s'y était trouvé absolument seul ce matin. Ensuite nous avons parlé finances, rentes, agriculture, la peinture, les crèches qu'on fait la semaine de Noël ; tout cela a été mis sur le tapis avec assez de succès pour gagner dix heures [...].

Le Grand « Ricevimento ».

« Eh bien ! le grand *Ricevimento* s'est passé à merveille [...] Toute l'Europe à Rome était là avec Rome ! » (Ch. à M[me] R., 11 déc. 1828.)

Rome, samedi 13 D[bre] [1828].

[...] Par ma lettre de lundi, je vous ai donné de *nos* nouvelles jusqu'au dimanche soir. Mardi nous avons eu grand *Ricevimento* [2] chez l'ambassadeur. Il y avait foule ; j'ai mis une heure et un quart pour aller de la Place Colonna au Palais de France ; il faut dire que cela provenait moins encore de la quantité de visiteurs que de ce que la police était mal faite ; il y a eu plusieurs accidents. Toute l'Angleterre était là : Les hommes en habits d'uniformes, la plupart de fantaisie, de toute forme et de toutes couleurs, dont deux Écossais, dont un tout à fait nud [*sic*]. Toutes les dames anglaises emplumées d'une manière extraordinaire. La Duchesse de Shrewsbury, qui m'a fait l'honneur de se faire présenter à moi par Mr. de Châtillon, avait à elle seule 22 plumes blanches et violettes autour de la tête, chacune d'une aulne de long, posées presque droites ; comme elle est elle-même d'une taille élevée, tout cela arrivait jusqu'aux plafonds. Malgré les efforts de parure de l'Angleterre, l'Italie l'emportait en magnificence pour la beauté des bijoux, la grosseur des perles et des diamants. L'Ambassadeur dans son habit brodé, avec ses cordons, debout à la porte de la Salle du trône, recevait et rendait d'un air gracieux tous les saluts des personnes qui lui étaient présentées. L'Ambassadrice, derrière cette porte, en robe de tulle lamée argent, assise sur un petit canapé dans le 4[ème] salon, ayant à ses côtés les Massimo [3], se levait à chaque personne qui lui était amenée pour recevoir et rendre les saluts, entendre et rendre à chacun un petit compliment. Votre amie en robe de tulle lamée argent avec application en crèpe bleu ciel, manches *à la Mandarine*, coiffée d'une étoffe d'argent,

1. Célèbre promenade sur les bords du Tibre, située hors de la ville et dessinée au XVII[e] siècle par Falda et l'Algarde.
2. Réception de gala.
3. Noble famille romaine.

en turban avec une agrafe en diamants retenant votre bel oiseau qui a maintenant deux beaux yeux en rubis, et un joli petit collier de diamants, a reçu beaucoup de compliments et d'hommages, qu'intérieurement elle vous rapportait, car elle pensait qu'elle les devait au talisman qu'elle portait sur sa tête et qu'elle tient de vous.

Arrivée tard, votre amie, placée à la suite des Massimo, est restée dans le salon la dernière avec Mme de Ch[ateaubriand] et le Cardinal Cacciapiati qu'elle a eu toutes les peines du monde à emmener pour que Madme de Ch[ateaubriand] pût aller se coucher, ce dont elle avait bon besoin. En passant dans la Salle du trône, devant Mr. l'Ambassadeur, il a posé la glace qu'il prenait sur la console sur laquelle il s'appuyait, afin de la suivre pour la reconduire ; elle lui a dit :

— Je vous prie en grâce de me laisser aller ; mais [*à Mme Salvage*] je veux vous remercier de toutes vos bontés pour nous.

— N'en faites rien, je vous prie, car je dis toujours ce que je pense et je serais tentée en cet instant de faire un mauvais compliment à Mr. l'Ambassadeur.

— Comment donc cela ?

— C'est que cette belle soirée ne vaut pas une heure de tête à tête à l'Abbaye-aux-Bois.

En disant cela, votre amie, arrivée à la porte du salon où la foule attendait ses voitures, elle s'y est glissée et l'on n'a pu lui répondre que par un salut accompagné d'un sourire [...].

Chateaubriand et les artistes.

(Même lettre.) « Une réunion plus de mon goût est celle qui a lieu aujourd'hui : je dîne chez Guérin avec tous les artistes. » (Ch. à Mme R., 11 déc. 1828.)

[...] Mercredi, Madme de Ch[ateaubriand] était dans son lit qu'elle a gardé également le lendemain jeudi et aujourd'hui Mr. de Ch[ateaubriand] a dîné à l'Académie de France avec tous les pensionnaires, puis Mrs de Forbin, Marcellus, Boguet, Chauvin [1], Robert [2], etc.... On était 30. On a porté pour [3] toasts à Mr. l'Ambassadeur de France, et surtout à Mr. de Chateaubriand, que les artistes s'estimaient heureux de voir parmi eux. Il a répondu par un toast à toute la jeunesse, espoir des arts en France ; parfaitement cousinable et aimable, il a gagné tous les cœurs [...]. Hier soir, Boguet est venu chez ma mère en sortant de chez Mr. de Ch[ateaubriand] avec lequel il venait de causer : Il s'était promené beaucoup le matin et se portait très bien. Il fait tous les jours où le temps le permet de longues promenades dans la

1. Pierre Chauvin (1774-1832), peintre français fixé à Rome.
2. Léopold Robert (1794-1835), qui, revenant de Naples, passait par Rome.
3. Lecture douteuse.

campagne avec Jacinthe ; quelquefois il y adjoint Guérin [1] ; il était de celle à la Villa Pamphili dont je vous ai parlé ; on s'est bien *amusé*, on a ramassé de jolies petites pierres, puis on a fait des ricochets sur l'eau du Grand Canal. Jacinthe est celui des trois qui a le mieux réussi dans ce bel exercice et on lui en a fait compliment. Jeudi la promenade a eu lieu dans les collines qui bordent la prairie qui est à Ponte-Mole où on avait laissé la voiture. Mais j'ai tort de vous dire tout cela ; pour vous ce doit être du rabâchage puisqu'on vous écrit chaque courrier. Vous devez s[avoir] tout ce qu'on fait mieux que moi. Dites-moi [si] je dois continuer.

L'Ambassadeur de France et la pourpre ecclésiastique.

« Je reviens de ma cérémonie de Saint-Jean de Latran, mourant de froid, bien fatigué. » (Ch. à Mme R., 13 déc. 1828.)

Vendredi soir, 19 Dbre [1828].

[...] La semaine qui vient de s'écouler a été terriblement ennuyeuse. Pendant que je vous écrivais samedi dernier, avait lieu à dix heures du matin la cérémonie annuelle qui se fait le jour de Ste Lucie à St.-Jean-de-Latran en mémoire de l'abjuration de Henri IV. C'est depuis cette époque que le roi de France est premier chanoine de Latran : l'Ambassadeur qui le représente se rend en grand gala à l'église, il donne l'accolade aux 30 chanoines rangés autour du chœur ; la cérémonie dure 3 mortelles heures ; heureusement, dit-on, la musique était très bonne et bien exécutée. Le Dimanche, il y a eu grand dîner d'étiquette aux 30 chanoines, au cardinal Zurla [2], évêque de Rome et à Messieurs les attachés des diverses ambassades. Je suis allée faire ma visite le soir à huit heures ; tout ce monde avait déjà filé mais on était encore dans les grands appartements. J'y ai trouvé en visite Mr. de For[bin], Mr. et Madme de Marcellus, puis les deux premiers secrétaires. On a parlé de Lorette. Mr. de Ch[ateaubriand] a dit qu'il avait été surpris du lieu du monument, qu'il ne s'attendait à rien d'aussi beau. On a parlé de la Palestine ; les amours-propres, les rangs, tout était en présence. Mr. de Ch[ateaubriand] tenait le sien, il était ce soir-là tout à fait ambassadeur. Je me suis retirée le plus vite que j'ai pu pour aller ailleurs.

Lundi soir, Mr. et Mad. de Ch[ateaubriand] ainsi que le veut l'usage, ont fait visite *in Gala* aux huit cardinaux qui viennent d'être élus. Moi, je suis allée comme tout le monde chez trois qui étaient de ma connaissance ; tout le monde était *endiamanté*, *encordonné* ; on s'est rabattu chez l'Ambassadeur d'Autriche dont c'était le jour, et là nous nous sommes tous retrouvés. Ce pauvre Mr. de Ch[ateaubriand]

1. Pierre Guérin (1774-1833), directeur de l'Académie de France à Rome depuis 1822.
2. Placide Zurla, cardinal depuis 1823.

malgré tous ses efforts pour en prendre un gracieux, avait l'air si ennuyé et fatigué que cela me faisait de la peine. Toute cette pourpre à ce que j'ai sçu depuis, soit embarras, soit bêtise, soit tout autre motif, avait reçu sa visite avec un froid silence, à l'exception du cardinal Benvenuti [1], ancien délégué à Ancône, l'un de mes amis avec lequel je suis depuis longtemps en correspondance, et que je venais de voir peu de moments avant. Il s'est montré poli, aimable, prévenant, faisant comprendre qu'il ne craignait pas de se montrer admirateur de l'auteur du *Génie du Christanisme* et partisan de l'Ambassadeur de France. Mr. de Ch[ateaubriand] a trouvé dans le salon d'Autriche le jeune Visconti [2], il a longtemps causé avec lui. Peu de moments après, le jeune antiquaire est venu me saluer, je lui ai demandé s'il était question de fouilles ; il m'a dit que c'était de cela même qu'on venait de parler avec lui mais que le lieu où on les ferait n'était pas encore déterminé [...].

Concert au Palais de France.

« [...] mardi [...] il y avait à l'Ambassade une foule immense. » (Ch. à M^me^ R., 8 janv. 1829.)

Rome, ce 8 janvier 1829.

[...] Mardi [...] musique au Palais de France. Je suis arrivée comme Mad. de Marcellus avait fini de chanter. Soit trouble, soit effet de la chaleur elle n'avait pu achever son morceau. Mr. de Montebello, comme j'entrais, lui donnait le bras pour la conduire dans un autre salon. Mad. de Ch[ateaubriand] était sur son canapé, horriblement souffrante d'une migraine. Mr. de Montebello a joué sur le piano un quatuor avec harpe, violon et violoncelle ; pas mal, mais il fait des grimaces. Ensuite la Princesse Samajlof [3] a chanté un duo italien à la russe, c'est à dire sans pouvoir prononcer ni les *R* ni les *S*. Ensuite, a chanté Mad^me^ de Lutzoff, bien ; mais ni son rang, ni sa jolie figure, ni sa jolie voix n'ont pu, non plus que nos : *chut donc* multipliés, obtenir des Anglais le silence voulu par la simple politesse. Ensuite, plusieurs autres morceaux, que je n'ai pas entendus, car il faisait une chaleur à mourir ; et je suis passée avec Mad^me^ de Ch[ateaubriand] dans un autre salon. Mr. de Ch[ateaubriand] se donnait beaucoup de mouvement pour faire ses honneurs. Mad^me^ était trop souffrante pour pouvoir s'en occuper. Il est venu à moi tout en tenant et mangeant une glace, et d'un air moitié sournois :

— Comment vous portez-vous Madame ?

— Moi, Monsieur, à merveille.

Et moitié sérieux, moitié en riant :

1. Jacques-Antoine Benvenuti, cardinal depuis 1826.
2. Philippe-Aurélien Visconti, commissaire des Antiquités à Rome, qui devait diriger les fouilles de Torrevergata.
3. Comtesse de Samoyloff, nièce de la princesse Bagration.

— Vous ne prenez point de glace, Madame ? En voulez-vous prendre une ?

— J'en ai pris Monsieur, je vous remercie.

— Mais je ne vous en vois jamais prendre.

Ici, j'avoue que j'ai eu le soupçon d'une petite trahison de votre part, ce qui, cependant, serait si mal à vous, que je l'ai repoussé. Mais j'ai rompu la conversation sur les glaces et j'ai parlé musique [...].

Monsieur de Chateaubriand en visite.

« J'ai été avant-hier passer une heure en tête à tête avec M^me^ Salvage pour parler de vous. » (Ch. à M^me^ R., 10 janv. 1928.)

15 Janvier 1829.

[...] J'étais vers les trois heures dans mon cabinet, occupée à dessiner une vue sur l'album de la marquise del Drago [1], quand on m'a annoncé Madame de Ch[ateaubriand]. J'étais nu-tête, et vite j'ai mis un beau bonnet car je crains de me montrer de cette manière de peur de faire supposer que je cherche à faire la jeune. Mais au lieu de Madame, j'ai vu entrer dans mon salon Mr. de Ch[ateaubriand]. Pour dire la vérité je n'ai pas été trop fâchée de l'échange. Nous nous sommes salués et abordés comme des gens habitués à se voir ; un grand fauteuil bleu comme chez lui était à côté de la cheminée ; il a pris une chaise, s'est mis au beau milieu de la cheminée tout à fait dans le feu ; moi de l'autre côté sur mon canapé, le laissant faire à sa guise, comme si je l'avais reçu la veille. Il avait une belle petite redingote verte, toute neuve, un joli lorgnon avec lequel il jouait, sur lequel il tenait les yeux ; puis tout en causant, il les portait alternativement sur le feu, sur la glace, sans me regarder jamais, ce qui, je l'avoue, m'était très commode et m'a mise fort à mon aise ; en y réfléchissant, j'ai trouvé l'invention admirable, j'ai pensé que la visite pouvait avoir pour but le désir de se livrer à une Illusion : l'heure, le mauvais temps, l'escalier à monter, la chaise, le feu, jusqu'à mon beau bonnet, tout cela pouvait passablement rappeler l'Abbaye, mais le reste pas du tout, j'en conviens. Il est resté plus d'une heure causant avec une simplicité, une bonhomie dont je lui ai sçu bien bon gré ; je l'ai trouvé très aimable, j'ai fait mon possible pour l'être aussi, mais je ne me flatte pas d'y avoir réussi. Je vais essayer de vous rendre notre conversation, mais nécessairement j'omettrai, j'oublierai beaucoup de choses et ne pourrai vous les transmettre dans leur ordre naturel mais seulement comme elles vont revenir à ma mémoire ; veuillez vous en contenter et me savoir gré de l'intention. Après les premiers compliments :

— Comment vous portez-vous ? Comment se porte Mad^me^ votre mère ?

1. Dame de la société romaine, courtisée par Chateaubriand.

— Bien, je vous remercie.

— Voilà un bien mauvais temps.

— Moi je suis loin de m'en plaindre pour mon compte, mais il a dérangé votre promenade.

— Oui, ces promenades sont bien nécessaires à ma santé. Vous aviez un concert hier dans votre maison ? Je suis allé au spectacle ; il fallait bien faire les honneurs de ma loge à Mad^me^ de Marcellus qui me l'avait demandé.

— On dit que tout était détestable et que cela a été sifflé.

— Oui, et il y avait peu de monde, le parterre était à moitié vide.

— Mais, un premier jour, peu de monde au spectacle, cela annonce une révolution dans les mœurs.

— Le temps apporte des changements à tout.

— Ici l'ouverture du théâtre occupe ordinairement pour le moins autant qu'à Paris l'ouverture des Chambres.

— Oui, c'est vrai, on ne parle que de cela, etc...

— J'ai reçu, Monsieur, des nouvelles de Mad^me^ R[écamier] du 20 ; elle me parle aussi de sa migraine qui l'avait empêchée de m'écrire la veille par Mr. de Mén[ard].

— Moi aussi j'en ai reçu ce matin du 20 ; j'ai été tout surpris : deux lettres en deux jours pour elle qui écrit si peu !

— Mais Monsieur, moi et tous les amis de Mad^me^ R[écamier] nous vous croyons privilégié.

— Non, je lui écris bien plus souvent qu'elle ne m'écrit ; du reste cela est tout naturel. [*Ici la conversation se poursuit sur les Anglais à Rome ; puis, Chateaubriand expose ses projets* :]

— Je voudrais aller à Paris au mois de mai ; puis j'irai prendre les eaux dans les Pyrénées ; je voudrais revenir par le Midi de la France. Je pourrai y reprendre Mad^me^ de Ch[ateaubriand] au mois de septembre.

— Mais Monsieur, 900 lieues coup sur coup pour ainsi dire, pour Mad^me^ de Ch[ateaubriand], ne craignez-vous pas que ce ne soit beaucoup ?

— Mad^me^ R[écamier] pourrait venir avec Mad^me^ de Ch[ateaubriand]. Je n'ose pas la laisser voyager seule. Je ne sais en vérité comment faire.

— Mais Monsieur, vous disiez l'autre jour que vous étiez embarrassé pour arranger les choses en cas d'absence. Rien pourtant n'est plus facile, il y a des exemples.

— Comment cela ?

— Mr. de Bl[acas] [1] a fait deux absences ; pendant ce temps, Mad^me^ est restée.

— Comment cela s'arrangeait-il ?

Je le lui ai expliqué.

1. Pierre, comte, puis duc de Blacas d'Aulph, ambassadeur à Rome, puis à Naples.

— Ah ! je vous remercie, je suis bien aise de savoir cela, etc.... Puis ensuite :

— Savez-vous que toutes ces guenilles de Mr. de L[aval] [1] me coûtent 50 mille francs ? J'en ai dépensé 50 autres pour ce que j'ai fait venir.

— Monsieur de L[aval], Monsieur, a vendu des rentes en arrivant ici, puis il les a rachetées, puis il a fait des économies ; cependant il avait une très bonne tenue de maison.

— Oui, sûrement, mais moi je n'en ferai pas d'économies.

— *(Moi en riant).* Cela se pourrait bien.

— Il faudrait rester ici trois ans.

— Mais trois ans quand on peut faire des absences, ce n'est pas un siècle ; du reste si vous quittez Rome, ce sera probablement pour être dans une position qui vous mettra à même, maintenant que vous savez ce qui en est, d'améliorer le sort de votre successeur, etc....

— Non, rien de cela. Je veux aller à Naples pour le Carême.

— C'est trop tôt, il vaudrait bien mieux n'y aller qu'au mois de mai ou en Automne ; la campagne n'est pas la moitié si belle quand elle est dépouillée.

— C'est vrai, je voudrais aller aussi en Sicile.

— Mais c'est un voyage bien fatigant.

— Oh ! je voudrais seulement voir Palerme, l'aspect ; puis cette grande ombre de l'Etna, etc..., etc..., etc.... Si je savais ne pas revenir en Italie, j'irais avant de partir.

— Mais, Monsieur, voilà bien des projets divers ; il arrivera probablement des choses qui mettront obstacles à ce que vous puissiez les exécuter, et même en ma qualité de Française, je dois le désirer.

— Non, ce qu'il me faut maintenant, c'est ma rue d'En[fer].

— En vérité, Monsieur, je serais en ce moment tentée de vous dire la même chose que l'inconnue anglaise (il venait de me raconter l'anecdote qu'il vous a écrite [2], à ce qu'il m'a dit, pour vous divertir).

— Non, cela seul me convient maintenant [...].

Puis il s'est levé et regardant la vue que j'ai de mes fenêtres :

— Je m'en vais chez Mad^me^ de Marce[llus] pour la remercier d'avoir chanté, bien mal à la vérité, mais il faisait si chaud.

— Vraiment Monsieur, il faut avoir une grande complaisance

1. Meubles et différents objets laissés au Palais Simonetti par Adrien de Laval, prédécesseur de Chateaubriand à l'Ambassade de Rome. On lit dans la lettre de M^me^ Salvage à M^me^ Récamier, du 19 déc. 1828 : « Mr. de Ch[ateaubriand] a écrit à Mr. de L[aval] pour lui dire qu'il trouvait l'estimation faite à 50 mille francs des objets qu'il doit reprendre trop élevée, qu'il trouvait qu'en payant 35 mille francs, cela serait raisonnable, d'autant plus que, probablement, d'ici à 7 à 8 mois, il serait dans le cas de lui remettre le tout. Mr. de L[aval] a répondu que, dans ce cas, il se trouverait très heureux qu'on voulût bien se servir de tout à titre de simple prêt. Là-dessus, Mr. de Ch. a répondu qu'il achetait tout au prix de l'estimation et qu'il demandait seulement qu'on fixât des termes pour le payement des 50 mille francs. Vous voyez qu'il y a eu combat de générosité et qu'en définitif, c'est Mr. de Ch. qui est généreux et demeure maître du champ ».

2. Voir la lettre de Chateaubriand à M^me^ Récamier, du 8 janvier 1829.

qui s'explique, j'en conviens, par le désir de vous être agréable pour se décider à chanter ainsi jusqu'en public ; je trouve, à vous dire vrai, cela bien beau, surtout de la part de Mad^me^ de Lützow.

— Oui, vous avez raison ; aussi je ne l'en prierai plus. Mad^me^ de Mar[cellus] a changé de logement ; elle demeure maintenant par ici ; elle va partir sous peu de jours ; il faut bien être à son poste pour l'ouverture des Chambres ; autrement on dirait à La F[erronays] [1] : Pourquoi faire un ministre à L[ucques] puisqu'il est toujours à Rome ? etc.... L'Ambassadeur d'Espagne [2] ouvre après-demain sa maison ; croyez-vous qu'il prendra un jour ?

— Je ne le pense pas ; son prédécesseur, Mr. de Vargas, nous a reçus une fois trois jours de suite, puis nous n'en avons plus entendu parler.

— Oui, c'est comme cela qu'ils font. Vous y viendrez ?

— Oui, j'en ai le projet.

Puis il m'a saluée ; je me suis levée, l'ai reconduit jusqu'à la porte de mon salon qu'il a refermée en ne me permettant pas d'aller plus loin [...].

M. et M^me^ de Chateaubriand au couvent [3].

(Même lettre.)

[...] Lundi matin, ainsi que cela avait été convenu, je suis allée au monastère français de St.-Denis à une heure. J'y ai trouvé Mgr. de Retz et l'abbé Closel [4]. Mad^me^ la Supérieure nous a fait entrer dans la *salle de spectacle* que vous connaissez. Un moment après est arrivée [*sic*] Mr. et Mad^me^ l'ambassadrice. Deux grands fauteuils avaient été préparés ; Mad^me^ de Chateaubriand m'a prise par le bras, traînée après elle et placée à son côté dans un des grands fauteuils où Mr. de Chateaubriand n'a jamais voulu s'installer. Les élèves ont joué la *Tragédie de Jonatas* qui est

Chateaubriand à M^me^ Récamier, mardi, 13 janv. 1829.

[...] Voici une petite histoire ; vous connaissez les pauvres Dames de Saint-Denis ; elles sont bien abandonnées depuis l'arrivée des grandes Dames de la Trinité-du-Mont. Sans être l'ennemi de celles-ci, je me suis rangé, avec M^me^ de Chateaubriand, du côté du faible. Depuis un mois, les Dames de Saint-Denis voulaient donner une fête à M. l'Ambassadeur et à M^me^ l'Ambassadrice ; elle a eu lieu hier à une heure après-midi.

Figurez-vous un théâtre arrangé dans une espèce de sacristie qui avait une tribune sur l'église ; pour acteurs, une douzaine de petites filles, depuis l'âge de

1. Le comte de La Ferronays, alors ministre des Affaires étrangères.
2. Le marquis de Labrador.
3. Dans cette première comparaison d'une lettre de Chateaubriand avec une lettre de M^me^ Salvage, relatant un même fait, on remarquera l'étroite similitude des deux récits.
4. Michel-Amant Clausel de Coussergues, frère cadet du magistrat et homme politique que M^me^ de Chateaubriand appelait « le meilleur ami » du ménage.

de je ne sais plus qui. Rien de plus drôle que de voir toutes ces petites filles, avec des casques, des cuirasses, des sabres, des barbes, etc.... Un petit accent moitié gascon, moitié étranger ; c'était à mourir de rire ; nous avions tous nos mouchoirs sur notre bouche. Mr. de Chateaubriand n'a pu trouver un moment pour ôter le sien de devant son visage. Beaucoup de coupures qui, sur ma recommandation, avaient été faites à tous les rôles, jointes à la vélocité du débit, ont fait que les cinq actes ont été bien vite expédiés et ne nous ont pas laissé le temps de songer à nous ennuyer. Dans les moments d'énergie, ces jolies petites figures mutines tapaient du pied sur les planches d'une manière si comique que nous n'osions pas nous regarder de peur d'éclater. Enfin elles ont fait preuve de beaucoup de mémoire, d'intelligence et d'assurance. Après la pièce, on a immédiatement chanté en chœur un couplet en l'honneur de Mr. l'Ambassadeur ; puis les actrices ont défilé, présentées l'une après l'autre par la Supérieure ; puis on a passé dans la tribune de la chapelle ; nous y avons entendu un *Salvat* pour Mr. l'Ambassadeur, chanté par deux jeunes et jolies religieuses. De là, on a passé dans le réfectoire où Madame l'Ambassadrice avait fait apporter force glaces, gâteaux et bonbons, dont elle a commencé elle-même la distribution qu'elle m'a priée d'achever pour elle. Pendant ce temps, Mr. de Chateaubriand, enveloppé dans huit ans jusqu'à quatorze ans, jouant les *Machabées*. Elles s'étaient fait elles-mêmes leurs casques et leurs manteaux ; elles déclamaient leurs vers français avec une verve et un accent italien le plus drôle du monde ; elles tapaient du pied dans les moments énergiques. Il y avait une nièce de Pie VII, une fille de Thorvaldsen et une autre fille de Chauvin le peintre. Elles étaient jolies incroyablement dans leurs parures de papiers. Celle qui jouait le grand-prêtre avait une grande barbe noire qui la charmait, mais qui la piquait, et qu'elle était obligée d'arranger continuellement avec une petite main blanche de treize ans.

Pour spectateurs, nous, quelques mères, les religieuses, M^me^ Salvage, deux ou trois abbés et une autre vingtaine de petites pensionnaires, toutes en blanc avec des voiles. Nous avions fait emporter de l'ambassade des gâteaux et des glaces. On jouait du piano dans les entr'actes. Jugez des espérances et des joies qui ont dû précéder cette fête dans le couvent et des souvenirs qui la suivront. Le tout a fini par un *Vivat in aeternum* chanté par trois religieuses dans l'église.

son manteau, car il est toujours gelé, ressemblait d'une manière frappante à son portrait ; son visage avait une expression charmante de bonté, en regardant autour de lui tous ces petits êtres si heureux dans ce moment [...].

MARDI-GRAS A L'AMBASSADE DE FRANCE.

« Ce soir chez moi on chante à neuf heures, on soupe à dix, puis à minuit on jeûne pour les Cendres de demain. » (Ch. à Marcellus, 3 mars 1829. Cf. Marcellus, *op. cit.*, p. 352.)

Du 7 mars [1829].

[...] Je vous ai mandé que j'étais bien enrhumée et que j'avais gardé le lit. Je suis allée ce matin faire mes excuses à Mad^me^ de Ch[ateaubriand] de ne l'avoir pas reçue et mes remerciements sur ce qu'elle avait bien voulu faire prendre de mes nouvelles : La porte était fermée, mais le Suisse qui a des ordres, à ce qu'il a dit à mon domestique, n'a pas voulu recevoir ma carte ; il a crié mon nom aux gens de l'antichambre qui étaient à la fenêtre et l'on m'a fait entrer. J'ai trouvé Mad^me^ de Ch[ateaubriand] avec Mr. Belloc et l'abbé Closel de Coussergue, très souffrante d'un mal d'oreille et de dents. On a parlé des choses du moment ; elle m'a fait voir ses mains toutes égratignées par le chat du Pape [1] qu'elle a voulu avoir et qu'elle s'est fait donner. Il était tard, je ne suis demeurée qu'un instant. En me reconduisant elle m'a invitée au concert et au souper du Mardi-Gras. Ce jour-là donc, quoiqu'encore bien enrhumée, j'ai fait ma toilette d'une humeur abominable ; ma pauvre femme de chambre ne savait à quels saints se vouer [...]. En arrivant, en traversant le salon qui précède celui où on faisait de la musique qui déjà était commencée, Mr. de Ch[ateaubriand] m'a aperçue, est venu à moi et, de mon côté, je me suis avancée vers lui pour le saluer. Il m'a demandé de mes nouvelles avec un air d'intérêt en me disant qu'il avait sçu que j'avais été souffrante. J'ai répondu à cela par une inclination de remerciement et en lui disant :

— Avez-vous des nouvelles de M^me^ R[écamier] ? Comment se porte-t-elle ?

— Oui, j'en ai reçu hier ; elle se porte très bien.

A ce mot de très bien qui m'en faisait tant à moi, mon visage probablement l'a exprimé. Lui, en a souri et m'a dit :

— Il est vrai qu'elle a été souffrante, mais elle se porte bien maintenant.

1. Le Pape Léon XII, mort le 10 février 1829.

Tout cela avait été l'affaire de deux secondes et là-dessus j'ai filé pour suivre le gentilhomme qui marchait devant moi pour m'introduire. David en ce moment chantait avec la Bocca-Budati [1]. Ma bonne princesse Chigi qui m'a aperçue à la porte comme j'y arrivais, m'a fait signe qu'il y avait une chaise à côté d'elle ; je m'y suis vite glissée ; cette chaise venait d'être quittée, à ce qu'elle m'a raconté par la haute comtesse de Shrewsbury qui, s'étant trouvée offensée, à ce qu'elle l'a suffisamment indiqué, de ce que Mad^me^ de Ch[ateaubriand] l'y avait fait asseoir et ne lui avait pas fait trouver une meilleure place, s'était levée la minute d'après avec fracas au milieu du morceau pour sortir du salon. Effectivement je l'avais vue dans celui que j'avais traversé, où elle était seule de femme et Mr. de Ch[ateaubriand] l'avait quittée pour venir au-devant de moi et sera probablement retourné ensuite près d'elle pour arranger cette grave affaire. Moi, rassurée sur votre santé, entendant d'excellente musique, causant ensuite avec ma bonne princesse, je me trouvais si bien sur cette chaise délaissée, que j'ai oublié d'aller saluer la maîtresse de maison, qui, moins susceptible que l'Anglaise, est venue à moi me demander de mes nouvelles et rire de la colère de l'Anglaise et me disant que cette place qu'elle avait jugé à propos de lui assigner n'était pas effectivement bien bonne, et qu'elle voulait que j'en prisse une meilleure. A dix heures et demie on a servi un magnifique souper autour duquel toutes les femmes se sont assises dans la galerie. Ensuite nous avons cédé la place aux hommes qui se sont tous attablés. Les femmes seules sont rentrées dans les salons. Je suis allée m'asseoir près de Mad^me^ l'Ambassadrice et faire un peu ma cour afin de réparer mon oubli du commencement de la soirée qu'on avait pris avec tant d'indulgence. Nous avons causé du souper, du conclave, des cardinaux qui viennent [2], de ceux qui ne viennent pas ; c'est là la conversation du moment. Mr. Belloc est venu nous interrompre sa montre à la main pour lui faire voir qu'il était minuit moins deux minutes et lui dire que sa mission, qu'elle lui avait donnée, était remplie [3], que tous les hommes au moment même se levaient de table ; effectivement ils rentraient tous dans les salons où les femmes qui attendaient leur mari se sont alors retirées. Je suis restée une des dernières et quand j'ai vu que la foule écoulée permettait à Mad^me^ de Ch[ateaubriand] de pouvoir elle-même se retirer, je l'ai quittée et, en finissant ainsi ensemble notre mardi-gras, nous nous sommes souhaité un bon Carême....

1. Louise Boccabadati, célèbre chanteuse du théâtre Valle à Rome.
2. Pour le conclave chargé d'élire le successeur de Léon XII.
3. La mission du premier secrétaire d'Ambassade consistait à faire arrêter la fête à minuit, heure où commençait le temps du carême.

Fête en l'honneur de la Grande-Duchesse Hélène de Russie [1].

2 mai 1829.

[...] Mardi [2], dès le matin, il faisait un vent à faire trembler la maison ; de mes fenêtres je voyais des nuages de poussière tournoyer sur le chemin devant la Villa Medicis [3] et je me disais que la fête n'aurait pas lieu ; enfin j'ai vu arriver Mr. de Ch[ateaubriand] dans une calèche à quatre chevaux ; alors je me suis mise sérieusement à ma toilette et à midi et demie je suis arrivée à la fête qu'on peut à juste titre appeler *malencontreuse*. Il y avait déjà beaucoup de monde ; on était debout pêle-mêle et en désordre dans le vestibule de la Villa Medicis sur le jardin ; je me suis approchée de Mad[me] de Ch[ateaubriand] qui avait un air tout bouleversé et par elle j'ai appris que la tente sur la terrasse où avait été préparée la table de la grande-duchesse et toutes les autres, venaient d'être renversées il y avait une heure par un coup de vent et ces tables déjà préparées avec la tente. Mr. de Ch[ateaubriand] a fait preuve ce jour-là d'un bon caractère car il avait l'air tout à fait serein et a été gracieux toute la journée. Dispensez-moi de vous faire la description du dîner, de la danse de paysans, des proverbes, des

(*Mémoires d'O. T.*, livre 31, chap. 8.)

[...] A la Villa Médicis, dont les jardins sont déjà une parure et où j'ai reçu ce matin la grande-duchesse Hélène, l'encadrement du tableau est magnifique.... Au milieu des bosquets se pressaient, avec les descendants des Paula et des Cornélie, les beautés venues de Naples, de Florence et de Milan : la princesse Hélène semblait leur reine. Borée, tout à coup descendu de la montagne, a déchiré la tente du festin, et s'est enfui avec des lambeaux de toile et de guirlandes, comme pour nous donner une image de tout ce que le temps a balayé sur cette rive. L'ambassade était consternée ; je sentais je ne sais quelle gaieté ironique à voir un souffle du ciel emporter mon or d'un jour et mes joies d'une heure. Le mal a été promptement réparé. Au lieu de déjeuner sur la terrasse, on a déjeuné dans l'élégant palais : l'harmonie des cors et des hautbois, dispersée par le vent, avait quelque chose du murmure de mes forêts américaines. Les groupes qui se jouaient dans les rafales, les femmes dont les voiles tourmentés battaient leurs visages et leurs cheveux, la *sartarella* qui continuait dans la bourrasque, l'improvisatrice qui déclamait

1. Dans cette deuxième comparaison, le récit de M[me] Salvage apparaît comme le curieux négatif de la somptueuse et célèbre peinture de Chateaubriand.
2. Le 28 avril.
3. La Villa Médicis ou Académie de France.

ballons ; vous entendrez du reste parler de cette fête. Je vous dirai seulement qu'elle a fini comme elle avait commencé ; au moment où on se mettait à danser, Melle de Celles, qui était de la contredanse, est tombée tout d'un coup par terre avec des attaques de nerfs et un crachement de sang. Madame de Valence [1] à cette vue s'est aussi évanouie et on les a transportées toutes deux sans connaissance dans l'appartement de Madme Vernet [2] où je les ai laissées après qu'elles ont eu repris connaissance. C'est ainsi qu'a [*sic*] terminé la fête car, dès ce moment, tout le monde s'est dispersé.

Tout le monde, avant la fête, s'était demandé quel en était le but. La grande-duchesse de Russie [3], charmante sous tous les rapports, réunissant tous les avantages d'une princesse de roman, n'est pourtant point alliée à la Maison de France ; on avait fait grand bruit des préparatifs de cette fête ; on observait un grand secret sur tout ce qui devait avoir lieu pour laisser le plaisir de la surprise, de sorte que toutes les imaginations avaient été loin et l'on s'attendait à beaucoup de surprise et de plaisir. Vaine attente, rien n'a réussi : désordre, poussière, vent, fatigue et ennui, grand appétit, voilà ce que chacun a rapporté chez soi malgré que, sans aux nuages, le ballon qui s'envolait de travers avec le chiffre de la fille du Nord, tout cela donnait un caractère nouveau à ces jeux où semblaient se mêler les tempêtes accoutumées de ma vie.

Quel prestige pour tout homme qui n'eût pas compté son monceau d'années, et qui eût demandé des illusions au monde et à l'orage ! J'ai bien de la peine à me souvenir de mon automne, quand, dans mes soirées, je vois passer devant moi ces femmes du printemps qui s'enfoncent parmi les fleurs, les concerts et les lustres de mes galeries successives : on dirait des cygnes qui nagent vers des climats radieux.... Je suis bien étranger à ces ébats de la société attachée à mes pas vers la fin de ma course ; et pourtant il y a dans cette féerie une sorte d'enivrement qui me monte à la tête [...].

1. Née Pulchérie de Genlis, belle-mère du comte de Celles.
2. Femme d'Horace Vernet, directeur de l'École française à la Villa Médicis, en remplacement de Guérin.
3. La grande-duchesse Hélène, fille du prince Paul de Wurtemberg, avait épousé le grand-duc Michel, frère des tsars Alexandre 1er et Nicolas 1er.

doute, rien n'ait été épargné et que la dépense, à ce qu'on assure, soit très forte. Un seul cardinal a dîné ; plusieurs ne sont pas venus du tout ; d'autres, ceux qui sont venus, ne sont demeurés qu'un instant. Les invitations aux cardinaux étaient des billets imprimés, comme pour tout le monde, à la main ; on avait écrit : Mr. et Mad^me^ de Ch[ateaubriand] prient le cardinal Tel, etc..., sans mettre son Éminence le cardinal ; puis, au bas des billets on avait laissé ces mots : *Vous êtes prié de présenter votre billet en entrant.* Vous pouvez juger si l'étiquette a dû souffrir de toutes ces négligences impardonnables. Leurs Éminences, dit-on, choquées à juste titre, s'étaient promises toutes de ne pas paraître à la fête. Cette résolution, connue, dit-on, du Souverain [Pontife], a été modifiée par un ordre exprès de lui [1] [...].

Départ de Rome.

« Chère amie je vais vous chercher ; je vais vous ramener avec moi à Rome [...]. Cette lettre [...] va clore cette correspondance qui n'a pas manqué un seul courrier. » (Ch. à M^me^ R., 16 mai 1829.)

Ce samedi 19 [*sic pour 16*] mai 1829.

[...] Mr. de Ch[ateaubriand] part ce soir même avec Madame, le fidèle Pi[lorge], deux valets de chambre, une femme de chambre et un courrier. Mr. de Mont[ebello] les suit dans sa calèche. Mr. de Ch[ateaubriand] sera par conséquent près de vous peu d'instants après que vous aurez reçu cette lettre [...].

Dimanche dernier, Mad^me^ la P^cesse^ Massimo a donné un dîner d'adieu auquel elle m'a engagée en m'annonçant que j'y trouverais Mr. et Mad^me^ de Ch[ateaubriand] (ils devaient partir le mercredi) ;

1. Déjà, le 6 déc. 1828, Chateaubriand écrivait à M^me^ Récamier au sujet du *grand Ricevimento* : « Les *gentilshommes* ont fait des sottises, ils ont *mal prié* les cardinaux. Grande rumeur ; il a fallu réparer ce crime d'étiquette ! ».

j'ai accepté pour avoir la certitude de passer ainsi une partie de la journée avec eux. Mad^me^ de Ch[ateaubriand] s'étant trouvée très mal la veille, on lui a posé vingt quatre sang-çues [*sic*] ; elle n'est point venue. Mr. de Ch[ateaubriand] seul est venu ; il était changé, avait l'air très souffrant et préoccupé malgré les efforts qu'il était facile de voir qu'il faisait pour ne point le paraître ; enfin je vous l'avoue, il me faisait peine et je me disais qu'il avait besoin de vous, et que bien sûrement en cet instant vous lui manquiez. Après le dîner, je me suis approchée de lui pour lui témoigner mes regrets sur son départ. Il m'a dit :

« Je reviendrai pour le mois de septembre, je ramènerai Mad^me^ R[écamier]. Si elle ne vient pas, je ne reviendrai pas ».

Cela tout haut, de manière que toute la famille pouvait nous entendre. Puis il a ajouté :

« J'irai prendre vos lettres et vos paquets pour elle... ».

Mardi vers trois heures, il est venu me voir. Mr. de Monte[bello] était en ce moment chez moi. Il est entré en me disant :

« Je viens de retenir un appartement pour Mad^me^ R[écamier] au Capitole, la plus belle vue du monde ; c'est l'appartement du Ministre de Prusse [1] qui le quitte ».

Je lui ai répondu :

« C'est bien loin, mais Mad^me^ R[écamier] en sera contente car elle aime surtout les belles vues, puis elle sera heureuse que vous ayez pensé à vous occuper de ce choix pour elle. Mais quant à moi personnellement vous me donnez là une mauvaise nouvelle ; elle m'avait promis d'habiter ma maison de campagne et, excepté pour le gros de l'hiver, j'oserai lui rappeler l'ancienneté de sa promesse et entrer en rivalité avec vous ».

Il a ri et a répondu :

— A la bonne heure ! On dit que votre maison est délicieuse. Quand y allez-vous donc ? etc.... Mais, de mon appartement, on est précisément au-dessus de la Roche Tarpéienne ; on voit (ceci, cela, etc... description poétique), tout cela pour cent louis, ce n'est pas cher. Ho ! je veux gagner quelque chose sur elle.

— Mais cela est-il meublé ?

— Non, il n'y a absolument que les quatre murs.

— Mais alors c'est bien tout ce que cela vaut.

— J'ai craint de le manquer, je l'ai pris pour six ans (Ici j'ai ri). J'ai pensé que si je reviens comme amba[ssadeur], cela me ferait un cabinet d'été où j'irais travailler, mais j'aimerais mieux revenir à Rome libre ; c'est ennuyeux d'être ambass[adeur], cela me fatigue et ne me va pas. Cela me plairait de venir finir mes jours sur le Capitole ; j'aime Rome.

1. Le baron Bunsen.

Je lui ai dit que je trouvais ce projet admirable, que pour moi il me charmait, mais je n'osais y croire beaucoup.

« Ah ! m'a-t-il dit, s'il y a d'autres chances, je le recèderai à quelque riche Anglais. » [...].

Mercredi matin, je suis allée voir Mad^me^ de Ch[ateaubriand] qui était levée sur son canapé mais ne pouvait encore se tenir debout, qui m'a dit les mêmes choses sur le projet de revenir au mois de septembre (mais je n'ai point parlé du Capitole). Elle m'a également demandé mes commissions pour vous. Mad^me^ de Valence quî était là avec ses deux petites-filles [1] m'a dit :

« J'avais le projet en sortant d'ici d'aller vous chercher à votre campagne ».

Là-dessus, Mad^me^ de Ch[ateaubriand] m'a dit :

« Enfin, je partirai sans y avoir été, sans l'avoir vue. Il est vrai que Mr. de Ch[ateaubriand] et moi nous n'avons rien vu. Je ne sais comment cela s'est fait, nous n'avons rien vu. Hier, nous nous demandions l'un à l'autre ce qui nous avait poussé à aller à Tivoli ; nous n'y comprenions rien ni l'un, ni l'autre. » [...].

Hier soir, je suis allée faire mes derniers adieux à Mad^me^ de Ch[ateaubriand]. Monsieur n'y était pas ; il était chez les Cardinaux, je ne l'ai point vu. Mad^me^ se porte bien maintenant, excepté qu'elle est si faible qu'elle peut à peine marcher [...].

Voilà, chère amie, sans doute la dernière lettre de moi datée de Rome que vous lirez encore avec un véritable intérêt. Votre ami va être près de vous ; vous ne penserez plus guère, je le crains, à votre amie.

Confidences de Madame de Chateaubriand.

20 novembre [1828].

[...] Après une visite d'une heure environ, je me suis retirée avec d'autres personnes. Mad^me^ de Ch[ateaubrîand] en m'accompagnant m'a dit qu'elle avait le plus grand désir d'aller voir les marionnettes, que, si je voulais, nous irions ensemble ; j'ai répondu que ce serait avec le plus grand plaisir et que je la priais de disposer de moi [...].

21 [novembre], à minuit.

[Je] suis allée [...] chez Torlonia dont c'était le jour de réception [...]. Mad^me^ de Ch[ateaubriand] est venue [...] avec Mr. de G[ivré] vers les dix heures et est restée environ une heure. J'ai causé avec elle. Elle m'a dit qu'à Tivoli elle était restée le soir bien enveloppée au coin d'un bon feu et qu'elle était revenue très bien portante ; que Mr. de Ch[ateaubriand] au contraire, s'était beaucoup promené à la lune et en était revenu avec des douleurs ; qu'il était resté chez lui (je suppose pour écrire, car il se portait très bien le matin). Nous

1. Pulchérie et Antonine de Celles.

avons reparlé des marionnettes. Elle m'a dit que c'était tout ce que Mr. de Ch[ateaubriand] aimait ; qu'à Paris, au moment où on le croyait occupé d'idées bien supérieures, souvent il était à Polichinelle. Enfin nous avons ri un peu. Elle m'a paru fort contente et m'a dit qu'elle commençait à se bien trouver à Rome et que sa santé se trouvait à merveille du temps admirable qu'il fait depuis huit jours [...].

29 novembre.

[...] Mercredi matin, Mad^me^ de Ch[ateaubriand] est venue me voir seule ; nous sommes restées environ une heure en tête à tête. Elle venait me proposer de me mener le soir chez la P^cesse^ Gargarin qui recevait la Grande-Duchesse. C'était par conséquent une soirée d'étiquette. J'ai remercié en réclamant sa bonté pour une autre occasion. Elle était fort tourmentée au sujet de son hospice, de la nouvelle supérieure, de la retraite d'une sœur dans laquelle elle avait la plus grande confiance ; tout est bouleversé à ce qu'il lui semble ; il faudra, dit-elle, que bientôt elle aille sur les lieux.... Elle m'a dit qu'elle était ici tout à fait désœuvrée, étant hors de ses habitudes, qu'elle était fort embarrassée de passer son temps jusqu'à l'heure de cinq heures [...].

19 Décembre.

[...] Mardi matin, Mad^me^ de Ch[ateaubriand] est venue me voir ; elle était horriblement fatiguée de la veille et venait d'avoir une crise d'estomac terrible à ce qu'elle m'a dit ; je me suis permis de lui dire qu'elle avait grand tort de sortir. Elle m'a répondu que cette distraction lui faisait du bien et répété qu'elle ne savait comment occuper ses matinées, étant hors de toutes ses habitudes et ne sachant pas s'en former d'autres [...].

Aujourd'hui, j'y suis allée à deux heures ; elle était seule au coin de sa cheminée dans la bergère. Mr. de Ch[ateaubriand] était à sa promenade qu'il appelle « de conscience » parce qu'on lui a recommandé cet exercice pour ses maux de tête [...]. « Un ministère à Paris c'est une vie de château, dit Mad^me^ de Ch[ateaubriand], en comparaison du cérémonial de l'étiquette et du mouvement d'une ambassade à Rome ; on ne devinerait jamais cela », dit-elle. Enfin, pour le moment, elle m'a paru plus rassasiée encore que Mr. de Ch[ateaubriand] ; mais tout cela change d'un moment à l'autre [...].

30 janvier 1829.

[...] Pour l'instant je suis en faveur [...]. Ayant vu l'avant-veille Mr. de G[ivré] jouer aux échecs avec Mr. de Ch[ateaubriand] je lui disais [*à M^me^ de Ch.*] que je supposais que le premier, qui ne voit ni n'entend, devait gagner parce qu'il était par là-même à l'abri des distractions et que je supposais que Mr. de Ch[ateaubriand] devait en avoir.

« Mais non, vous vous trompez, c'est lui qui gagne toujours au contraire. On croit que Mr. de Ch[ateaubriand] est un *rêve-creux* : pas du tout ; figurez-vous que rien ne l'occupe, que tout lui est égal, qu'excepté moi qu'il aime tendrement parce que nous sommes ensemble depuis trente ans, tout dans l'univers lui est indifférent et qu'il n'agit que quand c'est moi qui le pousse » [...].

Mardi, 5 mai 1829.

[...] Samedi matin, [...] restée seule avec elle, je lui ai parlé de son voyage à Naples qui avait été annoncé pour la semaine suivante. Elle m'a répondu qu'elle n'irait pas, car maintenant elle était déterminée à partir très incessamment pour Paris où elle était appelée d'une manière urgente pour ses affaires de Marie-Thérèse [1], qu'elle reviendrait en septembre, que Mr. de Ch[ateaubriand] resterait ici ; elle m'a parlé de son regret de le laisser seul, de ses arrangements d'appartements pour l'hiver prochain, de ses arrangements de toilette, de l'embarras qu'on avait quand on était maîtresse chez soi, que les femmes qui ne l'étaient pas étaient plus heureuses et que, cependant, elle était loin de regretter la destinée qui lui était échue en partage [...]. Je l'ai quittée à quatre heures ; elle devait aller à cinq chez le Pape [...].

Textes publiés par
MADELEINE COTTIN.

1. Il s'agissait de nommer une supérieure à l'infirmerie Marie-Thérèse dont la bonne marche avait été troublée par le décès de la sœur Reine et la retraite de la sœur Sophie.

RENAN ET CHATEAUBRIAND

Parmi les études qui, de nos jours, sont consacrées à Chateaubriand, bien peu concernent son influence. On semble la réduire à cette nombreuse postérité de *René* que lui-même a désavouée et condamnée.

Cette influence qui s'est prolongée au delà de sa longue existence, a pris des formes variées. Je voudrais l'examiner chez l'un des deux Bretons que, dans une page qui fut remarquée et même démarquée, Pierre Lasserre a rapprochés de Chateaubriand : Ernest Renan [1].

Sans doute, bien des différences existent entre Chateaubriand et Renan. D'abord les temps : un demi-siècle les sépare. Et les occupations intellectuelles : Renan s'est adonné à des travaux de philologie sémitique et d'histoire biblique qui n'ont rien de commun avec les principaux écrits de Chateaubriand.

Mais tous deux sont des Bretons, l'un de Saint-Malo, l'autre de Tréguier. Dans les ouvrages les plus divers, ils ont parlé de leur Bretagne natale. Ils se sont penchés l'un et l'autre sur le Christianisme des temps passés et de l'époque contemporaine. Enfin, Renan ne pouvait ignorer que Chateaubriand était le plus célèbre artiste de la prose moderne.

Le point de départ ou le prétexte de mon étude est le récent ouvrage de Mme Henriette Psichari sur *La Prière sur l'Acropole et ses mystères*. C'est une étude de genèse, qui peut servir de modèle à des travaux du même genre. L'ouvrage est aussi remarquable par la finesse d'esprit que par l'érudition. Je formulerai seulement une légère critique : on eût pu allonger la liste des sources ou influences modernes, tout au moins y inclure le nom de Chateaubriand.

Si l'on cherche dans les œuvres de Renan les mentions qu'il fait de Chateaubriand, on constate que leur nombre varie beaucoup selon les époques.

Dès le collège de Tréguier, le petit Ernest Renan prit connaissance d'une ou deux de ses œuvres. Non pas — on s'en doute — les troublantes amours de René ou d'Atala ou l'*Essai sur les révolutions*, mais des ouvrages édifiants. En 5e, on lui donne en prix l'*Itinéraire*

1. Il avait été précédé par Gabriel Monod (*Renan, Taine et Michelet*, p. 44). — Sur les rapports de l'autre Breton, — Lamennais, — avec Chateaubriand, cf. l'article d'Yves Le Hir dans la *Nouvelle Revue de Bretagne*, 1948, p. 182-195.

de Paris à Jérusalem [1]. Selon P. Lasserre [2], il reçut aussi du collège une édition expurgée du *Génie du Christianisme* ; toutefois cette assertion n'a pu être confirmée. Mais, comme nous le verrons plus loin, ses professeurs bretons goûtaient peu l'apologétique du *Génie*. Est-ce par ignorance que, dans une lettre à sa mère, Renan qualifie Chateaubriand de poète :

> Nous avons visité le tombeau d'un poète illustre, de Chateaubriand, qui, quoique plein de vie, s'est fait construire un tombeau fort simple dans une petite île, à l'entrée du port de Saint-Malo [3].

Le nom de Chateaubriand se rencontre çà et là dans les cahiers qu'il a rédigés à Saint-Nicolas du Chardonnet et à Saint-Sulpice. Élève de rhétorique au petit séminaire de l'abbé Dupanloup, ses notes de lecture mentionnent quatre fois des formules de Chateaubriand ; les deux premières sont d'inspiration chrétienne : *La croix est l'étendard de la civilisation*, *Le génie de l'homme est véritablement trop grand pour sa petite habitation : il faut en conclure qu'il est destiné à une plus haute demeure*. Les deux autres sont l'une littéraire, l'autre morale : *L'écrivain originel n'est pas celui qui n'imite personne, mais celui que personne ne peut imiter*, *Le malheur est une vieillesse prématurée* [4]. Pendant l'été de 1844, Renan commente une partie du Psautier ; à propos du célèbre psaume CXXXVII *(Super flumina Babylonis)*, il cite le jugement de Chateaubriand qui, dans l'*Itinéraire*, l'appelle le plus beau des chants patriotiques ; ailleurs, il résume le parallèle établi dans le *Génie du Christianisme* entre la poésie mythologique des Païens et la poésie descriptive des Hébreux [5].

A la sortie de Saint-Sulpice, le clerc émancipé associe, dans son admiration, à Chateaubriand le pontife de l'Éclectisme :

> Combien M. de Chateaubriand et M. Cousin, dès leurs premiers coups d'œil, n'étaient-ils pas plus avancés que toute la littérature et la philosophie de leur époque [6] !

Chateaubriand est assez souvent mentionné dans l'*Avenir de la science*, qui fut écrit un an après sa mort. Puis son nom reparaît entre 1855 et 1862, dans divers articles. Mais, dans les ouvrages publiés après cette époque, je ne le retrouve presque jamais : le souvenir des grands ouvrages de Chateaubriand semble s'estomper dans l'esprit d'un savant, dont l'érudition historique et philologique puisait à des sources plus sûres ; quant aux *Mémoires d'Outre-Tombe*,

1. Exemplaire conservé au Musée Renan à Tréguier.
2. *La jeunesse d'Ernest Renan*, I, p. 222.
3. *Lettres du séminaire*, p. 65 (20 septembre 1839).
4. Bibliothèque Nationale, Ms., n. a. f. 11 495 (4), f^os^ 15, 39, 43 et 57. Cf. J. Pommier, *Les lectures de Renan au séminaire* (*R. H. L.*, XLI, 87-105).
5. Renan, *Travaux de jeunesse*, éd. Pommier, 1931, p. 176 et 203.
6. *Cahiers de jeunesse* (1845-1846), I, 393.

nous ignorons si Renan y a jeté un coup d'œil ; en tout cas, il n'y fait pas d'allusions [1].

Cependant, à l'époque où il rédige les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, le nom de Chateaubriand réapparaît dans des notes inédites qui m'ont été communiquées par Mme Psichari et Mme Siohan et qui méritent d'être citées et commentées.

L'une d'elles figure au verso d'une carte de visite du pasteur aumônier Athanase Coquerel fils, demeurant 3, rue de Boulogne [2]. On y lit :

[Chateaubriand ridicule]
Breton chaste, là sa force [3]. Même Chateaubriand. Au fond froid, de là sa fatuité ridicule (voir Enchantements).

Le dernier mot éclaire le sens de cette curieuse note. Hortense Allart de Méritens a publié en 1872 les *Enchantements de Mme Prudence de Saman l'Esbatx*, sans nom d'auteur. Calmann-Lévy, qui publiait les œuvres de Renan, a réédité ce livre l'année suivante, avec une préface de G. Sand. Renan a-t-il reçu un exemplaire de l'auteur ou de l'éditeur ? Nous l'ignorons. L'ouvrage fit scandale. L'auteur racontait en détail ses liaisons avec des gens connus, dont le plus illustre était Chateaubriand. Il devint son amant, quand il était ambassadeur à Rome, et il la fréquenta ensuite à Paris. Les écrivains de droite, tels que Barbey d'Aurevilly et Pontmartin, furent indignés de ces révélations [4] : l'auteur, disaient-ils, travestissait Chateaubriand en un « bohême... abusant des fiacres, courant les guinguettes, fredonnant des chansons, acceptant des rivalités que son âge rendait *ridicules* ». D'autre part, Hortense consacre au début de sa liaison avec Chateaubriand cette phrase scabreuse dans sa concision : « Ce fut pourtant rapide et *ridicule.* »

En lisant ce chapitre des *Enchantements*, Renan commença par trouver « ridicule » ce sexagénaire épris d'une jeune femme. D'où son premier jugement. Mais, souvent, en se relisant, par souci d'exactitude, il atténue, il émousse la force du premier jet [5]. Il a biffé la formule, sommaire et brutale. Et, puisque Chateaubriand est un Breton, il a généralisé. De sa conduite avec la dame Allart il donne cette explication : « Le Breton est chaste par nature ; de là sa force. Même Chateaubriand, en dépit des apparences. Au fond, il avait un tempérament froid ; de là, avec la facile Hortense, sa fatuité

1. Il ne semble pas que le jeune Renan, séjournant à Rome, ait mentionné une seule des pages que Chateaubriand a consacrées à la Ville éternelle.
2. Coquerel fils mourut le 24 juillet 1875.
3. « Voilà pourquoi la race bretonne est une race facilement chaste » *(Le broyeur de lin)*.
4. Déjà Sainte-Beuve avait utilisé les confidences orales d'Hortense dans son *Chateaubriand.*
5. Exemple, dans la *Prière sur l'Acropole*, à propos de la Bretagne : 1re rédaction, *la joie y est triste* ; 2e rédaction : *la joie y est un peu triste.* Et, au sujet des Grecs modernes : *leurs enterrements mêmes sont gais* (lettre du 16 mars 1865), *les enterrements y sont presque gais (Saint Paul)*.

ridicule. » Renan ne pouvait connaître les lettres de Chateaubriand à Mme de Castellane ; mais, s'il avait lu certains passages d'*Atala* et des *Natchez*, il n'eût pas taxé Chateaubriand de froideur [1]. L'explication qu'il donne de sa « fatuité ridicule », est évidemment fausse ; le passage sur le « Breton chaste » est à retenir, non pour Chateaubriand, mais pour Renan....

L'autre note nous fait pénétrer plus profondément dans l'âme de Renan. Elle se trouve parmi les notes utilisées pour les chapitres des *Souvenirs d'enfance* qui parurent dans la *Revue des Deux Mondes* en décembre 1876. Renan médite sur le romantisme de sa jeunesse bretonne ; le nom de Chateaubriand vient tout naturellement sous sa plume, — Chateaubriand, qui s'est nourri de sa propre mélancolie et qui a fait du mal du siècle un « charme » :

> J'ai manqué plus d'une fois à ces résolutions. La religion d'Athéné ne m'a pas plus gardé que celle de mon enfance.
>
> J'étais né romantique.
>
> Non, nous [n'a] ne ferons pas [d'Acropole] *de Parthénon*, mais prendrons le cœur et l'âme, nous plongerons la main dans ses entrailles [2].
>
> Chateaubriand.
>
> L'infini, la profondeur, faire de sa maladie un charme [3].
>
> Tout me prédestinait au romantisme. [Da] Mais pas dans la forme. De bonne heure je vis qu'il y a deux manières de sentir et de penser, mais une seule forme d'exprimer [4].

Dans la rédaction imprimée, le nom de Chateaubriand — repère, ou amorce d'un développement que Renan a, ensuite, jugé inutile — disparaît. Mais le texte primitif révèle qu'à cinquante ans passés, il se sentait encore apparenté au grand Malouin, sinon par le style romantique, du moins par l'âme celte et par le « romantisme de l'âme [5] et de l'imagination ».

Deux notes font allusion à l'orgueil de Chateaubriand :

1. Dans les *Enchantements* (ch. XIII), c'est Chateaubriand qui se plaint des « sens glacés » d'Hortense....

2. Les mots en italiques sont écrits dans l'interligne. — « Ne riez pas de nous autres Celtes. Nous ne ferons pas de Parthénon, le marbre nous manque ; mais nous savons prendre à poignée le cœur et l'âme ; nous avons des coups de stylet qui n'appartiennent qu'à nous ; nous plongeons les mains dans les entrailles de l'homme, et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons pleines des secrets de l'infini » *(Saint Renan)*.

3. Cf. la *Prière sur l'Acropole* : « Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. »

4. « Tout me prédestinait donc bien réellement au romantisme, je ne dis pas au romantisme de la forme (je compris assez vite que le romantisme de la forme est une erreur ; que, s'il y a deux manières de sentir et de penser, il n'y a qu'une seule forme pour exprimer ce qu'on pense et ce qu'on sent), mais au romantisme de l'âme et de l'imagination, à l'idéal pur » *(Mon oncle Pierre)*.

5. Dans une œuvre de jeunesse, *Ernest et Béatrix*, un paragraphe débutait par un mot que Chateaubriand avait rendu célèbre : « O vague indéfini de mon cœur, thème éternel de toute poésie... » (*Fragments intimes et romanesques*, p. 115).

Vous en parliez bien à votre aise, chers maîtres. Mais qui y pensait pour vous. Supposez Chateaubriand modeste [1].
[Que serait-il arrivé si Chateaubriand modeste].

En outre, le manuscrit des *Souvenirs* contient, aussitôt après la *Prière*, un rapprochement avec Chateaubriand et le troisième Breton qui a disparu dans le texte imprimé [2] :

Au fond, quand je m'étudie, j'ai en effet très-peu changé. Comme Chateaubriand [3] et Lamennais, j'ai eu dans ma vie une apparence *de* révolution brusque ; mais, comme ces deux grands hommes (à qui, bien entendu, je *ne me permets de* me comparer que pour certaines analogies extérieures), j'étais *en quelque sorte* déterminé d'avance d'une façon qui ne me permettait pas d'être autre chose que ce que j'ai été.

On voit par ces textes manuscrits que le souvenir de Chateaubriand Breton et romantique n'a jamais disparu de l'esprit de Renan [4]. Mais notre étude ne donnera de résultats appréciables que si nous essayons de préciser l'influence qu'ont exercée sur lui les idées maîtresses et le style de Chateaubriand.

I. — Renan et les ouvrages historiques de Chateaubriand.

Renan s'est montré assez sévère pour Chateaubriand historien et érudit. Dès 1849, il écrit dans l'*Avenir de la Science* :

L'admiration de Chateaubriand n'est si souvent défectueuse que parce que le sens esthétique si éminent dont il était doué, ne reposait pas sur une solide instruction.

Malheureusement pour lui, l'exemple qu'il met en note à l'appui de cette affirmation est sans valeur. Il reproche à Chateaubriand d'avoir vu dans la grotte de Calypso, décrite par Homère, des lilas. Chateaubriand aurait traduit par *lilas* le mot grec λιλαιομένη, qui veut dire *désirant ardemment* ! Cette note a été maintes fois citée par des érudits, qui se plaisaient à critiquer les contresens de Chateaubriand. Mais, de nos jours, le regretté Georges Moulinier s'est donné la peine d'y regarder de près. Et il a constaté que Chateaubriand avait en vue non pas la grotte de Calypso, mais celle du Cyclope, et que tout au contraire il n'y trouvait ni lilas, ni roses.

1. « Vous en parliez bien à votre aise, chers maîtres, et avec cette complète ignorance du monde qui vous fait tant d'honneur.... Que serait-il arrivé si M. de Chateaubriand avait été modeste ? » *(Le séminaire d'Issy.)*
2. Voir le fac-similé dans le livre de Mme H. Psichari. — Les mots en italiques sont écrits dans l'interligne.
3. « Le changement apparent de Chateaubriand eut lieu en 1799, voir Sainte-Beuve » *(Note manuscrite de Renan)*.
4. Encore en 1888, il a mentionné Chateaubriand, à côté de J. de Maistre, dans une conférence : « Oh ! que de tels inquisiteurs m'effrayeraient peu ! » *(Feuilles détachées.)*

Mais Renan revenait à la charge en 1855 :

Quand Bossuet et M. de Chateaubriand croient admirer la Bible en admirant des contresens et des non-sens, la docte Allemagne a le droit de sourire [1].

Et en 1857, pour montrer l'insuffisance de la science catholique au début du XIXe siècle, il fournit entre autres exemples celui de Chateaubriand :

M. de Chateaubriand, qui avait une intuition si vive des temps et des races, fut arrêté sur le seuil de la grande histoire par l'insuffisance de son instruction.

Que valent ces reproches ? M. Dollinger, qui a consacré aux *Études historiques* de Chateaubriand un ouvrage solide, note l'admiration qu'Augustin Thierry éprouvait pour leur auteur et qu'il a manifestée dans une lettre adressée à Chateaubriand après leur publication. Mais cet érudit constate que, dans les *Études historiques*, la moitié du travail est de seconde main. Pour donner le change, comme l'avait d'ailleurs fait Rabelais à l'égard d'Érasme, Chateaubriand énumère les références des auteurs modernes qu'il utilisait (Tillemont, Fleury, Gibbon), comme s'il les avait directement consultées.

En somme, Renan juge Chateaubriand historien en fonction de l'immense progrès que les savants allemands et français de la première moitié du XIXe siècle avaient opéré en histoire et en philologie. Et il pensait particulièrement à Augustin Thierry et à Michelet, qui étaient remontés aux sources les plus anciennes, aux archives.

Mais il n'a pas oublié l'heureuse influence que Chateaubriand avait eue sur Augustin Thierry. Dans son article composé peu après la mort du grand historien, il mentionne trois fois l'auteur des *Martyrs* et des *Études historiques*. Il rappelle l'impression si vive qu'avait faite sur Augustin Thierry la lecture d'une page des *Martyrs*, « pleine du vif sentiment des époques et des races ». Dans le même article, il loue chez Chateaubriand, et aussi, ce qui nous étonne un peu, chez Walter Scott, la « profonde entente des instincts éternels de l'humanité ». Toujours en janvier 1857 il fait un judicieux éloge de Chateaubriand historien :

Quelques lambeaux de textes, médiocrement entendus quant à la lettre, révélèrent plus de choses à M. de Chateaubriand que n'en avait appris aux héritiers de la vieille école l'étude la plus consciencieuse des monuments du Moyen-Age et de l'Antiquité.

En outre, on peut se demander si Renan n'a pas subi l'influence des procédés de son prédécesseur, quand on lit dans les *Études historiques* ce portrait d'Elagabale :

Rome vit arriver un jeune Syrien, prêtre du Soleil, le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, portant une tiare, un collier, des bracelets,

1. *De l'histoire du peuple d'Israël (Études d'histoire religieuse).*

une tunique d'étoffe d'or, une robe de soie à la phénicienne, des sandales ornées de pierres gravées ; ce jeune Syrien, entouré d'eunuques, de courtisanes, de bouffons, de chanteurs, de nains et de naines, dansant et marchant devant une pierre triangulaire, Elagabale vint régner aux foyers du vieil Horace...

On songe au fameux portrait que Renan a donné de Néron dans l'*Antéchrist*, portrait aussi réaliste :

On le vit pêcher avec des filets d'or qu'il tirait avec des cordes de pourpre... Il était là au premier rang... avec ses yeux bleus, ses cheveux châtains, bouclés en étages...

D'autre part, Renan se plaît à faire des rapprochements inattendus entre les hommes du passé et les personnages de la vie contemporaine : les prophètes d'Israël sont comparés aux tribuns socialistes ; Néron aux romantiques, à Han d'Islande et aux héros de Victor Hugo. Or, déjà dans les *Études historiques*, que Renan a dû lire à Saint-Nicolas-du-Chardonnet [1], Chateaubriand avait qualifié Julien de Luther païen et comparé ses billets à ceux de Frédéric II. Et, si Renan a feuilleté l'*Essai sur les révolutions*, il y a trouvé cent rapprochements analogues.

II. — Renan et l'apologétique de Chateaubriand.

Après que Renan se fut détaché de la foi chrétienne, il tint en piètre estime les arguments de Chateaubriand. Dans les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, il crible de traits Mgr Dupanloup et l'apologétique mondaine qui était à la mode à Saint-Nicolas-du-Chardonnet et parmi les théologiens romantiques. A cette occasion, il ne souffle mot de Chateaubriand. Mais il fournit un détail savoureux sur la mentalité de ses premiers maîtres ecclésiastiques au collège de Tréguier :

On connaissait Chateaubriand ; mais avec un instinct plus juste que celui des prétendus néo-catholiques, pleins de naïves illusions, ces bons vieux prêtres se défiaient de lui. Un Tertullien égayant son *Apologétique* par *Atala* et *René* leur inspirait peu de confiance [2].

En outre, il existait une opposition fondamentale entre le rationalisme artistique de Renan [3], qui s'exprime non seulement dans la *Prière sur l'Acropole*, mais dès 1862 dans le *Discours sur les Arts au XIV^e siècle*, et l'admiration que Chateaubriand vouait aux églises gothiques. Après Michelet, Renan leur reprochait leur défaut de solidité. Il qualifiait en 1862 leur architecture de « mensongère ».

1. Cf. J. Pommier, *La jeunesse cléricale d'Ernest Renan*, p. 176.
2. Comparer à la lettre que le cardinal Fesch écrivait à son neveu, le 10 août 1803 : « Ici [à Rome], il n'y a que des docteurs en théologie qui n'y ont vu que des hérésies formelles » (*Bulletin Chateaubriand*, 1935, p. 104).
3. Cf. R. Lebègue, *La Grèce vue par Renan, Taine et Barrès* (*France-Grèce*, 3^e trimestre 1955).

Dans le *Broyeur de lin*, il a qualifié la cathédrale de Tréguier de « fol essai pour réaliser en granit un idéal impossible » et de « paradoxe architectural ». Ce mot « paradoxe » se trouvait déjà dans le *Discours sur les Arts au XIV^e siècle.*

Cependant, dès sa jeunesse, Renan s'efforce d'être juste, et de concilier les contradictions apparentes. Dans les *Nouveaux cahiers de jeunesse* (1846), il oppose Chateaubriand à Voltaire, et leur donne raison à tous les deux :

> Les appréciations de Voltaire vis-à-vis du Christianisme. Il n'a vu que les ridicules... Tout ce qu'il dit est vrai. Chateaubriand a vu la face opposée, le beau, le poétique. Chateaubriand eût paru un fou à Voltaire, et Voltaire paraissait un acharné à Chateaubriand, et les deux ont raison.

Mais c'est surtout l'*Avenir de la Science* qui contient le jugement le plus détaillé et le plus nuancé sur l'esthétique chrétienne de Chateaubriand :

> Chateaubriand s'est profondément trompé en cherchant de la poésie dans l'état actuel du christianisme. Son œuvre a été de révéler à la critique une veine de beauté inaperçue dans les dogmes et le culte chrétiens ; mais il aurait dû s'en tenir au passé... Le Christianisme a perdu sa poésie depuis le XVI^e siècle. Ceci a faussé toute la poétique de ce grand homme. Admirable quand il touche la grande corde religieuse, il tombe dans les petitesses du prédicateur et de l'apologiste quand il veut relever des détails de sacristie. En cela, M^me de Staël lui est bien supérieure.

Dans ce domaine, comme dans celui de l'histoire, il reconnaît l'originalité de l'auteur du *Génie* :

> Quand M. de Chateaubriand eut révélé au monde, étonné et d'abord scandalisé d'un tel paradoxe, qu'il y a une esthétique chrétienne [1]...

Quand on parcourt les *Souvenirs d'Enfance*, on rencontre sinon des réminiscences, tout au moins des résonances qui rappellent Chateaubriand. Renan, même à la fin de sa vie, restait lié par des souvenirs sentimentaux au décor chrétien de ses jeunes années. Il nous apprend qu'il aimait venir parmi les tombeaux de la cathédrale de Tréguier. C'est comme un écho lointain du chapitre du *Génie du Christianisme* : les tombeaux dans les églises.

Il évoque la prière du soir à la cathédrale de Quimper [2]. La liturgie chrétienne continue à éveiller en lui des souvenirs émouvants : après avoir rappelé les cantiques de son enfance : *Rose mystique*, ou *Salut, étoile de la mer*, il s'exclame :

> Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond... Pardonne-moi ce ridicule ; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers ;

1. *L'art du Moyen Age*, 1862 *(Mélanges d'histoire et de voyages).*
2. *Feuilles détachées*, p. 47.

comment ne pas se rappeler dans le *Génie*, le chapitre des chants et des prières :

On ne devine pas trop, par exemple, ce que ceux-ci peuvent avoir de *ridicule* ou de *barbare*.

Renan écoute sonner les cloches de la ville d'Is, et, quand il part pour Saint-Nicolas-du-Chardonnet,

les sonneries pieuses de l'Angelus du soir, se répondant de paroisse en paroisse, versaient dans l'air quelque chose de calme, de doux et de mélancolique.

Je n'affirmerai pas qu'il y ait là des emprunts au *Génie du Christianisme* ; mais son auteur avait habitué plusieurs générations, y compris celle de Renan, à attacher à ces manifestations religieuses une valeur sentimentale et émotive.

Citons enfin un passage de *Patrice* (1849) :

Le temps est venu où le christianisme doit cesser d'être un dogme pour devenir une poétique... Le christianisme restera notre mythologie et notre topique poétique, alors qu'il ne sera plus notre règle de foi [1].

Cette déclaration irréligieuse n'est-elle pas liée — ô paradoxe ! — à la seconde partie du *Génie du Christianisme* ?

III. — La Bretagne de Chateaubriand et celle de Renan.

Entre autres caractères communs, ces deux Bretons ont ceux-ci : ils ont beaucoup parlé de leur province natale, ils ont attaché leur nom à la Bretagne, mais en fait ils la connaissaient peu. Cela semble paradoxal, car l'image de la Bretagne revient dans tous les ouvrages de Chateaubriand ; Renan, vers la fin de sa vie, publie de nombreuses anecdotes remontant à son adolescence bretonne, et il est le héros du Dîner celtique. Cependant leur connaissance de la Bretagne était limitée. Chateaubriand avait été rapidement à Brest et en était revenu ; une autre fois, il avait traversé le sud de la province ; mais il ne connaissait à fond qu'une partie de la haute Bretagne, limitée au nord par Saint-Malo, à l'ouest par Plancoët, à l'est par Dol et Fougères, au sud par Rennes. Quant à Renan, seule la région de Tréguier et Perros-Guirec lui était familière ; selon René d'Ys, ce n'est pas avant 1885 qu'il se rendit à l'ouest de Lannion et séjourna à Quimper.

Chateaubriand a répandu dans toute la littérature française du XIX^e^ siècle l'image d'une Bretagne triste et pauvre. Michelet qui, dans son *Tableau de la France* a donné des couleurs si vives à cette image, avouera plus tard, dans *La Mer*, qu'il y a aussi une Bretagne douce.

1. P. 39. Cf. aussi, p. 52, la poésie du clocher.

Renan, lui, a toujours conservé le souvenir des tristesses de son enfance : son père avait disparu de bonne heure par un suicide. Aussi a-t-il mis l'accent sur la tristesse et la mélancolie bretonne, au point d'écrire sur le manuscrit de la *Prière* : *la joie même y est triste.*

IV. — Le style de Chateaubriand et celui de Renan.

Bien que Renan, en 1859, reproche à Chateaubriand et à Joseph de Maistre de n'être « jamais arrivés à une notion complète de la prose française, de son timbre, de son ampleur harmonieuse et mâle [1] », il n'a pas échappé à l'influence du style de Chateaubriand. D'ailleurs, quelle est la prose d'art au XIX^e^ siècle où l'on ne retrouve l'empreinte de l'auteur des *Martyrs* ? Par exemple, quand, dans la symphonie des Comices agricoles de *M^me^ Bovary*, Flaubert termine une description générale par l'évocation d'un taureau noir et d'un enfant en haillons, le procédé vient de la description du camp des Romains chez les Bataves : « et souvent un berger appuyé sur sa houlette qui regardait boire son troupeau. » Ce souci de l'image finale reparaît dans les pages les plus artistiques de Renan ; par exemple, dans la *Prière*, celles des vertes fontaines, des oiseaux qui obscurcissent le ciel, et du linceul de pourpre, qui terminent des paragraphes [2].

Une imitation du style descriptif et musical de Chateaubriand n'a jamais été précisée, bien qu'elle se trouve dans le plus célèbre texte de Renan. Au livre IX des *Martyrs*, Chateaubriand faisait un tableau inoubliable de l'Armorique :

> ... Région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un océan sauvage.

Il était si content de sa phrase magnifique qu'il en reproduisit le début dans les *Études historiques.*

De son côté, en 1854, Renan s'essayait, lui aussi, dans son article de la *Poésie des races celtiques*, à évoquer la Bretagne :

> Un vent froid, plein de vague et de tristesse, s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord ; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; le granit perce à chaque pas un sol trop maigre pour le revêtir ; une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissements.

S'il n'y a pas là d'imitation textuelle de Chateaubriand, les cadences ont été fournies par lui.

Mais, au début de la *Prière sur l'Acropole*, une évocation plus brève

1. *Philosophie de l'histoire contemporaine.* Et, dans l'*Avenir de la science* (*Œuvres complètes*, III, 882), il lui reproche de ne fournir, comme couleur locale, que des pastiches.

2. Ou encore, dans le *Broyeur de lin*, à la fin de l'évocation de la cathédrale de Tréguier, les tombeaux des dames « avec leur levrette à leurs pieds et un grand flambeau de pierre à la main ».

de la Bretagne résume à la fois le paragraphe de 1854 et la page des *Martyrs* :

Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une **mer sombre**, *hérissée de rochers*, toujours *battue* par les *orages*.

Somme toute, nous devons reconnaître que Chateaubriand n'a pas été pour Renan ce que celui-ci fut pour un Maurice Barrès : un maître à penser et à écrire, dont l'influence est si forte que, pour sauver son indépendance, le disciple combat le maître. Renan n'était pas encore né, quand Chateaubriand bouleversait les esprits. L'enseignement qu'il reçut au collège de Tréguier, et plus tard à Saint-Sulpice, le prémunissait contre les séductions de l'apologétique à la mode. L'influence de l'auteur des *Martyrs* sur les études historiques avait décliné, depuis qu'à leur tour les Augustin Thierry, les Michelet, les Guizot s'étaient fait connaître. Renan éprouvait la plus vive admiration pour la philologie allemande ; or, si Chateaubriand était un bon humaniste, il n'était point un philologue.

Mais un véritable esprit critique s'efforce de juger sans passion. Renan s'est appliqué à rendre justice à Chateaubriand [1]. S'il lui refusait les études méthodiques et approfondies, il reconnaissait en lui, pour son intuition des temps et des races, un précurseur. Il lui accordait le mérite d'avoir découvert ce qui avait totalement échappé aux grands esprits du XVIII[e] siècle : l'esthétique du Christianisme. En outre, dès qu'il s'efforça de donner à son style des qualités d'art, qu'il s'agît de la place de l'image ou des cadences, il a certainement subi son influence. Et, si, sur le terrain politique et religieux, il se situait loin d'un Bourbonien catholique, il n'a jamais rompu les liens — la race et le romantisme de l'âme — qui l'unissaient à ce Breton.

RAYMOND LEBÈGUE.

1. C'est à tort, croyons-nous, que Victor Giraud a attribué à Renan une hostilité continue à l'égard de Chateaubriand (*Nouvelles études sur Chateaubriand*, 1912, p. 320) ; Marcel Duchemin renchérit sur Giraud : « Exactement, il l'exécrait » (*Chateaubriand*, 1938, p. 455).

N. B. — La *R.H.L.F.* publiera dans son prochain numéro (avril-juin) deux autres articles sur Chateaubriand dus à MM. Christophorov et Letessier.

LA DATE DES « ILLUMINATIONS »

(Suite[1]*.)*

II

Si l'analyse de l'écriture et du style de Rimbaud dans les *Illuminations* ne nous apprend rien de certain sur leur date de composition, il ne reste qu'une seule méthode pour résoudre ce problème : l'étude du texte. Une telle étude nous permettra peut-être de découvrir d'abord des idées et des images que d'autres écrivains allaient emprunter dès 1873, ensuite des allusions à des événements contemporains dont les dates sont connues et enfin des phrases que Rimbaud allait utiliser une seconde fois dans *Une Saison en Enfer.*

A. *Influences contemporaines.*

En ce qui concerne les écrivains qui ont pu emprunter aux *Illuminations* dès leur composition certaines idées et certaines images, si ces poèmes en prose datent de 1872-1873, un seul nom se présente : celui de Paul Verlaine. On peut même aller plus loin et soutenir que, vu l'influence puissante exercée sur la « Vierge Folle » par l' « Époux Infernal », la poésie de Verlaine composée en 1872 et 1873 doit porter l'empreinte des *Illuminations* au cas où celles-ci datent de la même période.

Or, M. Rolland de Renéville a démontré de façon péremptoire à notre avis que dans une suite de poèmes écrits immédiatement après la rupture avec Rimbaud en juillet 1873, dont le plus important est *Crimen Amoris*, Verlaine exprime les idées prédominantes des *Illuminations* [2]. Dans les passages qui exposent sa métaphysique, tels que *Vies II*, *Départ*, *A une raison*, *Matinée d'Ivresse* et *Génie*, Rimbaud revient constamment sur cette idée fondamentale qu'il faut une réforme des concepts moraux du monde chrétien et occidental. Il nous semble fort probable que cette idée naquît du désir de l'orgueilleux révolté qu'était Rimbaud de justifier ses tendances psychologiques anormales ; ne pouvant pas ou ne voulant pas conformer sa conduite au code moral généralement accepté, il entend changer ce

1. Voir la *R.H.L.F.* d'octobre-décembre 1938, p. 489 et suiv.
2. Voir A. Rolland de Renéville, *op. cit.*

code moral pour le conformer à son caractère. Mais quelle que soit l'explication de ce refus de Rimbaud de se plier devant la loi, il est certain que telle est son attitude et qu'il veut se mettre à la tête d'une sorte de croisade contre la moralité chrétienne : « Je suis un inventeur bien autrement méritant que tous ceux qui m'ont précédé ; un musicien même qui ai trouvé quelque chose comme la clef de l'amour » *(Vies II)* ; « Départ dans l'affection et le bruit neufs » *(Départ)* ; « Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie. Un pas de toi c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche. Ta tête se détourne : le nouvel amour. Ta tête se retourne, — le nouvel amour ! » *(A une raison)* ; « On nous a promis d'enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal... afin que nous amenions notre très pur amour » *(Matinée d'Ivresse)* ; « Il est l'affection et l'avenir, la force et l'amour.... Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée... sa promesse sonne : « Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré ». *(Génie.)*

Il nous paraît incontestable que le *Crimen Amoris* de Verlaine, composé, rappelons-le, en juillet 1873, est dominé par ce même thème d'un nouvel amour qui doit remplacer les anciens concepts moraux considérés désuets. Le titre même est significatif, car ce n'est certes pas l'amour au sens normal du mot qui est un crime ; c'est ce nouvel amour de la théorie rimbaldienne que Verlaine, arraché par son emprisonnement à l'influence de l' « Époux Infernal », condamne maintenant comme une infraction à la loi divine. D'ailleurs, dans la première partie du poème, Rimbaud, « le plus beau d'entre tous les mauvais anges », ne déclare-t-il pas :

> Nous avons tous trop souffert, anges et hommes,
> De ce conflit entre le Pire et le Mieux...
> Par moi l'enfer dont c'est ici le repaire
> Se sacrifie à l'Amour universel.

Si ce n'était cet emploi curieux des superlatifs « le Pire et le Mieux », il y aurait une ressemblance frappante non seulement de thème, mais aussi de vocabulaire entre ces vers et la phrase de *Matinée d'Ivresse* que nous venons de noter et qui mérite d'être citée à nouveau : « On nous a promis d'enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal... afin que nous amenions notre très pur amour ».

Ce n'est d'ailleurs pas le seul rapprochement textuel que l'on puisse faire entre les *Illuminations* et certains écrits de Verlaine datant de la période 1872-1873. La deuxième partie du poème en prose de Rimbaud intitulé *Jeunesse*, sous-titrée *Sonnet*, contient la phrase suivante : « La chair n'était-elle pas un fruit pendu dans le verger » ; voici maintenant le premier vers d'un sonnet — un vrai sonnet cette fois — envoyé par Verlaine à Lepelletier le 16 mai 1873 : « Chair ! ô seul fruit mordu des vergers d'ici-bas ». Dans le passage *Vagabonds*

des *Illuminations*, on rencontre une image curieuse : « La campagne traversée par des bandes de musique » ; en octobre 1873, Verlaine écrivit un poème intitulé *Kaléidoscope* où se trouve la phrase suivante : « Cette rue... que traverseront des bandes de musique ». Dans le passage *Enfance*, Rimbaud peint « l'allée dont le front touche le ciel... ce ne peut être que la fin du monde en avançant » ; une pièce des *Romances sans Paroles* composée en août 1872, décrit un paysage verlainien où « l'allée est sans fin Sous le ciel ». Rimbaud évoque l'atmosphère exotique des bords de la Tamise au moyen d'une image inattendue dans *Promontoire* : « De grands canaux de Carthage et des embankments d'une Venise louche » ; Verlaine, dans deux lettres à Lepelletier datées de septembre et d'octobre 1872, raconte à son correspondant que « les docks sont inouïs : Carthage, Tyr et tout réuni » et que l'on peut admirer à Londres « de grands bahuts vénitiens ». C'est sans doute la Tamise qui inspire aussi le passage des *Illuminations* intitulé *Les Ponts* : « Des ciels gris de cristal. Un bizarre dessin de ponts... (qui) soutiennent des mâts, des signaux, de frêles parapets.... L'eau est grise et bleue, large comme un bras de mer » ; Verlaine n'était pas moins impressionné, lors de son arrivée à Londres en septembre 1872, par une pareille scène : « Imagine un soleil couchant vu à travers un crêpe gris... l'inouïe circulation... de chemins de fer incessants sur des ponts de fonte splendides... La Tamise est superbe : figure-toi un immense tourbillon de boue... » [1]. C'est un fait bien connu que lorsque Verlaine préparait la publication de ses *Romances sans Paroles* au début de 1874, il ajouta comme épigraphe à son célèbre poème, *Il pleure dans mon cœur*, une ligne censée être de Rimbaud qui, pourtant, ne se trouve nulle part dans l'œuvre de ce dernier : « Il pleut doucement sur la ville ». Il ne nous semble pas impossible que ce soit là un souvenir du dernier paragraphe de *Phrases* où se trouve l'image suivante : « Une poudre noire pleut doucement sur ma veillée », car si Madame Verlaine mère, lors de la condamnation de son fils, avait emporté de Bruxelles, parmi les effets dont le prisonnier n'avait pas besoin [2], le manuscrit des *Illuminations*, Verlaine n'aurait pas pu vérifier le texte exact de cette phrase de Rimbaud.

Ces nombreuses ressemblances ne permettent-elles pas de conclure que, dès 1873, Verlaine avait vu les *Illuminations* et en avait retenu certaines idées et certaines phrases ? Il ne saurait évidemment pas être question d'emprunts faits au contraire par Rimbaud aux écrits de Verlaine, car *Kaléidoscope*, par exemple, daté dans *Cellulairement*, « Bruxelles, octobre 1873 », fut écrit en prison après la rupture avec Rimbaud et ne fut publié qu'en 1883, tandis que les lettres de Verlaine à Lepelletier sont naturellement restées entre les mains

1. *Correspondance de Paul Verlaine*, t. I, p. 42 et 43 ; nous nous sommes permis de changer quelque peu l'ordre des phrases afin de faire mieux ressortir la ressemblance avec le texte de Rimbaud.

2. Voir Pierre Petitfils, *op. cit.*, p. 574.

de leur destinataire. Il est pourtant possible que soit Verlaine soit Rimbaud ait pu trouver le premier ces phrases et les prononcer à vive voix au cours de leurs causeries avant de s'en servir tous deux dans leurs écrits. Mais en ce cas, il semble à peu près certain que les *Illuminations* sont contemporaines des poèmes et des lettres de Verlaine où ces phrases se retrouvent, car il est difficile de croire que Rimbaud ait pu se rappeler et utiliser bien plus tard, en 1874, de nombreuses phrases prononcées soit par lui soit par Verlaine en 1872 et en 1873.

Il existe cependant une ressemblance troublante entre une phrase employée par Rimbaud dans les *Illuminations* et une phrase employée dans la *Tentation de Saint Antoine* ; car dans l'édition de cet ouvrage publiée en avril 1874, Flaubert parle d'une « rafale de givre », tandis que dans *Barbare* on rencontre l'expression « rafales de givre ». Mais il faut se montrer très prudent sur cette question délicate d'emprunts possibles faits par un écrivain à un autre. Quand il s'agit d'une idée originale et très personnelle — comme la théorie rimbaldienne du nouvel amour — ou d'une formule exceptionnelle — telle que « traversé par des bandes de musique » — ou d'une métaphore insolite — comme celle qui compare Londres à Carthage et à Venise — ou de deux séries de phrases qui se ressemblent — comme dans le cas des *Ponts* de Rimbaud et de la lettre de Verlaine à Lepelletier — on peut, sans crainte d'erreur, parler d'emprunts. Quand il s'agit cependant d'une phrase tout à fait ordinaire, on ne saurait évidemment pas prétendre qu'elle n'a pu jaillir que d'une seule source. Or, l'expression « rafales de givre » ne fait sans doute pas partie de la langue de tous les jours, mais est-elle si extraordinaire qu'elle puisse suffire à elle seule à prouver sans conteste que le passage *Barbare* et, partant, le reste des *Illuminations* doivent dater d'après avril 1874 ? Il est vrai que d'autres rapprochements entre la *Tentation de Saint Antoine* et les *Illuminations* ont été signalés par M. de Bouillane de Lacoste ; certaines lignes où Flaubert donne libre cours à son exotisme lui paraissent ressembler à des proses scintillantes de Rimbaud comme *Enfance* ou *Villes I*, le « Nabuchodonosor norvégien » de *Villes II* « a tout l'air d'être inspiré par le festin de Nabuchodonosor dans la *Tentation* » [1], et un fragment de *Jeunesse* commence par les mots : « Tu en es encore à la tentation d'Antoine ». Mais M. de Bouillane de Lacoste omet de signaler qu'avril 1874 n'est que la date de la première publication *en volume* de l'ouvrage de Flaubert ; de très larges extraits, comprenant tous les passages en question sauf la phrase « rafale de givre », avaient déjà paru dans la revue *L'Artiste* en décembre 1856 et en janvier 1857, tandis que le numéro d'octobre 1857 de la même revue faisait publier une étude par Baudelaire, réimprimée en 1869 dans son *Art Romantique*, intitulée *M. Gustave Flaubert. Madame*

1. H. de Bouillane de Lacoste, *op. cit.*, p. 156.

Bovary. *La Tentation de Saint Antoine* où mention est faite du festin de Nabuchodonosor.

Dressons donc le bilan de notre enquête ; d'une part, l'expression par Verlaine dans son *Crimen Amoris*, composé en juillet 1873, de la métaphysique rimbaldienne dans les *Illuminations* et plusieurs ressemblances textuelles entre les poèmes en prose de Rimbaud et des lettres ou des poésies de Verlaine écrites en 1872 et en 1873 ; d'autre part, une seule phrase des *Illuminations* qui paraît aussi dans l'édition de 1874 de la *Tentation de Saint Antoine*. Si troublante que puisse être, pour ceux qui soutiennent que les *Illuminations* datent de la période 1872-1873, la présence de ces « rafales de givre » dans *Barbare*, il nous semble que les nombreux rapprochements que nous avons signalés entre les *Illuminations* et certains textes de Verlaine doivent être encore plus inquiétants pour ceux qui soutiennent que les *Illuminations* datent de 1874.

B. *Allusions contemporaines.*

Que nous apprend ensuite l'étude du texte des *Illuminations* par rapport aux circonstances dans lesquelles Rimbaud composa ses poèmes en prose ? Cette question se complique du fait que Rimbaud se trouvait en Angleterre non seulement en 1872-1873 avec Verlaine, mais aussi en 1874 avec Germain Nouveau ; par conséquent, plusieurs passages qui sont manifestement inspirés par des scènes londonniennes peuvent dater soit de l'une soit de l'autre de ces deux périodes. On peut cependant soutenir, non sans raison, que c'est lors de la première visite à un pays inconnu qu'on est frappé par ce qu'il a d'étrange et d'inattendu — rappelons les lettres de Verlaine à Lepelletier en septembre et en octobre 1872 qui sont en grande partie consacrées à des détails londoniens. Il nous paraît donc fort probable que Rimbaud lui aussi ait dû être vivement impressionné par sa découverte de la capitale anglaise et que ce soient ces premières impressions qu'il ait notées dans les passages des *Illuminations* intitulés *Les Ponts*, *Ville*, *Villes I*, *Villes II* et *Métropolitain*.

D'autres textes des *Illuminations* racontent l'histoire d'un couple, notamment *Royauté* et *Veillées I*. Il est difficile de ne pas voir dans le premier de ces deux passages l'expression du désir de Rimbaud de rendre Verlaine à son « état primitif de fils du soleil ». Il est vrai que l'un des deux personnages dont il s'agit est une femme, mais ce n'est pas la seule fois dans l'œuvre de Rimbaud que la liaison entre les deux poètes, on comprend aisément pourquoi, est présentée de cette manière. Or, dans *Royauté* il n'y a pas cette soumission abjecte de la « Vierge Folle » à l' « Époux Infernal » que l'on rencontre dans le chapitre *Délires I* d'*Une Saison en Enfer*, mais c'est bien la femme qui, malgré ses aspirations, paraît quelque peu craintive à côté de son compagnon, fort d'une orgueilleuse confiance après être sorti

victorieux d'une longue épreuve : « Un beau matin, chez un peuple fort doux, un homme et une femme superbes criaient sur la place publique : « Mes amis, je veux qu'elle soit reine ! » « Je veux être reine ! » Elle riait et tremblait. Il parlait aux amis de révélation, d'épreuve terminée. Ils se pâmaient l'un contre l'autre ». Une légère déception se laisse cependant entrevoir à la fin du passage, car cet état d'exaltation où sont arrivés les deux personnages n'a pas duré : « En effet, ils furent rois toute une matinée, où les tenture carminées se relevèrent, et toute une après-midi, où ils s'avancèrent du côté des jardins de palmes ». Mais du moins Rimbaud semble encore apprécier ce moment d'exaltation que le couple royal a connu et sans doute attend-il un renouvellement de cet état d'âme qui deviendra permanent. C'est donc une attitude qui date certainement d'avant le désespoir et l'amertume d'*Une Saison en Enfer* : « Moi ! moi, qui me suis dit mage ou ange... je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher et la réalité rugueuse à étreindre. Paysan ! » Quant à l'objection que *Royauté* peut évoquer non pas la liaison entre Rimbaud et Verlaine en 1872-1873 mais une liaison possible entre Rimbaud et Nouveau en 1874, il nous paraît tout à fait invraisemblable que Rimbaud, après le cuisant échec proclamé dans *Une Saison en Enfer*, ait tenté de renouveler cette expérience si peu de mois plus tard.

Pour les mêmes raisons l'admirable pièce *Veillées* nous semble incontestablement évoquer la liaison entre Rimbaud et Verlaine à un moment de parfaite entente entre les deux amis, avec tout de même à la fin cette nuance de déception qui suit si souvent la consommation d'une relation intime, surtout si celle-ci contrevient à des principes moraux profondément enracinés dont on ne parvient pas à se débarrasser :

C'est le repos éclairé, ni fièvre ni langueur, sur le lit ou sur le pré.
C'est l'ami ni ardent ni faible. L'ami.
C'est l'aimée ni tourmentante ni tourmentée. L'aimée.
L'air et le monde point cherchés. La vie.
— Était-ce donc ceci ?
— Et le rêve fraîchit.

L'interprétation que propose M. de Bouillane de Lacoste — « le soupir heureux d'un convalescent qui reprend goût à la vie » [1] — nous paraît inadmissible. Certains mots de la première phrase, « repos », « fièvre », « langueur » et « lit » peuvent sans doute avoir des associations médicales, mais ils font aussi partie du vocabulaire de l'amour et ce dernier sens s'impose vu la présence dans les vers suivants de « l'ami ni ardent ni faible » et de « l'aimée ni tourmentante ni tourmentée ».

C'est d'ailleurs, à notre avis, une erreur que de ne pas compter cette pièce parmi les quelques poèmes en vers des *Illuminations*. Ce sont

1. H. de Bouillane de Lacoste, *op. cit.*, p. 224.

sans doute, comme dans *Marine* et *Mouvement*, des vers libres de longueurs différentes, sauf en ce qui concerne le distique final, mais ce sont en même temps des vers rimés. Les rimes sont fausses, il est vrai, sauf encore une fois en ce qui concerne le distique final, mais Verlaine avait enseigné à Rimbaud, en 1872-1873, l'emploi de rimes fausses : dans *L'Éternité*, datée par le poète lui-même de mai 1872, Rimbaud fait rimer « retrouvée » et « éternité », comme il fait rimer dans *Veillées I* « pré » et « aimée » ; dans *Bonne pensée du matin*, de mai 1872 également, il fait rimer dans la strophe finale « vie » et « midi », tandis que *Veillées I* nous offre la rime « vie » et « ami ». Non seulement le fond, mais aussi la forme de ce poème semble par conséquent suggérer que sa date de composition remonte à la période 1872-1873.

Il y a d'autres passages des *Illuminations* que l'on peut dater avec beaucoup plus de précision. *Ouvriers*, situé incontestablement dans la capitale anglaise, commence par la phrase : « O cette chaude matinée de février ! ». Or, ce ne fut qu'en 1873 que Rimbaud était sans aucun doute possible à Londres en février ; il y était peut-être en février 1874, mais une lettre de Nouveau à Richepin lui donnant son adresse à Londres est datée du 26 mars et implique une arrivée récente [1]. Un peu plus loin dans *Ouvriers* se rencontre la phrase suivante : « Dans une flache laissée par l'inondation du mois précédent » ; le journal londonien *The Times* fait mention dans son numéro du 17 janvier 1873, des « unusual floods which now prevail » (p. 10, colonne 5) et donne d'autres renseignements sur les inondations à Londres au début de 1873, à la page 7 de ses numéros du 21 et du 29 janvier. En revanche, il n'est point question d'inondations dans aucun des numéros du *Times* de janvier 1874 ; bien au contraire, le journal du 6 février nous apprend dans son bulletin météorologique du mois précédent (p. 11, colonne 2) qu'il y avait eu assez peu de pluie.

En outre, comme l'a noté M. Pierre Guiraud [2], une phrase vers la fin d'*Ouvriers* : « Nous ne passerons pas l'été dans cet avare pays », convient beaucoup mieux à l'état d'esprit de Rimbaud en 1873 qu'en 1874. Car au début de 1874, Rimbaud partit pour l'Angleterre de son propre gré et y resta jusqu'au mois de décembre. Lors de son premier séjour, au contraire, il avait quitté Londres à la fin de 1872, n'y était retourné que sur la demande de Verlaine, tombé malade, en janvier 1873, pour repartir de nouveau au début d'avril. En effet, la dernière phrase d'*Ouvriers* : « Je veux que ce bras durci ne traîne plus une chère image », semble dépeindre exactement l'attitude de Rimbaud envers le Pauvre Lélian en février 1873, car à cette époque l' « Époux Infernal », « pressé de trouver le lieu et la formule », était certainement découragé par ses vains efforts de convertir à ses propres idées la « Vierge Folle » qui, dans *Une Saison en Enfer*, avoue : « Hélas ! je

1. Cette lettre est reproduite dans *Œuvres poétiques de Germain Nouveau*. Paris, 1953, p. 22-23.
2. Voir P. Guiraud, *op. cit.*, p. 210.

dépendais bien de lui », et dont l'identité semble être masquée sous le nom d'Henrika dans *Ouvriers*.

On peut dater avec autant et même plus de précision le passage *Phrases* dont voici le quatrième paragraphe : « Une matinée couverte, en juillet. Un goût de cendres vole dans l'air ; — une odeur de bois suant dans l'âtre, — les fleurs rouies, — le saccage des promenades, — la bruine des canaux par les champs... ». Il est impossible de croire que cette description impressionniste d'une scène champêtre typiquement flamande date de juillet 1874, car à ce moment-là Rimbaud se trouvait à Londres comme nous l'apprend le journal de sa sœur Vitalie. En juillet 1872, au contraire, il vagabondait à travers la campagne du nord de la France et de la Belgique dans la compagnie de Verlaine après que celui-ci eut abandonné sa femme au début du mois. L'avant-dernier paragraphe de *Phrases* est également l'évocation immédiate d'une scène se déroulant devant les yeux du poète : « Pendant que les fonds publics s'écoulent en fêtes de fraternité, il sonne une cloche de feu rose parmi les nuages ». M. P. Guiraud a signalé que « cette cloche de feu rose dans les nuages, ces fonds publics s'écoulant en fêtes de fraternité, c'est un feu d'artifice du 14 juillet » et il en conclut que, Rimbaud étant à Londres le 14 juillet 1874, et à Bruxelles le 14 juillet 1873, la seule date que l'on puisse fixer pour ce texte est le 14 juillet 1872 [1].

Matinée d'Ivresse, qui contient ces phrases : « Nous t'affirmons, méthode !... Nous avons foi au poison. Nous savons donner notre vie tout entière tous les jours », donne certainement l'impression d'avoir été écrit quand Rimbaud croyait encore, comme il l'avait déclaré dans sa fameuse lettre à Paul Demény du 15 mai 1871, que « le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens... il épuise en lui tous les poisons pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine... ». Il paraît non moins certain que *Matinée d'Ivresse* précède *Une Saison en Enfer* où Rimbaud flétrit ces théories alors écroulées en des termes semblables : « J'ai avalé une fameuse gorgée de poison... la violence du venin tord mes membres, me rend difforme, me terrasse... ce poison, ce baiser mille fois maudit ! Ma faiblesse, la cruauté du monde ! *(Nuit de l'Enfer.)*

Barbare est sans doute le passage des *Illuminations* le plus proche d'*Une Saison en Enfer*, car il s'en dégage une pareille angoisse et une pareille tourmente. « Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques » nous paraît symboliser « l'ineffable torture » que souffrait Rimbaud en poursuivant, à travers « les jours et les saisons, et les êtres et les pays », son chemin douloureux vers un paradis où il espère atteindre enfin la paix et le bonheur. L'objectif sur lequel ses yeux sont fixés est sans doute sanglant et repoussant,

1. *Ibid.*

mais cet objectif n'est que le point de repère qui guide le croisé vers une contrée douce, fraîche et fleurie. Seulement, et c'est par là surtout que *Barbare* se rattache à *Une Saison en Enfer*, Rimbaud craint qu'au pied de ce drapeau il n'y ait pas après tout cette fraîcheur et cette douceur tant rêvées, peut-être « elles n'existent pas ». Il le craint, mais malgré ses doutes et son angoisse il continue à lutter, car cette phrase que nous avons citée : « Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques (elles n'existent pas) », qui est répétée une seconde fois, est reprise partiellement tout à fait à la fin du passage, comme si, en dépit de ses souffrances et de sa déception, Rimbaud reprenait péniblement son chemin : « Le pavillon... ». Or, il nous semble qu'un tel état d'âme ne peut que précéder celui d'*Une Saison en Enfer* où Rimbaud renonce à cette lutte : « Les rages, les débauches, la folie, dont je sais tous les élans et les désastres, — tout mon fardeau est déposé » *(Mauvais Sang)*.

Le passage *Vagabonds* cependant parle de la période du Voyant et de la liaison avec Verlaine comme d'un épisode situé dans le passé. M. de Bouillane de Lacoste soutient même que l'emploi d'un verbe au passé simple : « Pitoyable frère ! Que d'atroces veillées je lui dus », indique que les événements dont il est question appartiennent à un passé lointain [1]. Mais une telle conclusion nous paraît un peu osée, car Rimbaud n'aurait-il pas employé le passé simple, surtout dans un texte littéraire, en parlant d'un épisode même si récent cet épisode appartenait à une période de sa vie qu'il croyait close ? Il ne faut pas oublier que la liaison entre lui et Verlaine était fréquemment interrompue et que Rimbaud devait penser que chaque querelle marquait une rupture définitive. Il a fort bien pu écrire *Vagabonds* pendant une de ces périodes de découragement — à Noël 1872, par exemple, après son premier départ de Londres lorsqu'il devait encore conserver un vif souvenir de ses récents vagabondages avec Verlaine à travers la Belgique entre juillet et septembre 1872, car l'avant-dernière phrase de *Vagabonds* : « Et nous errions, nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route », est peut-être autre chose qu'une belle image. Si cette phrase est en effet une description de sa vie avec Verlaine telle que Rimbaud se la rappelait, il est fort peu probable qu'elle puisse dater de 1874, car à cette époque-là le souvenir de cette courte période de vagabondage dut être effacé par celui des longs mois passés à Londres de septembre 1872 à juillet 1873.

Nous pensons qu'il faut montrer une même précaution en ce qui concerne l'usage d'un deuxième passé simple dans *Dévotion* : « A l'adolescent que je fus », car beaucoup de jeunes gens bien moins précoces que Rimbaud se sont plus à considérer leur adolescence terminée dès l'âge de dix-huit ans. Il est vrai qu'un autre passage des *Illuminations*, *Jeunesse III*, est sous-titré *Vingt Ans* et que Rimbaud attei-

1. H. de Bouillane de Lacoste, *op. cit.*, p. 227, note 1.

gnit son vingtième anniversaire le 20 octobre 1874. Mais il est non moins vrai que Rimbaud avait l'habitude, voire la manie, de se déclarer plus âgé qu'il ne l'était, et d'ailleurs, du point de vue psychologique et intellectuel, il était en effet très en avance sur son âge. Dans sa première lettre à Banville en mai 1870, il affirme : « J'ai dix-sept ans », lorsque, en réalité, il n'en avait que quinze. Dans sa deuxième lettre à Banville en août 1871, il déclare : « J'ai dix-huit ans », lorsqu'il n'en avait en fait que seize. Même dans un document officiel — l'acte de renonciation fait à Bruxelles le 19 juillet 1873 — il se dit âgé de dix-neuf ans lorsqu'il n'avait en réalité que dix-huit ans. Dès juin 1871, c'est certainement à lui-même qu'il pensait au début des *Sœurs de Charité* :

> Le jeune homme dont l'œil est brillant, la peau brune,
> Le beau corps de vingt ans qui devrait aller nu...

Il ne nous semble donc pas permis de tirer une conclusion trop précise de la présence du sous-titre *Vingt Ans* dans un passage des *Illuminations*.

L'existence d'un mot allemand « wasserfall » dans *Aube* est également soulignée par M. de Bouillane de Lacoste à l'appui de sa thèse que les *Illuminations* datent d'après *Une Saison en Enfer*, car il considère que ce passage dut être composé lorsque Rimbaud entendait faire ou faisait un séjour en Allemagne au début de 1875 [1]. Mais cet argument repose sur la supposition que Rimbaud ne s'intéressait pas à l'allemand en 1872-1873, ce qui, à son tour, repose sur la supposition que les listes non datées de mots allemands, anglais et espagnols, dont nous avons parlé dans un précédent chapitre, ne vinrent entre les mains de Verlaine qu'en février 1875, au moment de la rencontre à Stuttgart. Mais si, comme nous l'avons démontré, ces listes de mots, ainsi que les pages manuscrites des *Illuminations* et les brouillons d'*Une Saison en Enfer*, furent parmi les papiers hâtivement ramassés par Rimbaud afin de les apporter de Londres à Bruxelles en juillet 1873, il faut en conclure qu'il s'était mis à apprendre l'allemand dès cette année. Dans ce cas, la présence de cet unique mot allemand dans les *Illuminations* ne prouve nullement que celles-ci doivent dater de 1874. Quant à la suggestion de M. de Bouillane de Lacoste que le passage *Aube* tout entier semble être « un souvenir d'une promenade faite par le poète dans les environs de Stuttgart » [2], il doit y avoir beaucoup de paysages dans les Ardennes qui ressemblent aux alentours de Stuttgart et qui ont pu tout aussi bien inspirer ce féerique poème en prose.

V. P. Underwood lui aussi ajoute d'autres arguments à l'appui de sa thèse principale. Il soutient tout d'abord, avec beaucoup de vraisemblance, que les détails donnés par Rimbaud dans *Promontoire*

1. H. de Bouillane de Lacoste, *op. cit.*, p. 155.
2. *Ibid.*

permettent de conclure que le poète avait visité Scarborough dans le nord de l'Angleterre [1]. Or, il est vrai que Verlaine ne parle pas d'un tel voyage dans sa correspondance avec Lepelletier, mais rien ne l'obligeait à en parler à un homme qui aurait pu apprendre à Mathilde, avide de faire payer cher à son mari son abandon du foyer conjugal, qu'il pouvait se permettre le luxe d'un voyage de plusieurs centaines de kilomètres accompagné de Rimbaud, détesté par Lepelletier presque autant que par Mathilde. Quant à l'affirmation de M. Underwood que les lettres de Verlaine adressées de Londres ne sont jamais suffisamment espacées pour permettre un tel voyage, elle ne résiste pas à l'examen. Bien au contraire, c'est un fait curieux que la correspondance très suivie entre Verlaine et Lepelletier pendant le premier séjour du poète en Angleterre s'interrompt au début de 1873. L'avant-dernière lettre de cette période n'est pas datée, mais elle fait mention de la maladie récente de Verlaine du début de janvier 1873 et contient une allusion à la mort de Napoléon III, survenue le 19 janvier 1873. On peut donc, sans crainte d'erreur, dater cette lettre du 20 janvier environ. Elle contient aussi une demande à Lepelletier d'envoyer à son correspondant un exemplaire des *Fêtes Galantes* pour servir de modèle à l'impression des *Romances sans Paroles* qu'envisageait alors Verlaine. Cette demande est renouvelée dans la dernière lettre, qui ne porte pas de date non plus, mais qui doit donc avoir été écrite très peu de temps après la lettre précédente, c'est-à-dire vers la fin de janvier. Ensuite Verlaine n'écrit plus à Lepelletier jusqu'au mois d'avril. Sa correspondance avec Émile Blémont est également interrompue vers la même époque, car sa dernière lettre, datée : « lundi » seulement, parle de sa maladie du début de janvier, d'un « exemplaire des *Fêtes Galantes* que Lepelletier doit m'envoyer depuis quinze jours » et d'un article de Blémont sur *Marion Delorme* paru le 15 février dans la revue *Renaissance*. Cette lettre doit donc dater du lundi 17 février [2] et, de nouveau, il faut attendre le mois d'avril pour la reprise de cette correspondance. Rien ne prouve donc que Verlaine et Rimbaud étaient à Londres après le 17 février. En revanche, bien que Rimbaud ne correspondît alors avec personne, on sait que le 25 mars il signa son premier bulletin de lecteur au British Museum. Mais entre ces deux dates, Rimbaud et Verlaine avaient largement eu le temps de faire un séjour assez prolongé à Scarborough. Non seulement un tel séjour dans une station balnéaire semble d'autant plus vraisemblable que Verlaine relevait de maladie, mais, en outre, l'interruption de la correspondance avec Lepelletier, qui normalement recevait une lettre tous les huit jours environ, est difficile à expliquer sauf par l'hypothèse que Verlaine était en voyage et ne tenait pas à en parler à son correspondant parisien.

1. V. P. Underwood, *op. cit.*, p. 35.
2. Voir V. P. Underwood, « Chronologie des lettres anglaises de Verlaine », *Revue de Littérature comparée*, 1938, p. 474.

M. Underwood fait remarquer enfin que le nom « Voringhem » dans le passage *Dévotion* n'est pas sans ressembler au nom du village de Vöhringen dans le Wurtemberg dont la capitale est Stuttgart [1]. Mais il est important de noter que la terminaison « -inghem », car c'est bien « -inghem » qu'écrit Rimbaud et non pas « -ingen », est beaucoup plus caractéristique de la Flandre que de l'Allemagne ; citons, par exemple, Ledringhem, près de Wormhoudt, Oblinghem, Lozinghem et Floringhem près de Béthune, Verlinghem près de Lille et surtout, à l'ouest de Saint-Omer, les villages de Vaudringhem et de Moringhem, tous deux aussi proches du texte de Rimbaud que la solution proposée par M. Underwood. Nous avons examiné minutieusement une carte de la région sans pouvoir repérer le nom cité par Rimbaud, mais il se peut fort bien qu'il s'agisse d'une propriété possédée par la personne mentionnée au début de *Dévotion* dont le nom de famille est certes flamand et non pas allemand : « A ma sœur Louise Vanaen de Voringhem ». Loin de prouver donc que *Dévotion* date du séjour de Rimbaud à Stuttgart au début de 1875, cette dédicace énigmatique peut tout aussi bien dater de la période où Rimbaud traversait maintes fois le nord de la France et la Belgique entre juillet 1872 et juillet 1873.

M. Antoine Adam, qui veut renchérir sur MM. H. de Bouillane de Lacoste, P. Guiraud et V. P. Underwood en prolongeant jusqu'à 1878 la date de composition des *Illuminations*, a également cherché des allusions à des endroits visités par Rimbaud après la publication d'*Une Saison en Enfer* et à des événements postérieurs à 1873 [2]. Il attache à cet égard beaucoup d'importance aux premières phrases d'*Enfance II* : « C'est elle, la petite morte, derrière les rosiers. — La jeune maman trépassée descend le perron. — La calèche du cousin crie sur le sable. — Le petit frère — (il est aux Indes !) là, devant le couchant, sur le pré d'œillets. » D'après M. Adam, Rimbaud fait allusion ici à son voyage aux Indes de 1876 et à la mort de sa sœur Vitalie, survenue le 18 décembre 1875 : « Il évoque le souvenir de son enfance et du pays natal. Il est loin, aux Indes néerlandaises. Mais son esprit se porte vers Charleville... et d'abord vers « la petite morte », vers sa sœur Vitalie, décédée l'année précédente. » Mais si « la petite morte » est Vitalie et si « le petit frère » est Rimbaud lui-même, « la jeune maman trépassée », puisque nous sommes en famille, doit être Madame Rimbaud, qui pourtant, sans être jeune, était toujours vivante en 1876. Une de ces phrases n'ayant donc, de toute évidence, aucun rapport avec la réalité, les autres également ont pu jaillir de la seule imagination de Rimbaud. Objectera-t-on que ce serait une

1. Voir V. P. Underwood, « Rimbaud et l'Angleterre », *Revue de Littérature comparée*, janvier 1955, p. 35.

2. Voir A. Adam, « L'énigme des *Illuminations* », *Revue des sciences humaines*, 1950, p. 221-245. Voir aussi D. A. de Graaf, « Les *Illuminations* et la date de leur composition, une nouvelle hypothèse », *Revue des sciences humaines*, 1950, p. 247-254 et « Une clé des *Illuminations* », *Revue des sciences humaines*, 1955, p. 267-270.

coïncidencel par trop extraordinaire que Rimbaud eût ainsi semblé faire allusion, en 1872-1873, à deux événements qui allaient arriver dans la réalité quelques années plus tard ? Ripostons en citant une coïncidence encore plus extraordinaire : dans *Une Saison en Enfer*, sans savoir que sa sœur Isabelle épouserait, près de trente ans plus tard, Pierre Dufour, Rimbaud écrit : « Tu vois cet élégant jeune homme, entrant dans la belle et calme maison : il s'appelle Duval, Dufour, Armand, Maurice, que sais-je ? Une femme s'est dévouée à aimer ce méchant idiot. » Il est vrai qu'au moment où il faisait sa cour à Isabelle Rimbaud, Paterne Berrichon n'était peut-être pas jeune, pas plus que Madame Rimbaud, en 1876, mais il s'appelait bien Dufour de son vrai nom et il y en a beaucoup qui n'hésiteraient pas à appliquer à cet « éditeur » de Rimbaud la phrase cruelle d'*Une Saison en Enfer*.

Ce n'est pourtant pas le seul argument avancé par M. Adam, car il voit un peu partout dans les *Illuminations* de vagues souvenirs des voyages de Rimbaud à travers l'Europe et aux Indes entre 1875 et 1878. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que dans *Le Bateau Ivre*, à une époque où il n'avait même pas vu la mer, Rimbaud avait déjà déclaré que, « martyr lassé des pôles et des zones », il avait senti « geindre les Maelstroms épais ». Pourquoi donc s'obstiner à voir dans *Barbare* « une notation rapide du maelstrom entrevu sur les côtes de la Norvège », et dans « le chaos de glaces et de nuit du pôle », mentionné dans *Après le déluge*, un souvenir de ce même voyage dans le nord, qui d'ailleurs n'a peut-être jamais eu lieu ? Quand on sait qu'en 1873, Rimbaud avait écrit dans *Une Saison en Enfer*, la phrase suivante : « Les blancs débarquent. Le canon ! Il faut se soumettre au baptême, s'habiller, travailler », peut-on sérieusement affirmer que les allusions à des « drapeaux » et des « tambours », à des « exploitations industrielles et militaires » de *Démocratie* n'ont pu être inspirées que par le débarquement de Rimbaud, engagé dans les troupes coloniales hollandaises, à Batavia, en 1876 ?

Bref, si les lectures et les rêves de Rimbaud expliquent les éléments d'exotisme du *Bateau Ivre* et d'*Une Saison en Enfer*, ces mêmes lectures et ces mêmes rêves peuvent également expliquer les éléments d'exotisme que l'on remarque dans les *Illuminations*.

C. *Vers « Une Saison en Enfer »*.

Mais si les *Illuminations* datent d'avant *Une Saison en Enfer*, ne doit-on pas pouvoir repérer dans celle-ci du moins quelques traces de celles-là, surtout dans le chapitre *Alchimie du Verbe* où Rimbaud se moque de ses ouvrages précédents ? Le défaut le plus grave de la thèse selon laquelle Rimbaud avait composé ses poèmes en prose en 1872-1873, c'est que, bien qu'il cite dans *Une Saison en Enfer* plusieurs exemples de son ancienne alchimie verbale, tous sont des pièces en

vers, sauf un seul court passage en prose qui n'est pourtant pas une citation des *Illuminations*.

Il faut cependant admettre qu'il est plus facile de se rappeler des vers que des lignes en prose et qu'en 1873 Rimbaud ne cite même pas ses poèmes correctement. « J'inventai la couleur des voyelles ! — A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert » — dans cette phrase d'*Alchimie du Verbe*, Rimbaud change l'ordre des voyelles telles qu'elles se trouvent dans la version intégrale du fameux sonnet : « A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu ». Nous ne croyons pas que les changements dans ce vers et dans d'autres cités dans *Une Saison en Enfer* soient volontaires, car si l'on compare la version de mai 1872 de la pièce *A quatre heures du matin l'été* avec celle de 1873, il est évident que Rimbaud n'est pas parvenu à se rappeler exactement les deux derniers vers de la troisième strophe :

Dans leur désert de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux
Où la richesse de la ville
Rira sous de faux cieux.

(mai 1872).

Dans leurs Déserts de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux
Où la ville
Peindra de faux cieux.

(Une Saison en Enfer.)

Les seize vers de la première version de *Larme* sont réduits à treize dans la version d'*Une Saison en Enfer* où les deux derniers vers de la pénultième strophe et l'avant-dernier vers de la strophe finale manquent complètement. Les six strophes de *Chanson de la plus haute tour*, composée en mai 1872, sont réduites à deux dans la seconde version où le rythme jadis régulier des vers de cinq syllabes est brisé par un vers de quatre syllabes : « Des sales mouches », qui remplace : « De cent sales mouches », et par un vers de six syllabes faisant partie d'un refrain et contenant un subjonctif à peine justifié qui semble confirmer que Rimbaud se rappelait la rime de ce distique, mais non pas la phrase qui avait amené cette rime :

Ah ! que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent.

(mai 1872).

Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.

(Une Saison en Enfer.)

L'antépénultième et la pénultième strophe de *L'Éternité* sont interverties lorsque ce poème est cité sans titre dans *Une Saison en Enfer* et son rythme régulier est également interrompu çà et là par quelques

vers trop courts faits de trois ou de quatre syllabes au lieu de cinq : « Au soleil », « Votre ardeur », « Est le devoir ». Le distique final du séduisant petit poème, *O Saisons, ô châteaux* est complètement différent dans les deux versions, ainsi que la disposition du refrain formé par le premier vers lorsqu'il est répété la deuxième fois.

Il nous semble que la seule explication logique de toutes ces omissions et de tous ces changements, c'est que Rimbaud citait ses poèmes de mémoire, n'ayant plus les manuscrits devant lui en août 1873 lorsqu'il achevait *Une Saison en Enfer*. Et pourquoi n'avait-il plus à ce moment-là les manuscrits de ces poèmes ? N'est-on pas amené inéluctablement à conclure que ces manuscrits sont restés parmi les possessions du prisonnier de Mons qui les fit publier plus tard dans les revues *Lutèce* et *La Vogue* ? Et n'est-ce pas là une confirmation de notre hypothèse que Rimbaud avait laissé avec Verlaine, lors de leur rupture en juillet 1873, tout ce qu'il avait écrit — poèmes en vers, poèmes en prose, exercices linguistiques et brouillons d'*Une Saison en Enfer* — pendant la période de sa liaison avec la « Vierge Folle » ?

Si Rimbaud, citant ses pièces en vers de mémoire, ne parvient pas à se les rappeler exactement, malgré l'aide du rythme et de la rime de ces courtes poésies, il n'est pas étonnant qu'aucun de ses poèmes en prose ne soit cité intégralement dans *Une Saison en Enfer*. En revanche cependant, on peut fort raisonnablement espérer y trouver, à supposer que les *Illuminations* datent de 1872-1873, des phrases empruntées à celles-ci et, à défaut de citations, du moins certaines définitions des procédés suivis par le poète en les composant. Or de tels emprunts et de telles définitions existent et comblent ainsi, à ce qu'il nous semble, cette grave lacune dans la thèse de ceux qui soutiennent que les *Illuminations* précèdent *Une Saison en Enfer*. La possibilité que ces ressemblances peuvent résulter au contraire de l'influence d'*Une Saison en Enfer* sur les *Illuminations* est exclue par le fait que, dans la plupart des cas, ces phrases sont au temps présent dans les *Illuminations* et au temps passé dans *Une Saison en Enfer*.

Dans le chapitre *Mauvais Sang* d'*Une Saison en Enfer*, en décrivant la vie qu'il avait menée, Rimbaud déclare : « Dans les villes la boue m'apparaissait soudainement rouge et noire » ; dans le passage *Enfance V* des *Illuminations*, se rencontre la phrase suivante : « La boue est rouge ou noire. Ville monstrueuse. » Non seulement la ressemblance entre ces deux phrases est si frappante que celle d'*Une Saison en Enfer* semble être un commentaire de celle des *Illuminations*, mais, en outre, il y a une certaine ressemblance entre les phrases voisinantes dans les deux cas, l'un des passages étant la description d'une scène qui se déroule devant les yeux du poète et l'autre, la description d'une scène appartenant au passé : « La *lampe* éclaire très vivement ces journaux... A une distance énorme au-dessus de mon *salon* souterrain... les *brumes* s'assemblent. La *boue* est *rouge* ou *noire*. *Ville* monstrueuse... Peut-être des gouffres d'*azur*, des puits de *feu* ? C'est

peut-être sur ces plans que se rencontrent lunes et comètes, *mers* et fables » *(Illuminations)* : « Dans les *villes*, la *boue* m'apparaissait soudainement *rouge* et *noire*, comme une glace quand la *lampe* circule dans la *chambre* voisine... je voyais une *mer* de *flammes* et de *fumée* au *ciel* » *(Une Saison en Enfer)*.

Dans le chapitre d'*Une Saison en Enfer* intitulé *Alchimie du Verbe*, Rimbaud décrit ses anciennes méthodes de composition. « Je m'habituai à l'hallucination simple », affirme-t-il, et rien dans son œuvre ne répond mieux à cette définition que certains passages des *Illuminations* comme *Enfance I*, *Enfance V*, *Mystique*, *Aube*, *Fleurs* et cet extrait de *Phrases* : « J'ai tendu des cordes de clocher à clocher ; des guirlandes de fenêtre à fenêtre ; des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse », tandis que la dernière de ces *Phrases* exprime la même idée que : « Je m'habituai à l'hallucination simple », mais d'une façon plus puissante et plus pittoresque et au temps présent, non pas au temps passé : « Je baisse les feux du lustre, je me jette sur le lit, et, tourné du côté de l'ombre, je vous vois, mes filles ! mes reines ! ».

Rimbaud donne ensuite des exemples de ces hallucinations auxquelles il s'était habitué. « Je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine », note-t-il d'abord. Il est vrai que cette phrase même ne se rencontre nulle part dans les *Illuminations*, mais l'idée qu'elle exprime est évidemment celle de la transfiguration de la scène la plus ordinaire, voire la plus laide, en une scène impressionnante et grandiose, et c'est là le thème du premier des deux passages des *Illuminations* qui portent le titre *Villes*. La nature de cette transformation est précisée dès le début : « Ce sont des villes ! C'est un peuple pour qui se sont montés ces Alléghanys et ces Libans de rêve ! », car ayant imaginé, à la place d'une ville avec ses hauts bâtiments, des chaînes de montagnes, tout est métamorphosé ensuite selon ce thème. Les voitures deviennent « des chalets de cristal et de bois » et, vues d'une fenêtre élevée, elles ressemblent à des jouets mécaniques se mouvant « sur des rails et des poulies invisibles » ; les ronds-points entourés de statues et de réverbères se transmuent en « vieux cratères ceints de colosses et de palmiers de cuivre » ; les rues se transforment en gorges et ce sont sans doute de simples receveurs d'omnibus ou de tramway qui, dans ce paysage de rêve, rappellent le héros de Roncevaux : « Sur les plates-formes au milieu des gouffres les Rolands sonnent leur bravoure ». Ce passage nous offre enfin une image toute proche de celle d'*Alchimie du Verbe* : « Et, une heure, je suis descendu dans le mouvement d'un boulevard de Bagdad », car voir un boulevard de Bagdad à la place d'une rue de Londres, ou bien un palmier à la place d'un réverbère, n'est-ce pas à peu près la même chose que de voir une mosquée à la place d'une usine ? Et ce n'est pas la seule fois dans les *Illuminations* que l'on rencontre une telle transformation exotique d'une scène banale. Dans *Promontoire*, comme l'a

signalé V. P. Underwood [1], Rimbaud compare le modeste cap sur lequel se trouve la ville anglaise de Scarborough à des péninsules ou des îles situées dans le proche ou l'extrême Orient : « Cette villa et ses dépendances, qui forment un promontoire aussi étendu que l'Épire et le Péloponnèse ou que la grande île du Japon, ou que l'Arabie ! ».

Le deuxième exemple que donne Rimbaud de l'hallucination à laquelle il s'était autrefois habitué est « une école de tambours faite par les anges ». Encore une fois il ne s'agit pas d'un emprunt direct aux *Illuminations*, mais dans le court passage *A une raison*, on rencontre le mot « tambour » et une prière chantée par des enfants forme un lien, assez ténu, il est vrai, avec « école » et « anges » : « Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons... " Change nos lots, crible les fléaux, à commencer par le temps " te chantent ces enfants. " Élève n'importe où la substance de nos fortunes et de nos vœux " on t'en prie ». Il n'y a pas non plus de rapport évident entre le troisième exemple d'hallucinations cité dans ce paragraphe d'*Alchimie du Verbe* — « (je voyais) des calèches sur les routes du ciel » — et une phrase d'*Enfance II* dans les *Illuminations* : « La calèche du cousin crie sur le sable ». Si l'on se rappelle pourtant ce que M. A. R. Chisholm a nommé « Rimbaud's fusion of sea and sky » [2] et si l'on met à côté de cette phrase une autre de *Métropolitain* : « Sur le sable rose et orange qu'a lavé le ciel vineux viennent de monter et de se croiser des boulevards de cristal », il ne semble pas impossible que Rimbaud essaie de donner dans *Une Saison en Enfer* un exemple des procédés qu'il avait suivis dans les *Illuminations*.

Le quatrième exemple d'hallucinations vues jadis — « (je voyais) un salon au fond d'un lac » — permet un rapprochement beaucoup plus étroit avec une phrase des *Illuminations* dans *Soir historique* : « On joue aux cartes au fond de l'étang », tandis que « les monstres, les mystères » que Rimbaud déclare ensuite avoir vus autrefois peuvent fort bien se référer au « gros ours aux gencives violettes et au poil chenu de chagrin » de *Bottom*, au personnage monstrueux dépeint dans *Antique* : « Gracieux fils de Pan !... Tachées de lies brunes, tes joues se creusent. Tes crocs luisent. Ta poitrine ressemble à une cithare, des tintements circulent dans tes bras blonds » et à cette mystérieuse scène racontée dans *Parade* à propos de laquelle Rimbaud déclare à la fin : « J'ai seul la clef de cette parade sauvage » — phrase qui n'est peut-être pas sans rapport avec ce qu'affirme Rimbaud dans *Une Saison en Enfer* en parlant du verbe poétique qu'il avait inventé, accessible un jour ou l'autre à tous les sens : « Je réservais la traduction ».

« J'écrivais des silences », constate Rimbaud ailleurs dans *Alchimie du Verbe*, « je fixais des vertiges ». Or, dans les *Illuminations*, ne déclare-

1. V. P. Underwood, *R. L. C.*, 1955, p. 35.
2. A. R. Chisholm, *The Art of Arthur Rimbaud*, Melbourne, 1930, p. 6 (« la fusion de la mer et du ciel chez Rimbaud »).

t-il pas, au temps présent : « Je suis maître du silence » *(Enfance V)* ? Et n'est-ce pas un effet de vertige que crée le puissant dynamisme si caractéristique de bien des passages des *Illuminations* : « Les couleurs propres de la vie se foncent, dansent, et se dégagent autour de la Vision, sur le chantier. Et les frissons s'élèvent et grondent, et la saveur forcenée de ces effets se chargeant avec les sifflements mortels et les rauques musiques que le monde, loin derrière nous, lance sur notre mère de beauté, — elle recule, elle se dresse » *(Being Beauteous)* ; « Des cortèges de Mabs en robes rousses, opalines, montent des ravines. Là-haut, les pieds dans la cascade et les ronces, les cerfs tettent Diane. Les bacchantes des banlieues sanglotent et la lune brûle et hurle. Vénus entre dans les cavernes des forgerons et des ermites. Des groupes de beffrois chantent les idées des peuples. Des châteaux bâtis en os sort la musique inconnue. Toutes les légendes évoluent et les élans se ruent dans les bourgs. Le paradis des orages s'effondre. Les sauvages dansent sans cesse la fête de la nuit » *(Villes I)* ; « Sur la pente du talus, les anges tournent leurs robes de laine dans les herbages d'acier et d'émeraude. Des prés de flammes bondissent jusqu'au sommet du mamelon. A gauche, le terreau de l'arête est piétiné par tous les homicides et toutes les batailles, et tous les bruits désastreux filent leur courbe. Derrière l'arête de droite, la ligne des orients, des progrès. Et, tandis que la bande en haut du tableau est formée de la rumeur tournante et bondissante des conques des mers et des nuits humaines... » *(Mystique)*.

Il y a d'autres paragraphes encore d'*Alchimie du Verbe* où Rimbaud donne un résumé rapide de ses procédés poétiques d'autrefois : « Je rêvais croisades... révolutions de mœurs, déplacements de races ». Nous avons déjà démontré que dans les *Illuminations*, Rimbaud entendait se mettre à la tête d'une croisade contre les idées du monde chrétien et occidental et il se peut qu'il se souvienne ici tout particulièrement d'*A une raison* : « Un pas de toi c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche », ou bien de *Démocratie* : « Le drapeau va aux paysages immondes... Aux pays poivrés et détrempés... C'est la vraie marche. En avant, route ! ». Les « révolutions de mœurs » rappellent, jusqu'au vocabulaire même, les « étonnantes révolutions d'amour » prévues dans *Conte* et les « déplacements de races », ces « migrations plus énormes que les anciennes invasions » dont il est question dans *Génie*.

Dans le dernier chapitre d'*Une Saison en Enfer*, intitulé *Adieu*, Rimbaud revient de nouveau sur ses tentatives littéraires d'autrefois : « J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs » ; n'est-ce pas la définition même du passage *Fleurs* des *Illuminations* : « D'un gradin d'or, — parmi les cordons de soie, les gazes grises, les velours verts et les disques de cristal qui noircissent comme du bronze au soleil, — je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures », et de certaines phrases dans *Enfance* : « Les fleurs de rêve

tintent, éclatent, éclairent », « des fleurs magiques bourdonnaient » ? « J'ai essayé d'inventer de nouveaux astres », continue Rimbaud, se souvenant peut-être d'*Enfance V* : « Aux côtés rien que l'épaisseur de globe. Peut-être des gouffres d'azur, des puits de feu. C'est peut-être sur ces plans que se rencontrent lunes et comètes... Aux heures d'amertume, je m'imagine des boules de saphir, de métal ». « J'ai essayé d'inventer de nouvelles chairs », constate l'auteur d'*Une Saison en Enfer* en troisième lieu, et n'est-ce pas ce qu'il avait tenté de faire dans *Being Beauteous* : « Devant une neige un Etre de Beauté de haute taille. Des sifflements de mort et des cercles de musique sourde font monter, s'élargir et trembler comme un spectre ce corps adoré ; des blessures écarlates et noires éclatent dans les chairs superbes... Oh ! nos os sont revêtus d'un nouveau corps amoureux » ?

Même dans l'unique citation en prose d'*Alchimie du Verbe*, il n'est pas impossible de percevoir un écho, peut-être lointain, des *Illuminations* : « Général, s'il reste un vieux canon sur tes remparts en ruines, bombarde-nous avec des blocs de terre sèche. Aux glaces des magasins splendides ! dans les salons ! Fais manger sa poussière à la ville. Oxyde les gargouilles. Emplis les boudoirs de poudre de rubis brûlante... ». Ce passage n'étant pas nettement détaché du texte, comme le sont les poèmes, il nous semble permis de conclure que Rimbaud entendait donner non pas un extrait de son œuvre antérieure, mais un exemple typique de cette œuvre. Cette conclusion se trouve d'ailleurs confirmée, à notre avis, par l'insertion d'un verbe à l'imparfait au début du morceau dans la version que donne le brouillon d'*Alchimie du Verbe* : « Général, roi, disais-je... ». Du point de vue de la forme, ce passage est fait d'une série d'exclamations fantastiques qui ne seraient nullement hors de propos dans les *Illuminations* à côté des phrases suivantes : « Qu'on me loue enfin ce tombeau blanchi à la chaux, avec les lignes du ciment en relief, très loin sous la terre » *(Enfance V)* ; « Gracieux fils de Pan... promène-toi la nuit, en mouvant doucement cette cuisse, cette seconde cuisse et cette jambe de gauche » *(Antique)* ; « O la face cendrée, l'écusson de crin, les bras de cristal ! le canon sur lequel je dois m'abattre à travers la mêlée d'arbres et d'air léger » *(Being Beauteous)* ; « change nos lots, crible les fléaux » *(A une raison)* ; « Un souffle ouvre des brèches opéradiques dans les cloisons, — brouille le pivotement des toits rongés, — disperse les limites des foyers, — éclipse les croisées » *(Nocturne Vulgaire)* ; « Aux pays poivrés et détrempés ! — au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires » *(Démocratie)*.

Quant au vocabulaire, c'est un fait curieux que bien des mots de ce passage se rencontrent également dans les *Illuminations* — « canon » dans *Being Beauteous*, « glaces » dans *Nocturne Vulgaire*, *Métropolitain* et *Dévotion*, « salon » dans *Enfance V*, « gargouille » dans *Nocturne Vulgaire*, « poudre » dans *Phrases* et « rubis » dans *Fleurs*, tandis que plusieurs mots du début du passage, « général », « vieux », « rem-

parts » et « terre » se trouvent réunis également dans quelques lignes d'*Enfance II* : « Les vieux qu'on a enterrés tout droits dans le rempart aux giroflées. L'essaim de feuilles d'or entoure la maison du général ». Même l'idée « en ruines » est suggérée deux phrases plus loin dans *Enfance II* : « Le château est à vendre, les persiennes sont détachées ». Il y a un rapport semblable, sinon de vocabulaire du moins de thème, entre la phrase : « Fais manger sa poussière à la ville », exprimant la haine de Rimbaud pour la vie urbaine, et deux phrases des *Illuminations* où il regrette, parmi les brouillards de Londres, la fraîcheur de la campagne ardennaise : « La ville, avec sa fumée et ses bruits de métiers, nous suivait très loin dans les chemins. O l'autre monde, l'habitation bénie par le ciel, et les ombrages » *(Ouvriers)* ; « l'épaisse et éternelle fumée de charbon — notre ombre des bois, notre nuit d'été ! » *(Ville)*. Il nous semble donc bien possible que Rimbaud, n'ayant plus le manuscrit des *Illuminations* avec lui en août 1873, mais se rappelant vaguement des mots, des formules et des idées qu'il avait employés, essaie de donner dans ce passage d'*Alchimie du Verbe* un spécimen du genre de travail littéraire auquel il s'était livré dans ses poèmes en prose.

D. *Conclusion.*

Que les *Illuminations* datent d'avant *Une Saison en Enfer*, ce n'est point une hypothèse nouvelle ; bien au contraire, c'est ce qu'avait pensé tout le monde jusqu'à ces dernières années où bon nombre de critiques, avec trop d'empressement à notre avis, ont accepté les conclusions de MM. de Bouillane de Lacoste, P. Guiraud, V. P. Underwood et A. Adam. Certains pourtant, sans avoir tenté de réfuter ces arguments graphologiques, stylistiques, linguistiques et géographiques, se sont toujours refusés à croire que les *Illuminations* puissent être postérieures à *Une Saison en Enfer*, notamment M. Rolland de Renéville et M. Jules Mouquet, éditeurs des *Œuvres Complètes de Rimbaud* dans la Bibliothèque de la Pléiade. D'autres rimbaldiens cependant ont dû, comme nous-mêmes, éprouver une profonde gêne devant une thèse qui enlevait à *Une Saison en Enfer*, en limitant sa portée, beaucoup de sa force et de sa puissance et qui, en outre, supposait dans la vie de Rimbaud, sans aucune preuve et contre toute probabilité, deux périodes se ressemblant sur tous les points et se suivant de très près, celle de la liaison avec Verlaine, en 1872-1873, et celle qui est racontée dans les *Illuminations*. Persuadés qu'après une saison en enfer ce n'est pas en quelques mois, ni même en quelques années, que l'on retrouve la tranquillité paisible d'*Ornières*, le poignant bonheur de *Veillées I*, la joie débordante d'*Aube*, l'enthousiasme délirant de *Matinée d'Ivresse* et l'élan mystique de *Génie* pour retomber enfin dans l'amer découragement d'*Ouvriers* et la pénible détresse de *Barbare*,

et convaincus que de tels passages ne s'expliquent que comme autant d'étapes du chemin poursuivi par Rimbaud vers ce monde idéal illusoire qu'il rêvait en 1872-1873, nous avons essayé d'apporter à l'appui de cette conviction des arguments et des preuves donnant, croyons-nous, une valeur nouvelle à la tradition qui date les *Illuminations* d'avant *Une Saison en Enfer*.

C. CHADWICK.

AUX SOURCES D' « UN HOMME LIBRE »

Nous ne prétendons pas résoudre dans cette étude toutes les difficultés que soulève la lecture d'*Un Homme libre*. La vie intime du jeune Barrès demeure fort mal connue. Les lacunes de notre information biographique nous empêchent de pénétrer, parfois même de déceler, bien des allusions impliquées dans ce livre essentiel. Nous tenterons seulement de rendre plus sensibles le climat dans lequel l'œuvre a pris naissance, les influences qui se sont exercées sur l'écrivain. Que doivent ces pages à Ignace de Loyola ? à Paul Bourget ? à Baudelaire ? En répondant à ces questions, c'est surtout la méthode du héros que nous concourons à expliquer. Les enseignements les plus féconds, pourtant, ne procèdent pas de nos recherches sur des sources livresques, mais de nos observations sur le manuscrit. Ce précieux document [1] nous a permis, en particulier, de voir les chapitres sur la Lorraine, sur Marie Bashkirtsef, sur l'Italie sous un éclairage assez neuf pour nous inciter à corriger ou au moins à nuancer certaines interprétations traditionnelles de la pensée barrésienne.

Cabanis et Loyola.

Le héros d'*Un Homme libre* se propose de définir, à son usage personnel, une méthode de culture intérieure fondée sur la connaissance des lois qui régissent son comportement psycho-physiologique. Pour parvenir à cette connaissance, il déclare, en plusieurs endroits, avoir suivi Cabanis [2]. Il paraphrase même de fort près, à l'occasion, le *Traité du Physique et du Moral* :

Barrès.	*Cabanis.*
Cabanis observe, en effet, que l'abondance de bile met une chaleur âcre dans tout le corps, en sorte que le bilieux trouve le bien-être seulement dans de grands mou-	Le caractère âcre et ardent que les dispositions ou la qualité de la bile impriment à la chaleur du corps donnent à l'individu un sentiment presque habituel d'inquié-

1. M. Jacques-Henry Bornecque, professeur à l'Université de Caen, a bien voulu nous signaler l'existence de ce manuscrit (Bibl. Nat., N. A. Fr. 11728). Nous le prions d'agréer tous nos remerciements pour cette obligeante communication.

2. *Un Homme libre*, dernière édition Plon, p. 38 et 45. Cabanis est encore cité parmi les écrivains pratiqués par Sainte-Beuve, p. 83. L'influence de Cabanis sur Barrès a été étudiée par le docteur Charles Provost dans sa thèse *Médecine et Notion du Moi. Le Moi barrésien*, soutenue et imprimée à Bordeaux en 1930.

vements qui emploient toutes ses forces. Ce médecin philosophe ajoute que chez les hommes de ce tempérament, l'*activité du cœur* est excessive et exigeante.

(*Un Homme libre*, dernière édition Plon, p. 45.)

tude. Le bien-être du sanguin lui est entièrement inconnu. C'est dans les grands mouvements qui emploient et captivent toutes ses forces... qu'il jouit agréablement de l'existence... Je n'y ajoute ici qu'une remarque, les vaisseaux artériels et veineux ont un plus grand calibre ; et la quantité de sang paraît beaucoup plus considérable que dans le sanguin... l'une et l'autre semblent bien véritablement dues à l'influence prédominante du poumon et du cœur.

(*Traité du Physique et du Moral*, première partie, chap. VI.)

Barrès n'a pas découvert par ses propres lumières cet initiateur de la moderne psycho-physiologie. Taine et Bourget avaient noté avant lui la dette contractée à l'égard des idéologues par les écrivains analystes de sa famille spirituelle, en particulier par Stendhal. Ce qui lui appartient en propre, c'est un rapprochement imprévu et spécieux entre le mécanisme universel professé par les héritiers de Condillac et le mécanisme psychologique recommandé dans des traités de spiritualité comme *L'Imitation de Jésus-Christ* [1] et surtout les *Exercices* d'Ignace de Loyola.

Le nom de Loyola revient, en effet, sous sa plume avec plus d'insistance que celui de Cabanis [2]. Barrès salue en lui, dès les premières pages, « le prince des psychologues ». Dans le chapitre sur Milan, il prend prétexte de sa visite à l'Ambrosienne, où figure un portrait du saint, pour définir sa personnalité vigoureuse et complexe. Ailleurs, il affirme qu'il a lu les *Exercices spirituels* dans la bibliothèque d'une petite ville de l'Ouest. Une telle précision, probablement invérifiable, ne suffirait pas à nous convaincre qu'il est familier de ce traité. Mais l'étude des textes va nous permettre d'arriver à des certitudes et, en même temps, d'éclairer quelques passages obscurs d'*Un Homme libre*.

Il est faux sans doute que les *Exercices spirituels* s'achèvent, comme le prétend Barrès dans son introduction, par cette « admirable » phrase : « Et maintenant le fidèle n'a plus qu'à recommencer. » Mais Loyola souligne à plusieurs reprises combien il peut être fécond pour l'âme de reproduire les mêmes méditations. Après avoir décrit deux exercices successifs, il ajoute : « le troisième exercice est la répétition du

1. Barrès cite cinq fois *L'Imitation de Jésus-Christ* dans *Un Homme libre* (p. 15, 83, 127, 160, 216). Il mentionne notamment le chapitre XX du livre premier, « De l'amour de la solitude et du silence ».

2. *Un Homme libre*, p. xx, 20, 57, 62, 157-158. On se souvient d'autre part que, le 10 décembre 1890, Maurice Barrès devait surprendre le public de l'Odéon en traitant de « Saint Ignace de Loyola et l'esprit jésuitique » pour préluder à une représentation de *Tartuffe*.

premier et du deuxième » ; et aussitôt après : « le quatrième exercice est le résumé du troisième [1] ». Dans son esprit, il s'agit de fixer plus sûrement chez l'ascète les bienfaits des méditations déjà entreprises. Barrès détourne, certes, le conseil de son sens lorsqu'il observe à ce propos que la conquête du bonheur n'est jamais stable et qu'elle doit être indéfiniment recommencée. Du moins retient-il des *Exercices spirituels* un trait particulièrement caractéristique.

C'est encore à Loyola qu'il emprunte, au chapitre IV d'*Un Homme libre* (« Examens de conscience »), la classification d'ailleurs traditionnelle des péchés « par pensée, par parole et par œuvre ». Il reprend une à une, pour les appliquer à son cas particulier, ces trois catégories de péché, comme Loyola lui en donnait l'exemple dans l' « Examen général de la conscience » qui précède le premier de tous les *Exercices spirituels*.

Surtout, c'est en s'inspirant de Loyola qu'il rédige les deux « méditations » sur Benjamin Constant et sur Sainte-Beuve. Elles sont construites comme celles du religieux espagnol, qui distingue, après une prière initiale et divers préludes, la *méditation* proprement dite, le *colloque* qui la prolonge et l'*oraison* terminale.

Au seuil de certains exercices, Ignace de Loyola prescrit une *application des sens*. Cette technique consiste à mettre l'imagination de l'ascète en mouvement de façon à rendre présent aux cinq sens l'objet sur lequel il doit méditer. Soit, par exemple, la méditation sur l'Enfer : « Dans le premier point, je verrai des yeux de l'imagination les feux immenses, et les âmes des réprouvés comme enfermées dans des corps de feu. Dans le second point, j'entendrai, à l'aide de l'imagination, les gémissements, les cris, les clameurs, les blasphèmes contre Jésus-Christ Notre Seigneur et contre tous les saints. Dans le troisième point, je me figurerai que je respire la fumée, le soufre, l'odeur d'une sentine et de matières en putréfaction. Dans le quatrième point, je m'imaginerai goûter intérieurement des choses amères, comme les larmes, la tristesse, le ver de la conscience. Dans le cinquième point, je toucherai ces flammes vengeresses, m'efforçant de comprendre vivement comment elles environnent et brûlent les âmes des réprouvés [2]. » Barrès ne pousse pas aussi loin l'esprit de système. Pourtant, sous les mots *application des sens*, dans la méditation sur Sainte-Beuve, il évoque le médaillon du Sainte-Beuve de 1828, gravé par David d'Angers, et il s'exerce ainsi à « voir » le saint intercesseur sur lequel il médite.

Le *colloque*, selon Loyola, est une espèce d'entretien, comme d'un ami avec son ami ou d'un serviteur avec son maître. Ainsi, après une méditation sur le péché, le fidèle est-il invité à ouvrir un colloque avec le Christ rédempteur : « Me représentant Notre Seigneur Jésus-

1. *Exercices spirituels*, traduits par le Père Jennesseaux, 3e éd., Amiens, 1876, p. 43 et 45.
2. *Ibid.*, p. 47.

Christ en croix devant moi, je lui demanderai dans un colloque comment, étant le Créateur de toutes choses, il en est venu jusqu'à se faire homme ; comment, possédant la vie éternelle, il a daigné accepter une mort temporelle et la subir réellement pour mes péchés. Puis, me considérant moi-même, je me demanderai ce que j'ai fait pour Jésus-Christ. Et, le voyant ainsi attaché à la croix, je ferai les réflexions qui se présenteront à moi [1]. » De même, Barrès, en un *colloque*, invoque Benjamin Constant et lui adresse la parole : « Benjamin Constant, mon maître, mon ami, qui peut me fortifier, ai-je réglé ma vie selon qu'il convenait ? »

Barrès emprunte enfin à Loyola, comme on le trouve indiqué dans le chapitre « Examens de conscience », la technique appelée *composition de lieu*, d'ailleurs analogue à l'application des sens et qui consiste à réduire l'abstrait en images sensibles. Cet exercice particulier constitue généralement le premier prélude de la méditation et se place aussitôt après la prière initiale. Ainsi, dans la Méditation sur l'Enfer, la composition de lieu consiste « à voir des yeux de l'imagination la longueur, la largeur et la profondeur de l'Enfer [2] ». Barrès en donne, à son tour, un exemple, d'ailleurs beaucoup plus subtil [3]. Quant à l'*exercice de la Mort* qui fait suite, dans *Un Homme libre*, à cette *composition de lieu*, il prend sans doute pour point de départ une méditation de Loyola sur le terme de toute existence terrestre.

A la vérité, Barrès utilise de manière lâche et confuse les divers procédés enseignés par Loyola. Il ne dégage pas nettement l'esprit de la méthode, qui consiste dans une mobilisation systématique et successive des diverses facultés de l'âme (cœur, sens, entendement) en vue d'une communion avec la pensée divine. Il sait bien, au reste, quelle hardiesse est la sienne, d'appliquer à son entreprise égotiste une ascèse d'humilité et de renoncement. Il laisse même entendre parfois qu'il n'est pas parfaitement sérieux : « C'est par coquetterie et grâce à des jeux de mots que je grossis nos légers points de contact [4] », écrira-t-il à propos des moines qui l'ont précédé dans le cloître de Saint-Germain. Assurément, il n'a ni la vocation d'un moine ni l'étoffe d'un saint. Il a conscience, pourtant, que son culte du Moi ne se confond nullement avec un égoïsme vulgaire, mais répond, comme le montre toute la trilogie, aux aspirations les plus hautes de l'âme. Il se définit d'ailleurs à juste titre comme un esprit religieux [5], c'est-à-dire comme un chercheur d'Absolu. Aussi le recours aux mystiques est-il moins paradoxal de sa part qu'on pourrait le penser. En tous cas, dans la mesure où il y a jeu, ce jeu est mené avec délice et on doit

1. *Ibid.*, p. 35.
2. *Ibid.*, p. 47.
3. *Un Homme libre*, p. 59.
4. *Ibid.*, p. 169.
5. *Ibid.*, p. XIX.

songer, pour bien le suivre, au manuel d'édification qui en est le prétexte.

Bourget.

Le nom de Paul Bourget n'est pas cité dans *Un Homme libre*. Sa personne et son œuvre, cependant, sont présentes à l'esprit de l'écrivain.

En 1888, Maurice Barrès connaît déjà Bourget de longue date. Dans un texte de 1913, il précise qu'il a lu les premiers *Essais de psychologie contemporaine*, dans *La Nouvelle Revue*, alors qu'il se trouvait encore « en province, au sortir du lycée [1] ». L'exactitude de ce souvenir nous est confirmée par une lettre écrite de Nancy et adressée à Victor Allenet en 1882 : « Paul Bourget devient ma toquade du moment [2]. » Bientôt, Barrès donne à Bourget des marques publiques de sa sympathie. En 1884, dans *Les Taches d'Encre*, il le loue pour son étude sur Baudelaire ; l'année suivante, dans *La Revue contemporaine*, pour *Cruelle Énigme* ; en 1887 enfin, dans *Le Voltaire*, pour *Mensonges* [3]. Il voit en Bourget un « naturaliste des esprits au sens profond et scientifique du mot » et en même temps un cœur généreux, qui « agrandit cette éducation scientifique en y introduisant un idéalisme imprévu ». Aussi Bourget acquitte-t-il une dette de reconnaissance, lorsqu'il rend compte de *Sous l'Œil des Barbares*, dans *Le Journal des Débats* [4], avec une attention si compréhensive.

Nous ne devons pas voir dans ces témoignages mutuels un simple échange de politesses. Il existe entre les deux hommes des affinités profondes. Bourget s'est interrogé avec la même inquiétude que son cadet Barrès sur l'avenir de la jeunesse moderne : à peine le sentons-nous mieux installé dans l'existence et, par suite, moins pathétiquement engagé. « Qui prononcera la parole d'avenir et de fécond labeur nécessaire à cette jeunesse pour qu'elle se mette à l'œuvre, enfin guérie de cette *incertitude* dont elle est la victime ? » A cette question, dans la préface des *Nouveaux Essais*, semble faire écho le célèbre appel au Maître inconnu, à la fin de *Sous l'Œil des Barbares*. De même, la méthode d'existence découverte à Jersey par Philippe et Simon pourrait bien avoir été esquissée, avant Barrès, par Bourget.

Dès 1882, dans l'étude sur Ernest Renan publiée par *La Nouvelle Revue*, Bourget donnait du dilettantisme l'excellente définition suivante : « C'est beaucoup moins une doctrine qu'une disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie, nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune. » Au début

1. Préface pour l'étude de R. de Rivasso sur Paul Bourget. Texte cité par Mlle I.-M. Frandon, *L'Orient de Maurice Barrès*, p. 22.
2. Lettre publiée par H. Mondor, *Barrès avant le Quartier Latin*, p. 132.
3. *Les Taches d'Encre*, n° 1, p. 3 ; *La Revue contemporaine*, 25 mars 1885, « Carême fantaisiste » ; *Le Voltaire*, 18 nov. 1887, « Du Plaisir nerveux ».
4. 3 avril 1888.

de l'année suivante, le jeune Barrès, qui était un lecteur de *La Nouvelle Revue* [1], analysait le dilettantisme d'Anatole France, qui demande « à tous les états de conscience qu'a traversés l'humanité [...] les voluptés qu'ils peuvent fournir [2] ». Barrès n'adhère pas à cette sagesse, ni à celle de Renan, car il discerne chez ces deux maîtres une nonchalance qui s'accorde mal avec sa sensibilité nerveuse. Il rêve d'un dilettantisme plus actif, plus fiévreux, qui donne toujours de nouveaux aliments à un désir indéfiniment renaissant. Non content d'accueillir des expériences multiples, il veut les provoquer, travailler à les rendre enrichissantes et, selon la formule de M. Pierre Moreau, « tirer du dilettantisme une méthode de culture intérieure [3] ».

Tel est bien l'état d'esprit que définissait encore Bourget, dans l'essai sur Stendhal cette fois, pour expliquer le « cosmopolitisme » de ce voyageur sans cesse occupé de sa chasse au bonheur : « Qui a la puissance d'analyser, recherche et provoque les occasions d'analyses, multiplie les expériences, se prête aux émotions, complique ses plaisirs, raffine ses tristesses. » Relisons maintenant les trois propositions copiées à Jersey : « *Premier principe.* Nous ne sommes jamais si heureux que dans l'exaltation. *Deuxième principe.* Ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation, c'est de l'analyser.... *Conséquence.* Il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible. » Le programme est bien le même. Barrès a écrit que les *Essais de psychologie contemporaine* ont « certainement laissé leur trace dans [sa] formation [4] ». Aurait-il puisé dans les pages sur Stendhal l'idée de formuler son propre égotisme ?

L'article du *Journal des Débats* appelle une autre remarque. Bourget y signale deux précurseurs français de Barrès, Benjamin Constant et Sainte-Beuve. Le héros de *Sous l'Œil des Barbares* est, selon lui, semblable au « Benjamin Constant du *Journal* » et son « pathétique intellectuel [...] rappelle par instants l'Amaury de *Volupté* ». Benjamin Constant, Sainte-Beuve : ce sont les deux « intercesseurs » qui vont être invoqués dans *Un Homme libre* ! Barrès, certes, a déjà témoigné son estime au premier dans un article des *Chroniques*, en 1887, lors de la publication des *Carnets* dans *La Revue Internationale* [5]. Le second était déjà loué dans *Les Taches d'Encre* pour *Joseph Delorme* et pour *Volupté*, « le plus énervant des chefs-d'œuvre » [6]. Les voilà cependant glorifiés en un chapitre commun. Ce chapitre, Barrès a-t-il eu l'idée de le mettre en chantier après la lecture du *Journal*

1. Préface citée note 1 de la page précédente : « Je lisais les *Essais de Psychologie* dans *La Nouvelle Revue* de Mme Adam. »
2. *La Jeune France*, 1er février 1883.
3. *Autour du « Culte du Moi », essai sur les origines de l'égotisme français* (publié par les *Archives des Lettres modernes*, n° 7, déc. 1957, p. 42).
4. Préface déjà citée.
5. *Les Chroniques*, 1er mai 1887, p. 145. Article écrit de Rome, où Barrès déclare avoir lu ces Carnets. Il y proclame déjà : « ... j'adore Benjamin Constant ».
6. *Les Taches d'Encre*, n° 1, p. 10.

des Débats ? Sans doute les choses ont-elles pu se passer autrement. Bourget et Barrès s'étaient déjà rencontrés ; ils avaient dû, de vive voix, échanger des opinions, peut-être des confidences. Mais d'une manière ou d'une autre, nous saisissons, dans les textes, une incontestable communauté de pensée [1].

Baudelaire.

Cette communauté de pensée demeure visible dans la suite du chapitre sur les intercesseurs, puisqu'on y relève une allusion formelle à Baudelaire, cher aux deux écrivains. Barrès cite, en effet, le précepte de *Mon Cœur mis à nu* : « Avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même. » Puis il commente : « Pour soi-même !... dernier mot de la vraie sincérité, formule ennoblie de la haute culture du Moi qu'à Jersey nous nous proposions [2]. »

Maurice Barrès a connu les *Journaux intimes* de Baudelaire dès leur publication par Eugène Crépet en 1887, puisqu'il y consacrait le 7 juin, dans *Le Voltaire*, un très remarquable article [3]. Il en détachait plusieurs passages, celui-ci notamment, que Baudelaire a rédigé sous l'étiquette *dandysme* : « L'homme supérieur, ce n'est pas le spécialiste. C'est l'homme de loisir et d'éducation générale. Être riche et aimer le travail [4]. » De ce texte est né manifestement le chapitre V de *Sous l'Œil des Barbares*, intitulé « Dandysme [5] ». « C'est une rude chose », y note Barrès, « que de se faire tenir pour spécialiste... ». Aussi décide-t-il de renoncer à la vanité d'une telle gloire et de conqué-

1. Les points de contact entre Barrès et Bourget sont nombreux au cours de cette période. Le 11 novembre 1888, Barrès consacre, dans *Le Figaro*, un important article au jeune littérateur Henri Chambige, accusé d'avoir empoisonné sa maîtresse : il se montre plein de sympathie pour cet « analyste », qu'il compare au Benjamin Constant des *Carnets*, au Sainte-Beuve de *Volupté*, affirmant toutefois que de tels « fabricants de sensibilité rare ne doivent pas installer leurs expériences au milieu des hommes ». Or, l'affaire Chambige est à l'origine du *Disciple*. Un peu plus tard, Barrès et Bourget séjournent ensemble à Hyères : Barrès rappelle ce séjour dans l'*Examen des trois romans idéologiques*, dédié à Bourget et placé en tête de la seconde édition de *Sous l'Œil des Barbares*. Ainsi se jalonne, depuis la découverte de Bourget par Barrès en 1882, l'histoire d'une féconde amitié.

2. *Un Homme libre*, p. 91.

3. *Le Caractère de Baudelaire*.

4. Baudelaire, *Œuvres posthumes et Correspondances inédites*, p. p. Eugène Crépet, Quantin, 1887, p. 103.

5. Dans un article publié par *L'Information littéraire* (mars-avril 1958), Mlle Frandon note avec perspicacité que Barrès a certainement lu Baudelaire au temps d'*Un Homme libre*. Elle ajoute : « Pourrait-on l'établir pour les *Barbares* ? » Oui, sans aucun doute, puisque l'article du *Voltaire* sur les *Œuvres posthumes* de Baudelaire est du 7 juin 1887 et puisque Barrès travaille encore aux *Barbares* pendant l'été suivant (« M. Maurice Barrès termine en ce moment dans les Vosges un roman qui doit paraître en octobre », lit-on le 1er août 1887 dans *Les Chroniques* : en fait, *Sous l'Œil des Barbares* ne paraîtra qu'au début de 1888). Ainsi se trouve pleinement légitimé l'ingénieux rapprochement de Mlle Frandon entre le prix du volume publié par Eugène Crépet (7 fr. 50) et l'étrange pointe finale du chapitre *Dandysme* : « Serait-ce la peine d'avoir lu tant de volumes à sept francs cinquante pour aimer comme tout le monde ? »

rir une supériorité qui ne soit « limitée par aucune définition [1] ».

Il est possible d'aller plus loin, grâce au manuscrit d'*Un Homme libre*. On y relève une *Méditation spirituelle sur Charles Baudelaire*, qui fait suite aux deux méditations sur Benjamin Constant et sur Sainte-Beuve [2]. Barrès s'était ainsi donné, à l'origine, un troisième intercesseur, qu'il appelait même « le plus merveilleux » de tous. Ces pages, *inédites*, ont dû être composées, car les noms des typographes désignés pour ce travail figurent dans les marges, au crayon bleu. Barrès les abandonna sans doute en corrigeant les épreuves, pour éviter d'alourdir un chapitre déjà chargé et de lasser le lecteur par la répétition d'un procédé. Dans cette méditation, l'écrivain reprend, de façon parfois littérale, des fragments de l'article publié par *Le Voltaire*, mais en les ordonnant différemment. Il y incorpore, en outre, de nouveaux éléments et surtout il y associe l'ami du héros, Simon.

Simon répugne à méditer sur Baudelaire, un poète « qu'on loue, qu'on attaque » : « Le sujet n'est-il pas déshonoré par le piétinement stupide des amis et des adversaires ? » Mais le héros déclare qu'on doit s'intéresser au personnage, et non à l'œuvre. Il est permis de discuter *Les Fleurs du Mal*, mais comment ne pas s'attacher aux *Lettres* à Poulet-Malassis et à Sainte-Beuve, aux *Journaux intimes* et aux révélations biographiques de Crépet ? En une « application des sens », Philippe montre donc l'homme à Simon, expose diverses circonstances de sa vie, célèbre la noblesse et la délicatesse de son caractère. Le vrai Baudelaire n'est pas le mystificateur, l'habitué des brasseries, mais le rêveur solitaire qui, au fond de lui-même, tenait la plupart de ses contemporains pour des *Barbares*, qui voulut s'élever au-dessus de leur bassesse et qui « s'est malmené pour bâtir un plus beau rêve ». Simon déclare qu'il aimerait profondément Baudelaire « s'il avait conformé sa vie à cet idéal d'une si noble aristocratie que lui firent entrevoir les dernières lueurs de son intelligence », mais qu'il lui reproche « son goût pour étonner ». Philippe, pour conclure, défend son grand homme en exaltant sa pathétique sincérité.

Certains éléments de cette méditation sont passés, avec quelques retouches, dans le texte définitif d'*Un Homme libre*, à la suite de la méditation sur Sainte-Beuve [3]. Ainsi se trouve conservée la formule de *Mon Cœur mis à nu* que nous relevions plus haut. Mais le nom du poète a été supprimé partout.

A la lumière de ces observations, on aperçoit de façon plus précise que le souvenir de Baudelaire est vivace sous certains mots employés par Barrès. Le mot *bohémianisme*, successivement appliqué par le

1. *Sous l'Œil des Barbares*, dernière édition Plon, p. 211 et 215.
2. Manuscrit d'*Un Homme libre*, f^os^ 62 à 73.
3. *Un Homme libre*, p. 90-91.

héros d'*Un Homme libre* à Benjamin Constant et à Sainte-Beuve [1], avant d'être appliqué à Marie Bashkirtsef dans *Trois Stations de Psychothérapie*, vient des *Journaux intimes* : dans un passage de *Mon Cœur mis à nu* cité par Barrès dans *Le Voltaire* et dans le manuscrit d'*Un Homme libre*, Baudelaire l'utilise et le définit en termes barrésiens avant la lettre comme le « culte de la sensation multipliée [2] ». Le mot *acedia*, qui désigne, en tête du chapitre VII, la lassitude éprouvée par les cloîtrés de Saint-Germain, figure dans *Fusées* avec ce commentaire : « maladie des moines [3] ». C'est enfin à Baudelaire, évidemment, que Barrès emprunte l'idée d'appeler *intercesseurs* ses frères en esprit : « Faire tous les matins ma *prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poe*, comme intercesseurs », lit-on dans *Mon Cœur mis à nu* [4]. Ce texte se rencontrait aussi dans le manuscrit d'*Un Homme libre*. Edgar Poe a été un intercesseur pour Baudelaire, comme Benjamin Constant, Sainte-Beuve et Baudelaire lui-même pour Barrès.

La Lorraine.

Les pages que l'auteur d'*Un Homme libre* consacre à sa province natale répondent à d'anciennes curiosités pour le passé lorrain. Nous avons relevé dans *La Revue contemporaine* de 1885, sous les initiales M. B., le compte rendu d'un livre de Munier-Jolain, *L'Ancien Régime dans une bourgeoisie lorraine*. Ce texte, d'ailleurs bref, porte la griffe de notre écrivain [5]. Barrès se déclare heureux de trouver dans l'ouvrage de Munier-Jolain « un esprit fidèle aux traditions de ce libéralisme lorrain dont il retrace l'histoire ». C'est dans des ouvrages de ce genre, et sans doute aussi, à en juger par la précision sèche de certains détails, dans des guides du genre Baedeker ou Joanne, familièrement pratiqués par lui, de son propre aveu [6], qu'il a puisé la documentation historique utilisée dans ce chapitre.

1. *Ibid.*, p. 70 et 88.
2. Baudelaire, *Œuvres posthumes*, éd. citée, p. 114 : « Glorifier le vagabondage et ce qu'on peut appeler le bohémianisme. Culte de la sensation multipliée.... » Barrès songe très précisément à ce passage lorsqu'il inscrit en épigraphe à ses premiers articles de *La Batte* (1888) : « Glorifier le bohémianisme d'esprit. » Mais déjà dans *Les Chroniques*, le 1er septembre 1887, il écrivait à propos des *Bohémiens* de Félicien Champsaur : « Si l'auteur a nommé *Bohémiens* son ballet, ce n'est pas seulement que le premier sujet en est *Djina, reine d'une tribu errante*, mais parce qu'il n'est rien au monde de passionné sans bohémianisme. Ainsi nous disait Baudelaire, qui ne songeait guère à danser : Glorifions le bohémianisme ! »
3. *Œuvres posthumes*, p. 79.
4. *Ibid.*, p. 124. Jacques Crépet et Georges Blin, dans leur édition critique des *Journaux intimes* (José Corti), rattachent ce texte à *Fusées*.
5. *Revue contemporaine*, t. II, p. 571 (août 1885). Sous les mêmes initiales M. B., on trouve, au tome V, plusieurs autres comptes rendus (p. 412, 413, 419 et 424). Ces textes ne sont pas mentionnés dans la *Bibliographie barrésienne* d'A. Zarach.
6. Il y a deux allusions aux guides Baedeker dans *Un Homme libre*, p. 147 et 185.

Cette documentation nourrit un développement qui se présentait, lors de sa première publication, sous le titre *En Lorraine*, dans *La Revue indépendante*, en décembre 1888, comme un récit de voyage à travers le pays lorrain. Le texte préoriginal était déjà divisé en six journées et offrait la succession d'épisodes que nous trouvons dans *Un Homme libre*. Entre la revue et le livre, nous relevons cependant une différence essentielle. Le récit de *La Revue indépendante* est à la première personne du singulier et Simon n'y paraît pas (alors qu'il paraissait dans les pages sur l'excursion à Jersey publiées trois mois plus tôt par le même périodique). Il y a donc lieu de supposer qu'à l'origine le reportage lorrain, contrairement aux pages sur Jersey, n'était pas destiné à prendre place dans *Un Homme libre*.

L'examen du manuscrit confirme cette conjecture : les pages sur la Lorraine n'y figurent pas, à l'exception des quatre dernières (fin de la méditation d'Haroué). Réfléchissant sur son propre cas, après avoir médité sur les intercesseurs, l'écrivain songeait aux atavismes reconnaissables dans toutes les races et devinait des ancêtres marins dans le regard des filles bretonnes (*Un Homme libre*, p. 93) ; de là il passait directement à l'idée de ses propres ancêtres et de leurs leçons (p. 127). Barrès empruntait donc au reportage de *La Revue indépendante* quelques pages seulement, qui fournissaient une fin au chapitre sur les intercesseurs (les chapitres VII à X de l'édition définitive étaient d'ailleurs préalablement numérotés de VI à IX dans le manuscrit et le développement sur la Lorraine deviendra bien le chapitre VI de l'édition).

En outre, l'une des notes de travail jointes au manuscrit prouve bien que, dans le premier mouvement de la pensée barrésienne, le héros, frappé par l'insuffisance de l'enseignement donné par les intercesseurs, ébranlé dans son être physique et moral, prenait la brusque décision de gagner l'Italie, sans se donner le temps de méditer sur la Lorraine : « Au moment où j'ai épuisé les hommes (intercesseurs), pris par la maladie, par le dégoût av[ec ?] de sombres ardeurs, je romps les chiens, je pars pour l'Italie, déjà préoccupé de ceci : que je n'aime pas, qu'il faut pourtant amollir mon caractère. C'est toi, Marie B. [Bashkirtsef], petite sainte voyage [use ?], que j'arrive à aimer [1].... »

Donc, dans sa quasi-totalité, le chapitre sur la Lorraine dut être ajouté sur épreuves, Barrès découpant et adaptant les pages de *La Revue indépendante* qui demeuraient inutilisées. On s'explique mieux, dès lors, son caractère digressif : succédant aux exercices spirituels de Saint-Germain, cette histoire de la Lorraine depuis les origines surprend un peu. Barrès en avait bien conscience, lui qui devait adjurer le lecteur, dans son *Examen*, de considérer qu'elle ne fait pas hors-d'œuvre [2] : une telle défense est presque un aveu. Apologie

1. Manuscrit d'*Un Homme libre*, f° 2.

2. « Ce ne sont pas des hors-d'œuvre, ces chapitres sur la Lorraine que tout d'abord le public accueillit avec indulgence... » (*Sous l'Œil des Barbares*, p. 27).

sans doute encore, et qui sent quelque peu la contrainte, cette déclaration sur *Un Homme libre*, dans les *Scènes et Doctrines du Nationalisme* : « ... à vingt-quatre ans j'y indiquais tout ce que j'ai développé depuis, ne faisant dans *Les Déracinés*, dans *La Terre et les Morts* et dans cette *Vallée de la Moselle* (où j'ai peut-être mis le meilleur de moi-même), que donner plus de complexité aux motifs de mes premières et constantes opinions [1] ».

Il nous semble, au contraire, en relisant à la lumière de nos observations les pages d'*Un Homme libre* sur la Lorraine, qu'elles s'opposent, par l'accent, à celles des textes nationalistes. Elles détonent, en outre, dans un livre où l'on s'est donné pour programme la culture de l'enthousiasme, car elles sont fort peu enthousiastes. Le futur glorificateur de la terre lorraine ne se sent pas spontanément accordé avec sa province. *Sous l'Œil des Barbares* donnait même à penser, en un ou deux endroits, qu'il enviait quelque peu, tout en la méprisant, la faculté d'expansion méridionale et qu'il souffrait de son ancestrale sécheresse [2]. Cette impression se confirme dans *Un Homme libre*. Barrès souligne les lacunes ou les insuffisances de cette Lorraine qui n'a pas le culte de son passé, qui manque de vraie gaieté, qui a subi la loi de l'étranger et qui n'est pas parvenue à exprimer son génie : « Vierge de Sion, je ne puis vous prier pour ce pays de Lorraine, ni pour moi. La sécheresse dont je sens que cette race est morte m'envahit [3]. » Sans doute l'auteur d'*Un Homme libre* note-t-il à l'actif de la Lorraine la permanence d'un sentiment du devoir, qui se manifeste surtout dans le soin apporté à sa défense militaire [4] ; sans doute aussi puise-t-il dans cette constatation l'énergie nécessaire pour accomplir son devoir à son tour : en prenant conscience de ses origines, il se sent plus fort. Mais il n'a reçu qu'un coup de fouet, qui lui fait reprendre la route, après l'étape de Saint-Germain. La suite du livre, éclairée par quelques autres notes inédites, va montrer comment, à ce temps d'arrêt en Lorraine, où le Moi s'est retrempé, mais sans guère enrichir sa représentation, vont succéder d'exaltantes expériences, qui seront comme autant d'illuminations et qui, loin de l'enraciner dans les limites d'une province, élargiront son horizon aux dimensions du monde.

1. Texte reproduit en appendice à la dernière édition Plon d'*Un Homme libre*, p. 244.
2. *Sous l'Œil des Barbares*, p. 63 et 80.
3. *Un Homme libre*, p. 121.
4. *Ibid.*, p. 130. Barrès a déjà consacré un article à *L'Esprit militaire en Lorraine* dans *Le Voltaire*, le 11 mars 1888. Des éléments de cet article sont repris en divers endroits du chapitre sur la Lorraine.

Marie Bashkirtsef.

Maurice Barrès déclare s'être procuré le *Journal de Marie Bashkirtsef* « dans une gare [1], sur le trajet de Bayon à Lucerne, Milan et Venise ». Il n'est pas impossible que cette indication soit véridique. L'achat du livre aurait eu lieu alors au cours du voyage de 1887, car cette année-là Barrès a gagné l'Italie en partant de la Lorraine [2], alors que l'année suivante, parti de Paris, il est passé par Avignon, Marseille et la Côte d'Azur [3]. Le 5 juillet 1887, d'ailleurs, il publiait sur *La Société cosmopolite*, dans *Le Voltaire*, un article [4] dont le dernier paragraphe était consacré à Marie : « ... Elle avait toute jeune amalgamé cinq ou six âmes d'exception dans sa poitrine trop délicate et déjà meurtrie. Elle mourut à vingt-quatre ans, ayant possédé dans son cerveau les livres de quatre peuples, dans ses yeux tous les musées et les plus beaux paysages, dans son cœur la coquetterie et l'enthousiasme. Marie Bashkirtsef fut sans trêve intéressante et tourmentée. Toute jeune pèlerine qui cherche à travers l'Europe une fièvre dont on ne se lasse point, je chéris son souvenir comme une image ennoblie de la sensibilité cosmopolite. »

Dans *Un Homme libre*, Barrès orchestre littéralement ce souvenir en y associant celui d'un concert entendu à Lucerne. Un programme rose annonçant *Le Paradis et la Péri* de Schumann a été conservé avec le manuscrit [5]. Ce document est annoté par l'écrivain et nous avons ainsi le privilège d'assister à son travail préparatoire. Barrès a encadré au crayon les indicatifs de quatre morceaux : « L'éclat des larmes que l'Esprit répand.... Au bord du lac, tranquille abri.... Ah ! laisse-moi puiser la fièvre.... Dors, noble couple, repose à jamais.... » Quelques gloses marginales prouvent que, dès ce moment-là, il voulait appliquer ces paroles au destin de Marie. Le mot *couple*, toutefois, le gênait ; aussi le barre-t-il pour le remplacer par le mot *enfant* : « Dors, noble enfant, repose à jamais.... » Chacun des indicatifs va correspondre, dans le chapitre, à un moment de la méditation, qui prend ainsi une couleur poétique et musicale.

Exalté par cet accompagnement lyrique, Barrès trouvera des

1. En gare d'Épinal, précisait le manuscrit.

2. *Le Voltaire*, 25 mai 1887, article *Les Français malgré eux* : « J'ai passé les mois derniers en Italie. Je quittais la Lorraine.... »

3. *Le Voltaire* publie le 22 mars 1888 le récit par Barrès d'*Une journée à Avignon*. Un autre article, *Don Pedro*, écrit à Florence et daté du 1er avril, évoque un récent passage à Cannes.

4. Ce texte capital contient en raccourci, dans sa contradiction fondamentale, la pensée de Barrès. « Si le but de la vie est de sentir le plus vivement et d'échapper à la stérilité d'âme », on doit reconnaître le pouvoir stimulant d' « un paysage perpétuellement renouvelé ». Voilà bien la philosophie d'*Un Homme libre*. L'écrivain ajoute cependant que les âmes de ces cosmopolites sont tout de même un peu trop agitées : « Ces esprits sans patrie, qui veulent adopter les perfections de l'univers et qui sourient des gaucheries de leur race, semblent parfois déracinés. » Voilà cette notion décisive de *déracinés* qui va commander dix ans plus tard l'idéologie barrésienne.

5. Fo 18.

accents émus pour célébrer son héroïne. Il renonce pourtant à voir en elle (ainsi qu'il y avait d'abord songé, selon ses notes de travail) une amante idéale. Trop de faiblesses le déconcertent, en particulier, son désir de gloire, qu'il commente avec ironie. Marie sera seulement pour lui un « compagnon », découvert à point nommé pour remplacer Simon, qui n'est pas du voyage. Elle l'encouragera dans la réalisation de son rêve cosmopolite [1].

Milan et Venise.

Les pages sur Milan et sur Venise s'inscrivent dans la trame d'*Un Homme libre* plus naturellement que les pages sur la Lorraine. Barrès y décrit des impressions profondes et qui répondent aux élans de son être intime. Mais peut-être ne se serait-il pas engagé dans cette voie, s'il n'y avait été précédé par Taine et s'il n'avait voulu réagir par l'exemple contre la méthode et les enseignements d'un « maître » dont il s'éloigne.

Il travaille, en effet, vers 1888, à cet « essai de critique pittoresque » intitulé *M. Taine en voyage* qui apparaît comme une réplique aux *Huit jours chez M. Renan.* On y voit Taine, en excursion sur le lac de Côme, enfermé pendant des heures entières dans sa cabine avec des documents d'archives et remontant sur le pont au soleil couchant pour noter : « Toute la journée, sans fatigue, sans pensée, j'ai nagé dans une coupe de lumière. » La même année, dans *La Batte*, il l'attaque de façon moins malicieuse et plus directe : « Taine a l'idée la plus fausse de son génie. Il se considère bien moins comme un écrivain que comme un métaphysicien original. Dans son *Voyage en Italie*, ce qu'il goûte, ce n'est pas la partie descriptive, c'est d'avoir apporté une esthétique. Il s'estime surtout de rassembler des documents. Il est infiniment consciencieux [...]. Assidu de bibliothèques, il a peu réfléchi sur la vie [2]. »

Or, dans *La Batte*, justement, ont été publiées pour la première fois les pages sur Venise qui sont reprises dans *Un Homme libre* [3]. Le nom de Taine est cité et disparaîtra dans le volume : ce « banc de marbre » sur lequel Barrès s'est étendu, « au ras de la mer [4] », était, paraît-il, « le banc de M. Taine ; conférer *Voyage en Italie* [5] ». Mais le paysage marin n'inspire pas les mêmes réflexions aux deux voyageurs.

1. Dans *Trois Stations de Psychothérapie*, Barrès évoque de nouveau, sous le titre *La Légende d'une Cosmopolite*, « l'incomparable mémoire de M^lle^ Bashkirtsef ». Il y exalte son héroïne plus largement que dans *Un Homme libre*, célébrant en elle une « compréhension » qui lui permet de « percevoir ce qu'il y a d'immortel dans les plus humbles fragments de l'univers ».

1. *Ibid.*, 17 août et 21 septembre 1888.

2. *Un Homme libre*, p. 173.

3. Il s'agit sans doute du « terre-plein au bout de la ville, en face du Lido », d'où, « sous ses pieds, on regarde la mer » (*Voyage en Italie*, II, 6).

L'opposition à Taine se manifeste encore dans les pages de *Trois Stations de Psychothérapie*, datées d'avril 1888, qui sont consacrées aux beautés de Milan. Barrès y définit avec une extrême subtilité le sourire de Vinci, que Taine déclarait « indéfinissable [1] ». Il dénonce avec force le contre-sens commis par Taine sur l'inspiration de ce peintre : comment l'auteur du *Voyage en Italie* a-t-il pu voir des pensées « épicuriennes, licencieuses » dans une œuvre où rayonne, avant tout, la lumière de l'intelligence [2] ? La leçon de Léonard, analogue à celle de Gœthe, est une leçon de clairvoyance et d'universelle compréhension.

Les mêmes indications sont développées dans le chapitre d'*Un Homme libre* sur Milan. Taine n'est nommé qu'une fois, de façon fortuite, à côté de Ruskin et de Gautier. Mais Barrès, sans s'opposer à lui ouvertement, le réfute encore. Dans le musée Brera (où Taine a vu surtout une tête de femme), il médite sur la *Tête de Christ* que dessina Vinci au crayon rouge pour sa *Cène*. Il note que ce Christ ne sourit pas, mais *accepte* et il retient d'un tel exemple « qu'il n'y a pas de compréhension complète sans bonté ». Une note de travail, relevée sur le premier feuillet du manuscrit, dégage plus longuement cette autre leçon que Taine n'a pas soupçonnée : « Le pardon des injures à propos du Christ de Milan. Je verrai toujours la salle 24 B.... C'est à Milan que je fais ma veillée d'Italie, ma veillée de communion. Je renonce à moi-même. Penser à Haraucourt. Non, Michelet a tort, non, pas la justice, mais l'amour. Je ne sais pas ce que j'en ferai dans la vie. D'ailleurs, rien ne m'insulte, les gens me sont indifférents, mais j'ai la notion : je comprends le pardon des injures, c'est beau. Ce n'est pas pour moi une chose de perroquet. »

Sur le même feuillet se lit ce raccourci des deux chapitres italiens : « A Milan, j'ai une idée de la bonté. A Venise, de la beauté.... » A Venise encore, l'enseignement de Taine va être dépassé. Taine et Barrès ont des réactions foncièrement différentes devant les peintres vénitiens. Si tous deux aiment Véronèse, si Taine analyse longuement son *Triomphe de Venise* qui va fournir à Barrès le titre du chapitre X, Taine juge que « Tintoret surtout est extraordinaire » et qu' « on ne trouvera pas au monde un plus puissant et plus fécond tempérament d'artiste [3] » alors que Barrès écrit : « Rien au plus intime de moi ne répond au génie violent de Tintoret [4] » ; Taine passe sous silence

1. *Voyage en Italie*, II, 8 : « l'étrange et indéfinissable sourire de la Monna Lisa ». Cf. aussi *Philosophie de l'Art*, dernière édition Hachette, II, 341 : « Vous avez vu chez Vinci [...] le sourire indéfinissable. »

2. « Sceptiques, épicuriennes, licencieuses, délicieusement ardentes ou tristes, que de curiosités, d'aspirations, de découragements on y découvre encore » (*Ibid.*, II, 8) et un peu plus loin : « ... on distingue dans les orbites enfoncées, dans les paupières fatiguées, dans les plis imperceptibles de la joue, les exigences infinies et la souffrance de la créature trop fine, trop nerveuse et trop comblée, l'alanguissement des félicités usées et la lassitude du désir inassouvi ».

3. *Voyage en Italie*, II, 7.

4. *Un Homme libre*, p. 186.

Tiepolo, que Barrès appelle « mon camarade, mon vrai Moi ». D'une façon générale, le premier visite Venise en philosophe et en critique d'art sans doute, mais aussi en touriste ; le second se détourne rapidement des spectacles offerts « à tous les passants » pour substituer aux images banales la notion d'une « cité abstraite » qu'il bâtit selon son cœur : le récit d'un « voyage en Italie » se transforme, pour Barrès, en journal d'une vie intérieure [1].

Or, l'expérience intérieure vécue par Barrès à Venise est une expérience d'éternité. Une telle harmonie se manifeste entre son Être et l'Être de Venise qu'il éprouve l'extase d'une communion. Voilà bien en quoi consiste son *triomphe de Venise* : « ... Vivant dans l'éternel, je fus ravi à tout ce qu'il y a de bas en moi et autour de moi : je fus soustrait aux Barbares. Même je ne les connaissais plus ; ayant été au milieu d'eux l'esprit souffrant [*Sous l'Œil des Barbares*], puis à l'écart l'esprit militant [séjour en Lorraine dans *Un Homme libre*], par ma méthode je devenais l'esprit triomphant [2]. » Ce dernier moment de l'aventure peut être comparé à la phase ultime des *Exercices* de Loyola, lorsque l'âme purifiée et enrichie par ses méditations successives parvient à s'unir avec Dieu. En ce moment béni, le Moi du héros sort de lui-même, établit au contact de la Venise idéale une communication avec l'univers dont il s'était senti longtemps séparé, se dilate indéfiniment et tend à devenir Dieu.

Nous voyons mieux désormais qu'*Un Homme libre* contient avant tout en germe, non pas le traditionalisme lorrain, mais l'humanisme cosmique. Cet humanisme va s'épanouir dans *Le Jardin de Bérénice*. En continuant à cultiver son Moi, Philippe rejoint la sagesse panthéiste d'un Gœthe ou d'un Spinoza. Il s'ouvre à la pitié, s'abandonne à l'élan généreux de son instinct, découvre les liens fraternels qui l'unissent aux autres hommes et même aux animaux.

Dans le même temps, Barrès adhère au boulangisme. Quelques années plus tard, il devient un leader nationaliste. A-t-il pu s'engager ainsi dans la bataille politique sans se contredire ? Dans le regard de ce lutteur qui tend le poing vers ses adversaires, nous ne retrouvons pas cette lumière qui éclairait, pour Philippe, des horizons pacifiques et indéfinis.

Barrès lui-même, suivi par la plupart de ses commentateurs, soutient qu'il n'a pas changé. Soit ! Encore ne doit-on pas simplifier à l'excès l'histoire de sa pensée. « La Terre et les Morts », répétera-t-il. Dans la préface de *L'Ennemi des Lois*, cependant, il s'écrie : « Les morts ! ils nous empoisonnent !... » A ce moment-là, il proteste contre leur leçon, dont il va bientôt se réclamer.

En vérité, des tendances contradictoires coexistaient chez le jeune

1. Dans *La Batte*, le premier article consacré à Venise s'intitulait *Journal de ma vie extérieure* et le second *Journal de ma vie intérieure*.
2. *Un Homme libre*, p. 184.

Barrès. Nous admettons que quelques phrases de la méditation lorraine, dans *Un Homme libre*, justifient, malgré le ton désabusé du chapitre presque tout entier, son attachement futur à la province natale et son adhésion au nationalisme. Supposons cependant qu'il se soit orienté dans un autre sens et qu'au lieu de combattre Jaurès (sans cesser d'ailleurs de l'estimer) il ait rejoint les positions du socialisme internationaliste : ne découvririons-nous pas une prédétermination au moins aussi forte pour le cosmopolitisme dans les pages sur Marie Bashkirtsef et sur l'Italie ?

Un moment vint où Barrès dut opter, pour agir, entre le passé et l'avenir, entre les traditions ancestrales et le rêve cosmopolite. Il obéit sans doute, dans ce choix, à des raisons profondes. Mais il courait le danger d'aliéner une partie de sa personne, de trahir l'Homme libre. Nous pensons qu'il a résolu ses contradictions en ménageant au fond de lui-même une zone de rêverie toujours généreuse et désintéressée. C'est certainement à ce jardin secret qu'il tenait le plus : « Soyons de plus en plus convaincus que les actes n'ont aucune importance, car ils ne signifient nullement l'âme qui les a ordonnés [1]. »

L'âme, à ses yeux, devait donc avoir le dernier mot. C'est en maintenant ce principe qu'il put demeurer fidèle à lui-même et proclamer encore en toute bonne foi, vers la fin de sa vie : « Je sens que je suis toujours étroitement d'accord avec l'*Homme libre* [2]. »

PIERRE-GEORGES CASTEX.

1. *Ibid.*, p. 234.
2. Discours prononcé en 1917, cité par R. Lalou, *Maurice Barrès*, p. 72.

NOTES ET DOCUMENTS

« L'ÉTOURDI » DE MOLIÈRE OU L'ILLUSION HÉROÏQUE

On a relevé les emprunts étrangers que Molière a jugé bon de faire sans toujours les dissimuler quand il créa sa première comédie en cinq actes [1]. A notre connaissance, on n'a, en revanche, jamais signalé l'apport cornélien qui se dessine en filigrane dans cette œuvre de jeunesse. Tour de force : Molière aurait adapté aux exigences de la scène comique et sous les traits du scintillant Mascarille la psychologie proprement héroïque et romanesque de Rodrigue et d'autres protagonistes des tragédies cornéliennes les plus goûtées du public de l'époque (1655). Sous le couvert du rire, un valet (le vrai héros de la pièce) se découvre la vocation de la gloire, s'en délecte et s'en délivre enfin pour rentrer dans l'ombre où le confine sa condition réelle [2].

L'OBSTACLE. Au départ de l'intrigue, Mascarille ne se distingue guère du Scappino de *L'Inavvertito* de Nicolo Barbieri, dont *L'Étourdi* s'inspire largement. Valet débrouillard, il mène l'action sans effort, comme par instinct. Sa solide réputation italienne ne le prédispose-t-elle pas à la gloire ? Il est avide de succès plus décisifs. Jusque-là, son esprit fertile « n'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile » (I, 2). Tout, dans l'intrigue, sera donc obstacle extraordinaire, voire invraisemblable : Mascarille devra aider un maître amoureux mais étourdi à se gagner les faveurs d'une jeune esclave qu'un rival moins irréfléchi menace de s'approprier ; tout en s'imaginant accumuler les obstacles sur la voie de son rival, ce maître les disposera en réalité sous les pas de son valet ; tous les autres personnages de la comédie prendront une part active à ce jeu de l'obstacle ; le Ciel même, bien entendu, s'opposera aux stratagèmes du valet jusqu'à l'ultime moment. Mascarille sera seul contre tous et contre tout ; son triomphe, c'est à

1. Cf. Pierre Mélèse, *L'Estourdy*, Textes Littéraires Français, Droz, Genève, 1951, p. X-XIII.

N. B. — Cet ouvrage reproduit le texte de l'édition de 1662. Quant à nous, nous avons préféré utiliser le texte de l'édition de 1734 (T. I des *Œuvres complètes* de Molière, G. Charpentier et Cie, Éd., Paris, 1889). L'édition de 1734 met en valeur l'apport cornélien ; elle isole, sous forme de scènes séparées, les longues tirades du valet. Selon cette édition, Mascarille est seul en scène aux endroits suivants : II, 11 ; III, 1 ; III, 7 ; V, 2 ; V, 11.

2. Il n'est sans doute pas inutile de rappeler ici que c'est Molière lui-même qui, le plus souvent, jouait le rôle de Mascarille dans *L'Étourdi*.

lui seul qu'il en sera redevable. Une succession assez décousue d'épisodes extraordinaires fournira le cadre du romanesque et l'occasion des exploits héroïques.

Le premier contretemps ou le faux romanesque et le faux héroïsme. Dès son entrée en scène, Mascarille prend avec Lélie, son maître, de bien étranges libertés. Le valet fait à son maître des observations qui n'ont de réel intérêt que si on les considère comme des secrets d'auteur. A un maître qui invoque trop tôt l'intervention du Ciel et suggère mal à propos le dénouement de l'intrigue (ces allusions se justifieraient sur la scène tragique), Mascarille s'empresse de rétorquer : « Vous êtes romanesque avecque vos chimères » (I, 2). A un maître qui adopte à contretemps le ton héroïque et le style tragique : « Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure ! / Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure » (I, 3), le valet rappelle les nécessités du genre et du style comiques : « Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut ; / Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut. » (I, 3.)

Molière, autrement dit, trahit sa nostalgie du tragique et sa propension à l'héroïque. Il fait commettre à Lélie un contretemps de style et de caractère et y met fin par une subtile intervention de Mascarille ; en réalité, l'auteur se prépare à conférer au valet tout l'héroïsme et tout le romanesque que celui-ci sera susceptible d'assumer.

A la rencontre de la gloire. Tandis qu'il fait taire le romanesque de son maître, le valet hausse son propre ton ; son style s'ennoblit. Le voici parent pauvre et maladroit mais méritant de Rodrigue ! A Hippolyte qui vient de l'insulter, il proclame : « Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur / Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur » (I, 10). Le voici encore qui, prenant conscience de la dignité de ses fonctions et de son attachement à son maître, affirme solennellement à ce dernier : « A vos désirs enfin, il a fallu se rendre : / Malgré tous mes serments, je n'ai pu m'en défendre, / Et pour vos intérêts que je voulois laisser, / En de nouveaux périls viens de m'embarrasser. » (II, 1.) Plus loin encore, c'est une leçon ironique d'énergie cornélienne qu'il donne à son maître : « Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut, / Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut. » (II, 8.)

Jusqu'ici, cependant, Mascarille n'a pas atteint sa pleine stature ; son ton est héroïque mais sa vision romanesque manque d'ampleur. Il lui reste à trouver, au sein des plus grandes difficultés et des pires humiliations, la notion de l'honneur qui lui ouvrira le ciel de la gloire. Et, comble de l'ironie, ce qui détermine cette prise de conscience décisive, c'est l'insulte à la fois la plus triviale et la plus infâmante de toutes : les coups de bâton du maître.

La notion de l'honneur. Pour un valet vulgaire, les insultes et les coups entraînent la vengeance. Et certes, en bon représentant de l'espèce, Mascarille nourrit des appétits de vengeance :

> Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
> Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde,
> Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,
> Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,

Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux épaules :
Je te le dis encor, je saurai m'en venger. (II, 9.)

Comment donc se venger ? En rendant coup pour coup ? En jouant au maître quelque mauvais tour dont il se souviendra ? Non, cela ne serait pas digne d'un héros. La plus éclatante des revanches ne consisterait-elle pas, au contraire, à demeurer fidèle au maître indigne et à lui rendre le bien pour le mal ? Touché au vif de l'honneur, Mascarille le généreux comprend soudain qu'il peut, tout à la fois, accroître sa gloire et sa dignité personnelles, venger son honneur et rester fidèle à son maître. Il rêve de forcer l'admiration de son maître (la plus noble des vengeances) en redoublant d'ingéniosité à son égard ; il imagine des prouesses qui consacreront sa renommée et se décerne à lui-même le plus génial des titres de gloire de la scène comique :

Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus, fourbum imperator ! (II, 11).

Les stances de Mascarille. Le valet, au paroxysme de l'exaltation héroïque, a défini son idéal de gloire ; il n'en est pas moins homme et, son enthousiasme retombé, il hésite et il délibère. Il envisage, calmement d'abord, son dilemme immédiat : pardonner ou se venger. Le choix est nettement impossible. La contradiction n'est d'ailleurs qu'apparente car une troisième possibilité permet de la résoudre. On peut se venger, en pardonnant, pour la GLOIRE. C'est ce que nous apprend le monologue de Mascarille, à la scène 1 de l'Acte III. Et voici cette étonnante profession de gloire :

Taisez-vous, ma bonté, cessez votre entretien,
Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue ;
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue ;
C'est trop de patience ; et je dois en sortir,
Après de si beaux coups qu'il a su divertir.
Mais aussi raisonnons un peu sans violence.
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cède à la difficulté ;
Que je me trouve à bout de ma subtilité :
Et que deviendra lors cette publique estime,
Qui te vante partout pour un fourbe sublime
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
A ne t'être jamais vu court d'inventions ?
L'honneur, ô Mascarille est une belle chose.
A tes nobles travaux ne fais aucune pause ;
Et, quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achève pour ta gloire, et non pour l'obliger. (III, 1.)

Dès ce moment, Mascarille est un converti de la gloire ; il affronte les difficultés avec un zèle nouveau. Plus la gloire est difficile d'accès, plus elle ennoblit. Le « A vaincre sans péril on triomphe sans gloire » du *Cid* s'énonce en termes familiers :

Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire
Et les difficultés dont on est combattu
Sont les dames d'atour qui parent la vertu. (V, 11.)

LE COURONNEMENT DE LA GLOIRE ?

Il est glorieux de mener l'intrigue en de telles circonstances ; il serait logique de couronner le héros en lui permettant de dénouer cette intrigue. Au dernier acte, on peut croire, en effet, que l'ingéniosité du valet va créer le dénouement. Est-ce donc lui qui réunira Lélie et Célie ? C'est bien à Mascarille que reviendra l'honneur de percer les mystères du Ciel et d'amener la reconnaissance de Célie ; mais (juste rétablissement de la perspective et apogée burlesque de l'illusion héroïque) c'est à lui aussi qu'il incombera de faire le récit épique des exploits ridicules qui justifient le dénouement de cette « vraie et pure comédie ». Nous ne donnerons que quelques fragments de ce long monologue du valet qui s'apprête à quitter la scène ; on y reconnaîtra sans peine une adaptation burlesque du récit du combat de Rodrigue contre les Maures : La vieille Égyptienne

> Passoit dedans la place, et ne songeoit à rien,
> Alors qu'une autre vieille, assez défigurée,
> L'ayant de près au nez longtemps considérée,
> Par un bruit enroué de mots injurieux,
> A donné le signal d'un combat furieux,
> Qui pour armes pourtant, mousquets, dagues ou flèches,
> Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes sèches,
> Dont ces deux combattants s'efforçoient d'arracher
> Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
> On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagasse.
> D'abord leurs escoffions ont volé par la place,
> Et, laissant voir à nu deux têtes sans cheveux,
> Ont rendu le combat risiblement affreux.
> Andrès et Trufaldin, à l'éclat du murmure,
> Ainsi que force monde, accourus d'aventure,
> Ont à les décharpir eu de la peine assez,
> Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés !
> Cependant que chacune, après cette tempête,
> Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête...
>
> Pourtant, après ce temps, une secrète envie
> Me pressa de revoir les miens et ma patrie ;
> Mais dans Naples, hélas ! je ne vous trouvai plus,
> Et n'y sus votre sort que par des bruits confus...
>
> Je vous laisse à juger si, pendant ces affaires,
> Trufaldin ressentoit des transports ordinaires... (V, 14.)

A quoi l'illusion héroïque du valet de *L'Étourdi* devait-elle donc servir ? Tout d'abord, à procurer à un public qui en était friand un spectacle divertissant d'intrigue, de verve et de comique romanesques. Et aussi, sans doute, sous le couvert du rire, à donner à ce public une habile et surprenante leçon de dignité humaine : un valet génial saisit la notion de sa gloire personnelle et se console de tous ses déboires en s'abandonnant au vertige de l'illusion héroïque et généreuse.

Parodie de Corneille ? Un jeune auteur en quête de succès ne pouvait guère y prétendre.

Hommage à Corneille ? L'époque autorisait, favorisait les emprunts et les imitations. En imitant, le disciple faisait preuve de modestie et rendait gloire au maître. Hommage audacieux ? Certes, le risque n'est pas négligeable quand un auteur adapte à la scène comique des ressorts psychologiques qui, par définition, animent des personnages essentiellement sérieux (héroïques ou tragiques). Mais, en dernière analyse, c'est-à-dire dans les « limites » du talent et du bon goût de

Molière, ce risque n'était sans doute pas si considérable. En effet, la leçon d'héroïsme du valet ne devait donner d'ombrage à personne, qu'on la prît au sérieux ou qu'on en rît. Et Pierre Corneille eût été le dernier à s'en offusquer.

Carlo R. François.

DU NOUVEAU SUR LE TITRE DE « LA COMÉDIE HUMAINE »

Le seul témoignage précis que nous ayons sur l'origine du titre de la *Comédie Humaine* est dû au vicomte de Lovenjoul : « Nous devons au comte Ferdinand de Gramont, l'ami dévoué de Balzac, un curieux renseignement : ce fut le marquis Auguste de Belloy, revenant d'Italie et tout imprégné d'admiration pour la *Divine Comédie* du Dante, qui trouva pour Balzac ce titre général de ses œuvres : la *Comédie Humaine*, par opposition à la trilogie du grand poète italien [1]. » On a souvent contesté la valeur de ce témoignage : Dante, depuis bien des années, et, en particulier, depuis la traduction en vers de plusieurs chants de l'*Enfer* par Antony Deschamps (1829), était un des dieux des romantiques, et point n'était besoin d'aller en Italie pour découvrir la *Divine Comédie*. D'ailleurs l'idée que la vie est une comédie est très ancienne. Mme M.-J. Durry a fait le point de cette question dans un article [2] où, après avoir rappelé le texte de Reeve relevé par F. Baldensperger, et ceux de Platon, de saint Augustin, de Gautier (dans la *Comédie de la Mort*) et de Vigny [3] suggérés par E.-R. Curtius, elle suggère de nouvelles sources possibles avec Shakespeare et Walpole [4].

Mais tous ces textes, si intéressants qu'ils soient pour préciser une atmosphère, se trouvent à l'intérieur des œuvres, et non en titre [5] ; et rien ne prouve, d'autre part, que Balzac ait eu son attention attirée sur l'un d'entre eux.

Quant à la date à laquelle Balzac s'arrêta à ce titre, on l'a longtemps fixée vers 1841, d'après la première mention qu'en fit Balzac à Mme Hanska le 1er juin de cette année. La publication d'une lettre non datée à un éditeur inconnu [6] a fait remonter l'adoption du titre

1. Il s'agit là, sans doute, d'une confidence orale, faite entre 1884 et 1886 (Gramont avait alors près de 75 ans) : les deux lettres de Gramont au vicomte, conservées à la collection Lovenjoul, et datées de 1884, n'ont pas trait à ce point ; mais elles marquent peu d'intimité encore, et annoncent une rencontre entre les deux gentilshommes. L'anecdote ne figure que dans la 2e édition de l'*Histoire des œuvres de Balzac*, parue en 1886, dix ans après la première.

2. *R. H. L. F.*, janvier-mars 1936, p. 96-98.

3. Postérieur à la publication des premiers volumes de la *Comédie Humaine* sous son titre.

4. Mme Durry signale, en outre, le vers de Musset : « Jouez, en bons bouffons, la comédie humaine », tiré d'un sonnet de 1833 ou 1834, adressé à George Sand, et qui ne parut qu'en 1896 (*Poésies Nouvelles*, p. 256 de l'édition Garnier). Elle rapproche également le titre de Balzac d'une phrase de Stendhal qui montre le parallélisme de pensée des deux romanciers, sans qu'il puisse s'agir d'une source.

5. M. Jean Fabre veut bien me signaler que Krasinski avait publié, en 1835, sa *Nieboska Komedja (La Non-divine Comédie)* ; le poète polonais n'était pas inconnu en France, et surtout Balzac aurait pu entendre parler de l'œuvre par Mme Hanska. Le titre est une nouvelle preuve de l'universalité, à l'époque romantique, du thème de la vie considérée comme une comédie, et de l'influence de Dante. Mais il me paraît difficile de voir là la source de Balzac : s'il avait dû son titre à Mme Hanska, ou à un écrivain polonais, quelque chose n'en serait-il pas passé dans les *Lettres à l'Etrangère* ?

6. Hetzel, d'après MM. R. Pierrot et J. Ducourneau. La lettre figure dans la *Correspondance* (éd. Ducourneau), p. 316.

jusqu'en juin 1840 d'après les calculs de M. A. Chancerel [1], en décembre 1839 d'après la récente analyse de M. M. Le Yaouanc [2], d'un raisonnement si rigoureux (mais la logique de Balzac, quand il échafaudait le calendrier de ses publications à venir, était-elle aussi serrée que celle de M. Le Yaouanc ?).

Sans choisir entre ces deux dates, retenons la période : fin 1839 ou début 1840 ; c'est précisément celle où l'expression, *La Comédie Humaine*, venait d'être employée comme titre. Le poète Ausone de Chancel avait fait paraître dans trois numéros successifs de la *Revue du XIX^e siècle*, du 23 mai au 9 juin 1839, les trois chants d'une œuvre intitulée : *La Comédie Humaine. Première partie. Mark. Poème.* Et un assez long extrait en avait été reproduit dans *Le Voleur* du 30 juin 1839, lui assurant une plus large diffusion.

Ce récit de la vie, des amours et du presque-suicide d'un jeune dandy-poète, dans le style du *Don Juan* de Byron revu par le Musset de *Namouna*, parut en librairie chez Tressé l'année suivante. La *Bibliographie de la France* l'annonça le 11 avril 1840. Mais le titre général de *La Comédie Humaine*, destiné à couvrir par avance une production poétique (qui ne devait jamais prendre corps), ne figurait plus dans l'édition en volume.

Coïncidence ? Le même titre, jusque-là inédit, aurait surgi deux fois en six mois ou un an — suivant que l'on penche pour M. Chancerel ou pour M. Le Yaouanc — de façon totalement indépendante, chez deux écrivains ? Et l'un d'eux y aurait renoncé sans même savoir que l'autre y songeait à ce moment précis ?

Sans doute Balzac n'était obligé de lire ni la *Revue du XIX^e siècle* (bien qu'en 1839 précisément son ami Gozlan y écrivît), ni *Le Voleur* (bien qu'il y eût collaboré autrefois et y fût souvent cité). Et rien ne prouve, que je sache, qu'il ait connu Ausone de Chancel. Mais il était ami de Ferdinand de Gramont, qui fit pour lui l'*Armorial de la Comédie Humaine*, et d'Auguste de Belloy, qui écrivit en partie *Gambara* [3]. Or, Chancel connaissait bien Gramont : il cite un poème de lui dans une note à la fin du volume de *Mark*, en l'appelant « mon ami ». Et Gramont était intime avec Belloy, qui, écrivant à Balzac le 17 octobre 1838, lui disait : « Vous savez que je loge chez Ferdinand [4] » ; et, dans une autre lettre non datée [5], Gramont accepte, pour Belloy et pour lui, une invitation à déjeuner de Balzac. D'ailleurs, dans son recueil poétique *Le Chant du Passé* (paru en 1854, mais écrit de 1830 à 1848), Gramont dédie plusieurs poèmes à Ausone de Chancel et plusieurs autres à Auguste de Belloy. Petit groupe, amical et littéraire à la fois, de jeunes nobles bohèmes et poètes [6].

Donc, autour de Chancel, deux amis de Balzac ; et précisément les deux noms cités par Lovenjoul à propos de l'origine du titre de *La Comédie Humaine*. Coïncidence, encore ?

Sans doute est-il possible que le récit de Gramont soit exact : Belloy

1. *R. H. L. F.*, oct.-déc. 1952, p. 462-468.
2. *R. H. L. F.*, oct.-déc. 1956, p. 572-575.
3. Voir M. Regard, « Balzac est-il l'auteur de Gambara ? » (*R. H. L. F.*, oct.-déc. 1953, p. 496-507).
4. Collection Lovenjoul, A. 312, f° 164.
5. *Id.*, A. 314, f° 132.
6. Reconnaissons que le lien entre Belloy et Chancel n'est pas formellement établi. Mais Gramont et Belloy étaient intimes, inséparables. Il est impensable qu'un ami de Gramont n'ait pas connu Belloy.

Notons aussi que Chancel publiait peu : *Mark* était son premier poème depuis le recueil *Anges et Diables* (paru en 1835 chez Ladvocat). Raison de plus pour que Gramont ait été au courant de la parution du poème en revue.

aurait rapporté d'Italie (nous ignorons tout de son voyage) l'idée du titre, l'aurait donnée à Balzac, ou mieux l'aurait lancée autour de lui, Balzac et Chancel la recueillant à la fois ; puis, devant le désir de Balzac d'utiliser le titre, et le lisant en tête de *Mark*, il aurait persuadé Chancel d'y renoncer en faveur d'un plus grand que lui.

Mais il paraît moins aventureux de s'en tenir à la chronologie des faits connus, et d'admettre une hypothèse qui soit en gros, avec des variantes possibles, la suivante : le titre de *La Comédie Humaine* est d'Ausone de Chancel. Belloy signale le poème à Balzac, en lui disant peut-être : « Dommage ; quel beau titre ç'aurait été pour l'ensemble de votre œuvre ! » Balzac s'enthousiasme, et, se disant que rien n'est perdu, charge Belloy, ou Gramont, ou tous les deux, soit de demander à Chancel de renoncer au titre en sa faveur, soit de le présenter à Chancel pour lui faire lui-même sa demande. Le poète, admirateur de Balzac à la suite de ses deux amis, accepte avec d'autant plus de bonne grâce que le titre dantesque est trop grand pour son mince poème désinvolte, et s'adapte admirablement à l'ensemble des romans de Balzac. D'ailleurs, Chancel n'est, en littérature, qu'un amateur distingué ; et il va bientôt quitter la France pour faire carrière en Algérie dans l'administration préfectorale, de même que plusieurs autres romantiques mineurs comme Pétrus Borel et Lautour-Mézeray.

Balzac a fait jurer le secret à tout le monde. Le titre de l'Œuvre balzacien doit venir de Dante directement, et non par l'intermédiaire d'un poète de troisième plan : Dante et Balzac, seuls, face à face. Tout cela se passe en fin 1839 ou début 1840. *Mark* paraît en volume sans mention de *La Comédie Humaine* ; le titre, paru seulement en revue, est passé inaperçu. Balzac attend encore un peu ; en 1842 il pourra l'annoncer ouvertement.

Quant à la confidence de Gramont à Lovenjoul, elle s'expliquerait par une double fidélité (les poèmes de Gramont célèbrent souvent l'honneur et la loyauté). Vis-à-vis de la mémoire de Balzac, il ne peut dire la vérité : même si le secret n'a pas été juré, il ne veut pas risquer de ternir le grand homme ou la grande œuvre. Mais son autre ami, Auguste de Belloy, si légitimement fier d'avoir apporté ce beau titre à Balzac ? Rien n'est-il dû à sa mémoire [1] ? Gramont signalera malgré tout à la postérité — par le truchement qualifié du vicomte, connu comme historiographe de Balzac — que c'est par Belloy que le titre est parvenu au romancier. Ainsi chacun aura sa part — même si ce n'est pas absolument celle qui lui était due.

Simple hypothèse. Peut-être un chercheur, s'il retrouve les papiers de Chancel [2], de Gramont ou de Belloy, y découvrira-t-il de quoi la confirmer, la modifier ou la détruire ?

PIERRE CITRON.

1. Il était mort en 1871.

2. La famille de Chancel était originaire de Charente ; il y était né. Mais, des renseignements que M. l'archiviste du département a bien voulu me communiquer, il ressort que la famille est éteinte ou a quitté la Charente, et que les papiers du poète (mort semble-t-il en 1878, sous-préfet de Mostaganem) n'existent pas dans le département.

COMPTES RENDUS

MARCEL RAYMOND, **Baroque et Renaissance poétique.** Un vol. in-16 de 173 pages. Paris, Corti, 1955.

M. Raymond, qui a appliqué un regard pénétrant sur les périodes les plus diverses de notre littérature moderne, fut un des premiers critiques de langue française à s'occuper de notre Baroque littéraire. Depuis vingt ans, il lui a consacré des études dispersées çà et là, et il a dirigé la thèse de J. Rousset. Ce petit livre contient l'essentiel de ses idées, tout en nous proposant une délicate flânerie parmi les poésies de Ronsard, Malherbe, Jodelle, D'Aubigné, Sponde, Du Perron....

Les tendances divergentes et contradictoires d'un Malherbe sont éclairées par des analyses de textes : Malherbe entre le Baroque et le Classicisme [1].... L'étude sur Ronsard développe un article dédié à Wölfflin en 1944 ; le caractère et le tempérament de l'homme, les courants littéraires qu'il subit tour à tour, ces composantes de l'œuvre y sont indiquées avec justesse [2]. L'auteur confronte le Ronsard des divers recueils avec le Baroque [3], mais il se garde des axiomes et des classements trop rigides, et leur préfère l'étude de l'œuvre particulière, de « ce qui est né une seule fois ». Quelles idées générales peut-on tirer de ces délicates analyses ? Que le poète de la Renaissance n'évolue pas vers le Baroque, mais qu'il est séduit, selon le moment ou le thème ou la forme choisie, par une ordonnance déjà classique ou par un dynamisme qui est baroque ; que les éléments peuvent être baroques sans que la forme le soit. M. Raymond néglige dans cette étude de tendances et d'expressions artistiques l'ordre chronologique ; mais il s'arrête un instant aux années 1557 et suivantes, qui font charnière : après le triomphe des chansons pour Marie, Ronsard se détourne de la poésie à forme fixe, destinée à être chantée ; il préfère s'épancher librement dans des poèmes à rimes plates, « au rythme fluvial ».

La première moitié du livre s'intitule modestement *Préalable à l'examen du baroque littéraire français.* On y retrouve des thèses déjà énoncées par l'auteur, particulièrement en 1949 dans la *Revue des sciences humaines*, mais avec des retouches où se manifeste son désir de serrer plus près la réalité complexe. Il repousse, non sans quelque regret, les idées de D'Ors et de Focillon sur les constantes baroques ou sur le retour cyclique du Baroque ; pour la France, il situe l'âge baroque entre le milieu du XVI^e^ siècle et celui du XVII^e^. Il fait un tableau impressionnant de la crise intellectuelle qui a fortement influencé, chez nous, la littérature baroque. Il continue d'appliquer à cette littérature plusieurs des cinq axiomes de l'historien d'art Wölfflin ; c'est sur ce terrain que sa doctrine a rencontré le plus de résistance. D'abord parce que maint historien de l'art conteste la valeur des oppositions que Wölfflin établissait entre l'art de la Renaissance et l'art baroque. Ensuite, parce que le transfert à l'art littéraire d'un critère

1. M. Raymond fait bon marché des idées orchestrées par Malherbe. Toutefois certaines d'entre elles, — au moins dans la France déchirée de 1944, — ont conservé une valeur d'actualité. D'autre part, sous ce « moi collectif » qui cultive la forme impersonnelle et sentencieuse, il n'est pas impossible de découvrir les sombres souvenirs, les espoirs, les rancœurs de l'homme François de Malherbe.

2. Mais n'exagère-t-on pas, dans la vie quotidienne de Ronsard, l'importance de sa croyance aux démons ?

3. En 1944, il retrouvait dans le sonnet *Comme on voit sur la branche* tous les critères de Wölfflin.

pictural est entreprise hasardeuse ; P. Kohler, autre spécialiste suisse du Baroque littéraire, manifestait à ce sujet quelque scepticisme [1].

Quoi qu'il en soit, les caractères du style baroque que M. Raymond énumère, sont incontestables : le mouvement, l'expressivité, les figures exclamatives et interrogatives, l'hyperbole, l'antithèse, la métaphore imprévue, le jeu sur un mot pris simultanément au propre et au figuré. Curtius, ennemi du concept historique de Baroque, objectait, dans son *Europäische Literatur*, que ces figures sont cultivées aussi en d'autres siècles, par exemple, dans la littérature latine du Moyen Age. M. Raymond répond avec raison qu'il y eut une époque où tels thèmes et telles figures de style ont été plus souvent employés qu'à d'autres : elle mérite le nom de *période baroque*.

Mais voici une difficulté : chez l'un, l'hyperbole et l'antithèse proviennent d'une nécessité interne, expriment une vision du monde ; chez l'autre, ce sont des recettes, des procédés commodes pour produire de gros effets. Dans certains cas, on peut hésiter entre les deux explications. M. Raymond nous rend sensible cette différence, en rapprochant des *Tragiques* un poème contemporain : les *Larmes de S. Pierre*.

Autre remarque féconde : le baroque « en est venu à valoriser des aspects de la nature auxquels jusqu'alors on ne s'arrêtait pas ». Il nous faudrait un livre sur les descriptions de la nature dans la poésie baroque (en France et en Italie).

M. Raymond s'écarte un peu de son disciple M. Rousset, qui associe étroitement le Baroque littéraire à l'art du Bernin et y voit la recherche du changement et l'illusion ; il trouve davantage chez D'Aubigné, — et je partage son opinion, — la stylistique baroque.

Chemin faisant, il fait des rapprochements prudents et suggestifs avec les beaux-arts. Ceux des lecteurs qui, cette année, à la prestigieuse exposition des peintres français du XVII^e^ siècle, ont médité devant les tableaux du Poussin, goûteront cette formule : « vers le milieu du XVII^e^ siècle se fait jour une manière classique d'être baroque ». Je reviendrai, à propos du livre de M. Rousset, sur l'art funéraire de la Renaissance française.

Ce qui me gêne un peu, en lisant ce livre ou celui de M. Rousset, c'est le cas Marino. Avec B. Croce, nous voyons dans ce poète italien le représentant le plus fécond et le plus célèbre en son temps, du Baroque littéraire : un jeu baroque qui s'applique à créer la surprise et à faire briller sa virtuosité. Or, si la forme cultivée pour elle-même caractérise le Maniérisme, si l'expression baroque est déterminée par un « enthousiasme premier », Marino n'est plus un baroque, mais un maniériste [2]....

Ce petit livre a un riche contenu, il est irisé de nuances, et gonflé de remarques fines et neuves. Tout lecteur de nos poètes de la seconde moitié du XVI^e^ siècle en tirera profit.

RAYMOND LEBÈGUE.

JEAN ROUSSET, **La Littérature de l'âge baroque en France, Circé et le paon.** Un vol. in-8° de 312 pages, 19 illustr. hors-texte. Paris, Corti, [1954].

Le livre de M. Rousset doit être lu ou relu avec un peu de recul. D'ailleurs, depuis son apparition, l'auteur a publié çà et là des articles qui précisent ou complètent certains développements [3]. Cet ouvrage comptera

1. Cf. son rapport sur le Baroque et les lettres françaises dans le premier *Cahier* de l'Association Internationale des Études Françaises.

2. Je serais tenté de faire à M. Raymond une querelle de mots. Il qualifie de critère négatif l'irrégularité qui éclate dans les œuvres littéraires baroques. Est-ce un caractère négatif que de donner libre cours à l'imagination, en se passant des exemples, règles, et restrictions dus aux Anciens ?

3. Par exemple, *Malherbe et le Baroque* (*IV^e^ Centenaire de la naissance de Malherbe*, Aix, 1956), *La poésie baroque au temps de Malherbe : la métaphore* (*XVII^e^ siècle*, n° 31, 1956), *L'eau et le soleil dans le paysage des poètes*, *Les images de la nuit et de la lumière chez quelques poètes religieux* (Cahiers 8 et 10 de l'Association internationale des études françaises), *L'eau dans les fêtes et ballets* (*Les fêtes de la Renaissance*, 1956), *Poèmes baroques italiens* (*Cahiers du Sud*, décembre 1955), *Don Juan and the Baroque* (*Diogenes*, n° 14, 1956).

parmi les travaux consacrés au Baroque littéraire français. Il s'insère dans une tradition helvétique : la filiation est visible entre lui et les écrits de Wölfflin et de M. Raymond, bien que M. Rousset ne s'arrête pas très longuement aux couples du maître bâlois.

Dans ce livre dont l'architecture n'est pas classique, mais qui est dense et succulent, ce qui frappe d'abord l'esprit du lecteur, c'est le style, riche, chatoyant, souvent exquis ; une teinte baroque y est perceptible. On éprouve un vif plaisir à lire ces pages brillantes et ingénieuses. C'est aussi la sensibilité artistique : M. Rousset parle de l'architecture baroque avec une rare délicatesse de touche ; telles pages sur la piazza Navone ou sur les fontaines romaines ruineront, je l'espère, les préjugés des touristes français qui, à Rome, condamnent les édifices baroques sans prendre la peine de les regarder [1]. Ce sont, enfin, les qualités de l'historien littéraire : M. Rousset distingue les époques successives ; il sait qu'en littérature comme en art, le Baroque ignore les frontières nationales, et même les limites de la catholicité : non seulement il exhume les œuvres de nombreux poètes français, cherchant parmi les *minores* le baroque le plus pur ; mais il cite des œuvres italiennes, espagnoles, anglaises, allemandes ; tel poème de Gryphius ou de Crashaw éclaire un passage de Martial de Brives ou du P. Le Moyne. Bien entendu, il ne prétend pas fournir une complète synthèse du Baroque européen : si l'entreprise est, un jour, réalisable, ce serait actuellement une vaine tentative. Signalons aussi des *excursus*, que la finesse de l'esprit de l'auteur rend très suggestifs : les rapports entre le Baroque et la Préciosité, et le Classicisme, et le Romantisme ; la folie baroque et la folie romantique ; la rêverie baroque et la rêverie rousseauiste, etc....

Ce livre se compose de trois parties. La première concerne le théâtre de la 1re moitié du XVIIe siècle ; l'auteur en définit les caractères qui lui semblent essentiels : dans le ballet de Cour la métamorphose, dans la pastorale l'inconstance, dans la tragi-comédie le déguisement. La deuxième s'intitule la « vie en mouvement ». Elle s'ouvre par un chapitre sur la mort chez les Baroques ; il se rattache seulement par la fin *(la mort en mouvement)* au thème général. Puis M. Rousset étudie les symboles baroques de la vie en mouvement : la flamme, la bulle, l'eau mouvante. La troisième partie est une morphologie du Baroque dans les beaux-arts (les fontaines, les façades, les plans) et dans la poésie. La conclusion précise les thèses de l'auteur : l'art et la littérature baroques expriment une même vision du monde et de la vie : la nature et l'homme sont en perpétuel changement ; par suite, l'art et la littérature prodiguent les images de mouvement et de métamorphose (Circé et Protée) ; l'un et l'autre sont d'ostentation, et s'attachent au paraître plutôt qu'à l'être (le paon) ; la grande époque du Baroque français se situe entre 1625 environ et 1665 [2] ; elle est précédée d'un Pré-Baroque qui succède à une brève période classique, et est suivie d'un Classicisme plus long, mais non exempt de traces baroques.

On trouvera dans chaque chapitre beaucoup d'affirmations justes et bien frappées. En voici quelques-unes parmi cent : notre Baroque artistique est surtout « périphérique » : Provence, Pyrénées, duché de Lorraine, frontière des Pays-Bas ; l'opéra est pour le Baroque un « canal de dérivation » ; les Baroques et les Classiques sont des frères ennemis, leur commune inclination vers le grand et le noble « tourne à la pompe, au faste » chez les Baroques, et au « sublime », au majestueux chez les Classiques ; l'esthétique classique ne sera jamais tout à fait pure, parce qu'à la « simplicité » elle joindra une nostalgie contraire de grandeur, d'éclat, de pompe....

M. Rousset attire l'attention sur ces nombreux ballets de Cour, qu'ignorent les historiens de la littérature et dont l'esprit est si éloigné du Classicisme ; il est le premier à y signaler le thème de la transformation. A propos de la pastorale, il réunit des textes peu connus sur le changement perpétuel de l'âme humaine et sur l'inconstance amoureuse. Des tragi-comédies qui pullulent à Paris à partir de 1630, et aussi de pièces étrangères, il fait sortir

1. Notons aussi l'heureux choix des illustrations.

2. C'est l'année où le Bernin, déçu, quitte la France. Il serait bon de rappeler que, dès la 1re moitié du XVIIe siècle, à côté du Baroque, un Classicisme se cherche et se développe.

une foule de personnages déguisés, travestis, qui font illusion sur eux-mêmes ; et il y cueille force citations sur l'incertitude des destinées humaines, sur le règne du Hasard et de la Fortune. Il soumet à un examen attentif, non seulement en France, mais dans le théâtre étranger, cette illusion raffinée : la pièce dans la pièce, qui fut à la mode entre 1630 et 1655, et il en explique la vogue. Le chapitre sur le spectacle de la mort ajoute aux drames macabres que j'ai autrefois étudiés, un grand nombre de textes, bien classés et bien commentés [1]. A cette époque, de nombreux écrivains en prose et en vers se sont interrogés sur l'homme [2], et l'ont qualifié de songe, d'ombre, d'ampoule, de chose fragile et instable. Sur le goût que l'on éprouvait pour l'eau en mouvement, M. Rousset apporte des témoignages variés.

Enfin il donne un exemple à suivre en analysant une des métaphores typiques de la poésie baroque européenne, celle des « violons ailés ». C'est une périphrase qui définit un objet appartenant à l'un des règnes de la Nature, par deux caractères, dont la juxtaposition (substantif + adjectif) est imprévue. Si cet objet n'est pas nommé auparavant, la périphrase devient énigme. Le substantif est métaphorique. Les deux caractères peuvent être empruntés à des sensations d'espèce différente, par exemple, la vue et l'ouïe. Aux exemples cités dans ce chapitre, on peut ajouter *corail soupirant* (la bouche), *montagnettes soupirantes* (les seins), *vermeil animé* (le sang), *sel ondoyant* (la mer), *ondes d'émail tremblantes* (prairie courbée par le vent), *célestes salamandres*, *salamandres marines* (les astres se reflétant sur la mer), *célestres amphions*, *rossignols bienheureux* (les anges), *avril animé*, *firmament volage* (le paon), *rameux albâtre* (la main), etc....

Tout en apportant à M. Rousset, sur de nombreux points, mon adhésion, je ne puis me défendre contre plusieurs doutes. Et d'abord une question préjudicielle vient à l'esprit : dans un ouvrage consacré à une certaine littérature française, est-il licite de prendre son appui sur l'œuvre d'un architecte et sculpteur étranger [3] ? « Le Bernin, c'est le Baroque », écrit M. Rousset ; en fait, cet artiste italien est cité dans une quarantaine de pages, tandis que le poète Marino l'est seulement huit fois, et que ses émules italiens ne le sont jamais. Or, leur influence sur nos poètes de la 1re moitié du XVIIe siècle se révèle fort importante.

D'autre part, M. Rousset n'a-t-il pas laissé de côté des textes qui seraient inconciliables avec sa thèse ? A-t-il donné de tous ceux qu'il retenait une interprétation incontestable ? Circé, Alcine, Armide reviennent-elles souvent dans les ballets, parce qu'elles opèrent des métamorphoses, ou bien, parce que le siècle raffolait de magie, et demandait aux spectacles les effets de surprise que fournissent prodiges et changements à vue ? Le goût de l'extravagance, de l'absurde qui se manifeste dans ces ballets, s'explique-t-il par l'axiome « l'homme n'est que déguisement », ou bien par une réaction contre le rationalisme qui, dès la fin du XVIe siècle, envahissait tous les domaines [4] ?

Peut-on réunir sous la même rubrique l'inconstant Hylas et les chaînes d'amoureux des pastorales, dont les revirements sont moins les manifestations d'une inconstance foncière que les ressorts d'une intrigue que les successeurs du Tasse ont compliquée à plaisir ? N'est-il pas arbitraire de mettre l'accent principal, dans la *Place royale*, sur le change, l'inconstance, alors que le héros ne se sépare d'Angélique que pour « n'être qu'à soi » ? Dans mainte tragédie politique de Corneille, le héros ou l'héroïne transporte de l'un à l'autre ses visées matrimoniales ; mais, si ces changements sont volontaires et découlent de motifs politiques, peut-on parler d'inconstance ?

1. P. 102, M. Rousset signale l'arrangement artistique des squelettes au cimetière des Capucins de Rome. Il en existe un autre dans une église de Bohême, à Sedlec-Kostnice.

2. Cf. *Les Portugais infortunés* de Chrestien des Croix : « Dieu, qu'est-ce que de l'homme ? » — écho d'un chœur de Montchrestien, ou du Psaume VIII traduit par Marot.

3. M. Buffum, lui, multiplie les rapprochements entre écrivains baroques et peintres baroques.

4. Noter aussi la recherche systématique du laid, qui inspire beaucoup de poèmes du début du XVIIe siècle.

L'accumulation des images et des métaphores est-elle due à un effort incessant pour saisir « une réalité ondoyante et fuyante », pour « multiplier les points de vue » ? Ces comparaisons et ces métaphores juxtaposées, enchevêtrées se trouvent déjà chez Garnier, D'Aubigné, Montchrestien ; pour eux, l'explication ne vaut guère. Dans l'intrigue ultra-romanesque des tragi-comédies, je vois la complication croissante, la recherche des effets de surprise, plutôt que le déguisement, l'illusion, la métamorphose.

M. Rousset n'admet comme baroques que les personnages cornéliens qui sont inconstants ou qui font preuve d'ostentation. Il place « à l'opposé des personnages baroques » ceux qui, comme le Milon de Puget bandant tous ses muscles dans un effort surhumain, mettent au service du bien ou du mal une volonté paroxystique [1] : la Cléopâtre de *Rodogune*, le jeune Horace (exécuté p. 218), Médée ; ou bien il les accuse de se déguiser, de vouloir passer pour ce qu'ils ne sont pas. Cela me semble contestable.

Dans les descriptions de l'époque, l'abondance des métaphores de joaillerie n'a pas échappé à M. Rousset [2] : mais il les attribue à la Préciosité, et non au Baroque. Cependant on retrouve dans ces images poétiques le goût du faste qui éclate à l'intérieur du Gesù et de tant d'autres édifices baroques.

Une étude approfondie de la littérature et de l'art du XVI^e^ siècle y révélerait des caractères que M. Rousset attribue au seul Baroque. Par exemple, ces déguisements, ces travestis qui font partie de l'intrigue des tragi-comédies, ne sont pas une nouveauté : ils abondent dans la *commedia sostenuta* du XVI^e^ siècle et dans ses imitations françaises. Pour le thème de la mort, M. Rousset et M. Raymond adoptent la thèse qu'Émile Mâle a soutenue avec éclat dans l'*Art religieux après le concile de Trente* : « dès la fin du XVI^e^ siècle la peinture et la sculpture européennes multiplient les images de martyre et de mort ». Or, pour la sculpture française, c'est une vue trop systématique ; et, dans l'*Art religieux de la fin du Moyen Age en France*, Mâle était plus près de la vérité : au cours du XVI^e^ siècle, non seulement les Mises au tombeau se sont multipliées dans nos églises [3], mais on n'a pas cessé de représenter en sculpture l'horreur macabre. Qu'on pense aux gisants décharnés de Gisors, de Clermont, de Bar-le-Duc, de Châlons-sur-Marne, aux affreux cadavres de Louis XII et de sa femme à Saint-Denis, à la Catherine de Médicis du Louvre ! A la cathédrale de Moulins, en 1557, on édifie un monument funéraire ; il représente un cadavre dévoré par les vers, avec cette inscription : *Olim formoso eram qui corpore putri nunc sum. Tu simili corpore, lector, eris.* Est-ce là « la mort gracieuse et les calmes endormis de la Renaissance » ?

Parallèlement, M. Rousset [4] affirme, avec des citations, que la mort, chez Ronsard, est charmante et charmeuse. Oui, quand ce poète évoque des scènes mythologiques : l'aimable fiction de la lumière et des bosquets des Champs-Elysées. Mais aux textes tout différents qui sont cités, p. 98-99, on peut en ajouter d'autres, où son horreur instinctive devant le décharnement et la pourriture du cadavre s'étale ingénument : les *tests* de l'Hymne de la mort, l'apparition de Du Bellay décomposé à son ami, les noyés de la *Franciade* [5].

M. Rousset et M. Buffum mettent en vedette les célèbres pages de Montaigne sur le *branle pérennel* ; et le premier nous révèle la fréquence du mot *branle* dans les poèmes philosophiques de la période baroque. Mais cette conception de la Nature était très répandue avant Montaigne : avec raison, M. Raymond la signale chez Ronsard [6]. Et déjà Calvin : « Je me vois continuellement m'écouler. » Il existait déjà un héraclitisme diffus, extension de l'antique concept *Labilis Fortuna*.

1. Soit dit en passant, M. Rousset laisse de côté la démesure baroque.
2. Cf. p. 126-127, 130-133, 147.
3. Voir les *Documents de sculpture française* classés par P. Vitry et G. Brière.
4. Et aussi M. Raymond (*Baroque et Renaissance poétique*, p. 112), et M^me^ de Mourgues.
5. Éd. Laumonier (Textes français modernes), VIII, p. 167 ; X, p. 366-367 ; XVI, p. 125.
6. Longtemps avant le discours à Julien Chauveau, Ronsard traitait ce thème dans les vers 57-64 de l'ode aux sœurs Seymour (*ib.*, III, p. 45). Il l'emprunte surtout à Plutarque et à Ovide.

Après avoir refermé ce livre, j'entends deux voix contrastées. « Peut-on, dit l'une, esquisser une synthèse de la littérature baroque en France, quand il nous manque tant d'études de détail, et que personne n'a encore écrit le *La Ceppède*, le *Saint-Amant*, le *Tristan* qui nous sont indispensables ? — S'il fallait attendre, répond l'autre, que les analyses fussent terminées, jamais on ne pourrait faire de synthèse ; une synthèse, fût-elle prématurée, si elle est conduite avec un esprit pénétrant, fécondera les monographies à venir. » Comment choisir entre la prudence et l'audace ? Mais nous devons de la reconnaissance à M. Rousset pour avoir mené avec science et avec goût son enquête. Son livre apporte, sur notre Baroque littéraire du XVII^e siècle, une explication cohérente. Certes, elle n'est pas complète, mais elle contient bien des éléments positifs. M. Rousset a commencé à renouveler notre connaissance de la poésie et du théâtre français entre 1610 et 1660. Je souhaite qu'il continue et élargisse ses investigations.

RAYMOND LEBÈGUE.

GENEVIÈVE DELASSAULT. **Le Maistre de Sacy et son temps.** Un vol in-8° de 308 pages. Paris, Nizet, 1957.

Malgré Fontaine, malgré quelques pages très pénétrantes de Sainte-Beuve, Le Maistre de Sacy restait mal connu. Grâce à la thèse de M^lle Delassault, nous pouvons désormais tracer son portrait, le replacer parmi les humanistes, les théologiens et les apologistes du XVII^e siècle [1].

Le jeune Louis-Isaac Le Maistre connaît un foyer divisé : son père est fantasque et les documents d'archives laissent deviner des drames familiaux. Il accompagne d'abord au Collège son « petit oncle » Antoine Arnauld, mais ne le suit pas en Sorbonne ; modestie ou timidité, Sacy sera toujours homme de retraite, scrupuleux pour lui-même et docile : il lui faut pour agir la motion d'autrui ou la pression de l'événement ; mais une fois la ligne tracée, il s'y tient sans retour. Port-Royal l'enserre : sa famille, ses maîtres, ses directeurs ; tout ce qu'il est, lui vient de ce vallon. Saint-Cyran le dirige, puis Singlin ; Barcos lui apprend les Pères et la théologie ; Arnauld les controverses du temps. Et vite elles vont le contraindre à montrer sa science ; il est d'un parti, et jusqu'au bout : sa calme assurance sait se muer en acharnement pour écraser l'adversaire ; les *Enluminures du fameux Almanach des Jésuites* sont plus âpres que les *Provinciales*. Mais il préfère la lutte terre à terre, sans éclat : défendre saint Augustin et la doctrine de la grâce développée par l'évêque d'Ypres. Il traduit saint Prosper et c'est pour en souligner l'augustinisme ou le jansénisme : le petit nombre des élus, la Justice implacable.

A Port-Royal on est aussi pédagogue ; et il y a en Sacy un humaniste qui traduit Phèdre et Térence, en les retouchant pour mieux inspirer la vertu aux enfants. Cette abbaye est un des bastions de la Contre-Réforme, et Sacy avec la *Vie de Dom Barthélémy des Martyrs* prend place dans la lignée de *Petrus Aurelius* et des réformateurs du clergé ; il écrit le *Poème... sur le Saint Sacrement de l'Eucharistie* qui le range, discrètement, parmi les controversistes anti-protestants.

Mais, avant tout, son œuvre à Port-Royal est spirituelle : il a cédé aux conseils de Singlin et de Barcos, a reçu la prêtrise, est aumônier du Couvent des Champs. Le voilà dirigeant ce petit monde de Religieuses et de Solitaires ; nous le devinons déjà, distant, sur la réserve, il ne s'impose que

1. Signalons, dès maintenant, quelques broutilles qui pourraient trouver place dans une liste d'*Errata* :

P. 154, l. 32 : l'auteur parle par inadvertance du texte des Septante à propos du Nouveau Testament.
P. 157, l. 9 : de même du texte hébreu du Nouveau Testament.
P. 182, l. 1 : mettre une virgule entre « Tirinus » et « Menochius ».
P. 182, l. 5-6 : une erreur typographique déforme une liste de noms ; lire : « Fernandus (1618), Cornelius a Lapide (1621) ». Ce dernier nom est aussi écrit p. 163 et 294 de façon erronée.
P. 199, l. 4 : le Tractatus Th.-Pol. de Spinoza est placé en 1665 au lieu de 1670.
P. 202, l. 1 : on lit « Saint Tertullien » au lieu de « Tertullien ».
P. 268, l. 23 : lire sans doute « lien » et non « lieu ».

peu à peu, mais fermement. Au milieu des querelles sur la signature du Formulaire qui divise même les théologiens de Port-Royal, il s'oppose tranquillement à toute négociation, encourage, toujours conséquent, les Religieuses dans la résistance. Son rôle est délicat : les conseils spirituels du directeur trouvent sans cesse un écho dans les choix temporels. Sachons gré à Mlle Delassault d'avoir rassemblé les lettres inédites éparses dans les bibliothèques de France et de Hollande ; leur publication nous permettra de compléter les trop modestes volumes de *Lettres chrétiennes et spirituelles* parus en 1690 et de retrouver sans doute dans cette direction quotidienne les grands principes augustiniens : misère et néant de l'homme sous le règne de l'amour-propre, Être et grandeur de Dieu. Mais regrettons que l'auteur se soit ici limité à quelques lignes pour évoquer cette doctrine ; car les nombreuses traductions de Sacy participent du même esprit pastoral : il traduit l'*Office* et les *Hymnes* de l'Église, l'*Imitation*, pour se consacrer ensuite au Nouveau, puis à l'Ancien Testaments. L'influence spirituelle en fut considérable ; faut-il toutefois suivre Mlle Delassault lorsqu'elle pense découvrir dans l'*Office de la Vierge* de Corneille et les *Hymnes* de Racine, les traces d'une influence littéraire de ceux de Sacy ? Des similitudes ne portant que sur quelques hémistiches ne permettent pas d'affirmer nettement une imitation : le poète est limité par le texte qu'il suit et par la versification (cf. p. 55-56). Si Le Maistre de Sacy rend « Jam lucis orto sidere » par : « Le grand astre se lève, O soleil de justice » et si Racine à son tour paraphrase « Tu Christe » en : « O Christ, ô soleil de justice », ils ne font que reprendre une expression biblique (Mal. III, 20 ; Sag. V, 6) qui revient sans cesse chez les auteurs spirituels où elle est presque devenue un ornement de style (p. 59). Il en serait de même de l'influence de Sacy sur Pascal et l'auteur d'*Esther* ; les rapprochements présentés pages 75-78 et 247-251 n'emportent pas notre conviction : une source commune est toujours possible ; Pascal, comme Racine et comme Sacy, connaît Vatable et les principaux commentateurs de l'Ancien Testament (cf. *Pensées*, Br. 819 ; et pour Racine : J. Orcibal, *La Genèse d'Esther et d'Athalie*, p. 110). Ces remarques de détail n'enlèvent rien à l'intérêt des chapitres consacrés aux problèmes d'exégèse biblique que l'auteur étudie avec un grand luxe de références. Sacy lutte contre les libertins, veut prouver l'authenticité des écrits mosaïques par la chronologie des Patriarches, la divinité du Christ par les miracles et les prophéties, et insiste sur les figures bibliques voulues par Dieu à des fins pédagogiques, théorie des figures que nous retrouvons chez Pascal, moins sans doute en référence à Sacy qu'à saint Augustin, Jansénius ou Saint-Cyran. Contre les rationalistes et Spinoza, l'exégèse de Sacy est encore très conservatrice ; il n'aborde jamais les problèmes en savant, mais en psychologue et en spirituel soucieux de vraisemblance et d'édification. Peut-être n'est-il pas un très grand esprit, mais c'est un esprit « orthodoxe », le type parfait du Port-Royaliste conséquent ; « Sa vie est la ligne droite de Port-Royal », disait si bien Sainte-Beuve.

Jacques Le Brun.

J. D. Hubert, **Essai d'exégèse racinienne : les secrets témoins**, Paris, Nizet, 1956. Un vol. in-8° de 275 p. — J. C. Lapp, **Aspects of Racinian tragedy**. University of Toronto Press, 1955. Un vol. in-8° de xii + 195 p.

La sûreté du goût, l'étendue de l'information, l'élégance de la forme caractérisent ces deux récentes contributions à l'étude de l'esthétique racinienne. Tout ce qu'on peut reprocher à M. Hubert, dont l' « essai d'exégèse » apporte une gerbe foisonnante de remarques et de réflexions ingénieuses, c'est d'avoir mal choisi ses « secrets témoins », ceux du moins qu'il nous propose dans son Introduction. Il y a, dit-il, deux aspects de l'œuvre de Racine « auxquels on n'a pas accordé suffisamment d'importance » : le « narcissisme », qui est « fondamental dans la psychologie et surtout dans l'esthétique racinienne (p. 21), et l'amour-propre, le « désir violent ressenti par le héros de créer une image si belle de lui-même qu'elle doive (*sic*) s'imposer d'office à l'admiration de l'univers » (p. 25), désir « toujours inassouvi » :

Pyrrhus cherchant « un reflet dans le regard d'Andromaque », Néron désireux avant tout de plaire à son entourage, voire même de se faire admirer, finissant l'un et l'autre par découvrir leur « imperfection » qui est, selon M. Hubert, la vraie source du tragique racinien. Racine a donné à une de ses œuvres de jeunesse ce titre « révélateur » : *De l'Étang*. Œuvre « prophétique », affirme M. Hubert, car on y voit les arbres imiter l'attitude de Narcisse : ils « se charment eux-mêmes et vont mirer dans les eaux tranquilles leurs *têtes hautaines* » (p. 22). Il suffit de faire de cet étang enchanteur, « si innocent encore et si féminin, un regard de femme, et puis de transformer ces tilleuls ou ces chênes en héros, pour retrouver la situation fondamentale de bien des passions raciniennes ; car un regard de femme, chez l'auteur d'*Andromaque* et de *Bérénice*, est bien souvent un miroir qui ensorcelle l'homme en reflétant l'idéal auquel il voudrait ressembler » (p. 22-23).

Si inquiétantes que puissent paraître ces premières constatations, les analyses qui les suivent le sont bien davantage. Attentif surtout à la valeur prétendument symbolique des mots, l'auteur cherche à saisir le sens profond de chaque tragédie de Racine à travers les termes qui y reviennent le plus souvent : *bord*, *bornes*, *obstacles*, *partage*, *intervalles*, *dernier*, *limite* dans *La Thébaïde* (p. 42), *aimer*, *brûler*, *chaleur*, *attirer*, *vœux*, *bonheur*, *tromper*, *jalousie* dans *Alexandre* (p. 57), les « mots exprimant l'action de voir » dans *Britannicus* (p. 117), *superbe*, *solitaire*, *règne*, *empire*, *bannissement* dans *Bérénice* (p. 120-121), etc. Et comme aucun hasard n'exclut la réussite, il peut arriver que les vocables ainsi choisis coïncident avec les données essentielles de l'œuvre. Le mot *éternel*, si fréquent dans *Athalie*, répond certainement à l'idée d'atemporalité divine qui s'oppose à la temporalité humaine, comme les termes qui, dans *Bajazet*, désignent soit l'esclavage soit le pouvoir absolu « symbolisent » la situation de Bajazet et de Roxane, condamnés l'un et l'autre à subir les caprices d'une puissance tyrannique. Mais à côté de ces quelques coups de dés heureux, combien d'échecs humiliants pour la « méthode » ! Dans le vers de Roxane, *S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie*, il n'y a, quoi qu'en dise M. Hubert (p. 144), aucune allusion à « un état de siège » et dans le vers d'Acomat, *Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance*, aucune trace de l' « image d'une sortie militaire » (p. 147). Pour *Phèdre*, M. Hubert choisit comme principe de « cohérence symbolique » la « monstruosité », ce qui paraît d'abord tout naturel, puisque les monstres y abondent. Mais écoutons M. Hubert cherchant à en dégager la « signification symbolique » : « L'attitude d'Hippolyte envers le monstre de Neptune rappelle sa conduite à l'égard de Phèdre quand celle-ci lui avait déclaré son amour » (p. 205). La « large blessure », précise-t-il, qu'Hippolyte inflige au monstre, symbolise « les rapports qui existent entre Phèdre et Hippolyte. Hippolyte, le superbe ennemi de Phèdre, lui a infligé une blessure incurable, celle de l'amour ; mais Phèdre, détruite, entraîne dans sa perte le fils de Thésée. » Et comme si cet ahurissant parallèle ne suffisait pas, M. Hubert en trouve un autre, tout aussi « sensationnel » : le monstre marin, qui est Phèdre, est aussi « la passion d'Aricie pour Hippolyte », car (qui l'eût cru ?) c'est « grâce à elle (à Aricie) que Thésée méconnaît son fils » (p. 217). Enfin, à la passion d'Aricie symbolisée par ce monstre à tout faire répondent les passions d'Hippolyte symbolisées par ses coursiers : « passions qu'il n'arrive plus à dompter » (p. 216). De quelles passions ou plutôt de quelle pièce s'agit-il, de la *Phèdre* de Racine ou d'une tragédie encore inédite où Thésée ayant condamné Hippolyte *à cause d'Aricie*, lui ferait expier on ne sait quels écarts inavoués ? La logique même de la « méthode » efface dans l'esprit du critique pourtant si averti le souvenir de l'œuvre qu'il prétend commenter.

Il y a mieux. M. Hubert nous engage à voir dans *Andromaque*... une « reprise » de la guerre de Troie. « Hermione, dit-il, en se tuant sur le corps de Pyrrhus, expie la mort de Polyxène que ce même Pyrrhus avait égorgée de sa main sur le tombeau d'Achille » (p. 79), et « cette catastrophe, qui surprend les conquérants au comble de leur triomphe, est en grande partie l'œuvre d'Hector, dont la présence occulte... domine l'action de la tragédie » (p. 78). Nous avons cru naïvement jusqu'ici que c'est par fidélité à Hector qu'Andromaque refusait de trahir sa mémoire. Erreur profonde : si elle résiste, c'est qu'elle « est l'instrument de la vengeance troyenne, et qu'en

épousant Pyrrhus elle risquerait de réduire cette vengeance à néant » (p. 81). Nous voilà bien loin de l'Andromaque aux yeux « toujours ouverts aux larmes », dont la seule raison d'être était sa douleur, et qui eût répondu à quiconque eût osé lui parler d'une « revanche troyenne », comme elle répond à Pyrrhus, par un soupir : « Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère ». Mais, hélas ! ni elle ni surtout Racine n'est là pour se défendre. *Ah ! combien frémirait son ombre épouvantée* s'il pouvait lire, par exemple, cette phrase que je choisis presque au hasard : « Racine nous montre moins des personnages trop sensibles... que *des orgueilleux châtiés à cause de leur besoin insatiable d'admiration* » (p. 97).

Ce n'est pas sans un certain malaise que l'on voit un savant de la qualité de M. Hubert céder à de telles sollicitations. Souhaitons qu'un jour, guidé par son sens des valeurs poétiques, il quitte l'impénétrable forêt des symboles où notre incrédulité nous empêche de le suivre. Un Racine authentique ne manquera pas de s'offrir à ses yeux, un Racine qu'il a entrevu plusieurs fois au cours de ses recherches et qu'on devine malgré tout à travers certaines pages de son essai.

Des cinq études dont se compose le livre de M. Lapp, la plus éclairante est celle où il examine la fonction des unités de temps et de lieu : évocation des *espaces* résultant de la suppression de l'espace scénique, *intériorité* (« within-ness ») de l'action résultant de l'unité de lieu, qui devient une sorte de symbole spatial. Quant à l'unité de temps, elle comporte, elle aussi, un corollaire tragique, qui est l'obsession du passé (p. 45) évoqué selon les trois zones du souvenir, la zone lointaine, la zone récente et la zone immédiate (p. 49). Je serais moins prompt à suivre M. Lapp lorsqu'il dit que l'action chez Racine embrasse également « un futur non-dramatique » aussi réel que le passé. Je pense, au contraire, que le moment racinien, loin d'être « un espace entre deux murailles », celle du passé et celle de l'avenir, se place à l'extrême pointe d'un passé fatal, dans un temps sans prolongement. *Britannicus*, *Iphigénie* et *Athalie* ne sauraient entrer en ligne de compte, puisqu'il s'agit là d'événements dont la suite nous est connue d'avance ; mais ni *Andromaque*, ni *Bérénice*, ni *Mithridate*, ni *Phèdre* n'ont d'ouverture sur l'avenir. « Dans un mois, dans un an » n'est pas, comme le prétend M. Lapp, un « effort de précision », pas plus que « Renverser en un jour l'ouvrage d'une année » (*Mithridate*, 772) ou « vingt fois depuis huit jours » (*Bérénice*, 473).

La moins convaincante des études de M. Lapp est celle où il s'efforce à son tour de découvrir le « symbolisme » de Racine. Que le mot *autel* figure souvent dans *Iphigénie* au sens concret, comme le *bandeau* de Monime dans *Mithridate*, cela n'a rien que de naturel ; il s'agit là non de termes polyvalents ni de « symboles révélateurs », mais de noms d'objets matériels inséparables des données premières du sujet. « Mots-clefs » qui n'ouvrent que des portes ouvertes. Par contre, il faut savoir gré à M. Lapp de son chapitre intitulé *The Essence of Racinian Tragedy*, qui contient des remarques utiles et pénétrantes sur les affinités encore insuffisamment étudiées entre Racine et Euripide (p. 152). En guise de conclusion, M. Lapp commente longuement le récit de Théramène, la scène 5 de l'acte II de *Phèdre* et le songe d'Athalie. Là encore il apporte sur certains points de détails des précisions intéressantes (notamment sur l'utilisation de l'*Hippolyte* de Sénèque). Seules les conclusions générales qu'il en tire appellent des réserves [1]. Le « principe essentiellement racinien » (« a concept purely Racinian ») du rôle de Phèdre résiderait, selon lui, dans la présence d'un interlocuteur (p. 179), présence à laquelle il attribue ce qu'il appelle *intensification of emotion through proximity* (p. 147) ou *sheer physical impact of characters upon one another* (p. 146). Où voit-il tout cela ? Et comment explique-t-il qu'à l'époque où les auteurs tragiques abandonnent ou peu s'en faut le monologue, Racine en fasse au contraire un des ressorts de son théâtre ? Le

1. On aurait mauvaise grâce à s'attarder, dans un travail de cette envergure, à des détails qui n'engagent pas le fond des problèmes qu'il pose. Signalons cependant l'attribution à Tacite du texte dont Racine a tiré le sujet de *Bérénice* et qu'il cite au début de sa Préface (*Titus reginam Berenicen*, etc.). L' « action simple » de *Bérénice*, dit M. Lapp, *consists of a sentence from Tacitus* (p. 19). On sait que la phrase en question est de Suétone ou plutôt de Racine qui y a mêlé deux phrases du chapitre VII de *Divus Titus* (*Vie des douze Césars*, éd. Ailloud, t. III, p. 72).

« simple choc physique » auquel M. Lapp attribue l'efficacité dramatique de la tragédie racinienne, n'est-ce pas tout le contraire de ce que nous voyons dans ce théâtre où le dialogue même se fait monologue pour mieux révéler au personnage parlant l'horreur de son état ? C'est ce qu'a si bien compris Thierry-Maulnier dans sa *Lecture de Phèdre* : « Phèdre regarde Hippolyte et elle regarde pourtant au delà de lui, vers un jeune héros descendu sur un lointain rivage, et conduit par une vierge intacte à la victoire et à l'amour : vers ce qui aurait pu être. Elle regarde au delà d'un présent irréparable, dont un avertissement surgi dans son attente même lui signifie déjà qu'il ne peut la remplir » (p. 64). M. Lapp lui-même semble avoir senti ce « mutisme tragique » des personnages qui jamais ne trouvent d'interlocuteurs ni de comparses à la hauteur de leur mystère. A preuve sa Conclusion où, dans un beau raccourci, il met en regard de l' « isolement » racinien celui d'Emma Bovary (p. 190) : « La parole humaine est comme un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours quand on voudrait attendrir les étoiles. »

Eugène Vinaver.

Denis Diderot, **Correspondance**, recueillie, établie et annotée par Georges Roth. 3 vol. parus, 1955, 1956, 1957. Paris, Éditions de Minuit.

A l'heure où tant d'illustres correspondances, celles de Voltaire, de Mérimée, de Sainte-Beuve, nous sont révélées ou rafraîchies, comment ne pas signaler le bel effort de Georges Roth pour nous donner enfin une édition correcte et complète des lettres de Diderot ? Certes, Diderot n'est pas Voltaire ; il n'est pas épistolier de race ; il n'en a pas la finesse, le doigté, le je ne sais quoi qui flatte et qui grise, l'aérienne légèreté des mots, le sens du jeu et le sourire, tout ce qui fait de la lettre le genre précieux par excellence. Voltaire est un chat qui pelote la laine, Diderot un barbet qui s'ébat. Mais cette lourdeur a ses avantages ; elle nous livre l'homme, comme Voltaire ne s'est jamais livré. Galant mais réticent avec Mme d'Épinay, tendre et désarmé devant Grimm, un brin vulgaire avec Damilaville, gaillard et complimenteur avec les Caroillon La Salette, père noble avec Jodin la fausse ingénue, solennel chef de clan avec l'abbé Pierre, avec l'épouse, la sœur ou la fille, nous pourrions croire que comme Voltaire, Diderot se compose un visage selon son correspondant. Il n'en est rien ; tous ces visages composent en fait le véritable Diderot, naïf mais madré, enthousiaste mais rationnel, simple et pontifiant, jovial et mélancolique, généreux et intéressé, indiscret et fidèle, impudique et secret. S'il n'écrit qu'à ceux qu'il aime, s'il fait attendre trois mois une réponse à Voltaire, si ses lettres officielles ou d'affaires sont roides, c'est qu'il a conscience de se livrer, et par là de se détruire. Diderot est un scandale caractérologique ; Grimm le lui avait assez dit pour qu'il le sût : d'où la relative minceur et le prix de sa correspondance.

Il n'empêche que Georges Roth nous promet au moins dix volumes ; trois ont déjà paru et nous mènent jusqu'en 1762. C'est assez pour déceler le dessein de l'éditeur et sa méthode. Assézat-Tourneux nous apportaient 293 lettres, Babelon tirait du fonds Vandeul 303 lettres inconnues, une trentaine encore se cachaient dans des revues confidentielles ; Georges Roth nous promet une soixantaine d'inédites. C'est un gain de dix pour cent qui n'est pas négligeable. Signalons dans le tome I, la lettre à Le Breton de février 1751, celle à Le Breton de 1755, celle à Marmontel du 23 avril 1757 révélée confidentiellement par H. Dieckmann ; dans le tome II, les lettres à Malesherbes du 20 octobre 1758 et à Vernes du 9 janvier 1759 d'après les autographes ; dans le tome III, la lettre à Saurin de septembre 1760 tirée de la bibliothèque de Vienne.

Encore fallait-il un texte sûr. Georges Roth a eu recours aux autographes, souvent aux moins accessibles (Harvard, Pierpont Morgan, Victor Degrange, couronne des Pays-Bas, etc...) ; mais le fonds Vandeul lui réservait de curieuses surprises. On ne saurait croire à quel point la transcription d'André Babelon fut négligente. Tous les familiers de Diderot avaient été déconcertés par cette « bibliothèque autrichienne » qui était en fait « antichrétienne »,

par « l'affaire de ses amoureux » qui était un « essaim », par cette Mme Geoffrin « qui se damne sur sa chaise » alors qu'elle « se démenait ». Babelon lisait « éplucher des pois » et non « éplucher de si près » (I, 220). Avec une infinie patience, Georges Roth a déchiffré et rectifié, préférant le *locus desperatus* à l'aventureuse restitution.

Non moins difficile enfin le classement chronologique, les éditions antérieures présentant des dossiers isolés par correspondant. Mais Diderot date rarement et souvent faussement. Bon nombre de ses lettres du Grandval sont des chroniques étagées sur plusieurs jours ; critique interne, référence au calendrier, étude des allusions, parallélisme des thèmes, on devine les trésors d'ingéniosité dépensés par Georges Roth. Pour m'être égaré moi-même dans le lacis des datations à propos du *Rêve de d'Alembert*, je félicite l'éditeur de sa perspicacité, de sa prudence, de cet art du doute indispensable en la matière. Citons quelques brillantes réussites : I, 188, deux lettres à Caroillon abusivement soudées par Babelon ; II, 269, interversion des lettres 148 et 149 ; III, 18, datation de la lettre 160. Puis-je dire cependant que je daterais sans hésitation la lettre 116 (II, 144) du samedi 26 mai 1759 et non du 2 juin ?

Mais l'ambition de G. Roth allait plus avant. Il nous donne les réponses des correspondants, dans les rares cas où elles sont connues. Il nous donne les lettres apocryphes des *Mémoires de Mme de Montbrillant* : quoique remaniées, on sait par l'édition Dufour-Plan de la *Correspondance* de Rousseau leur valeur et leur danger. Peut-être sur ce point aurait-il fallu une disposition typographique originale. Mais comment n'être pas tenté de relier toutes ces lettres par les dates principales de la vie de Diderot, de signaler les voyages, les allusions des contemporains, la critique de ses ouvrages ? C'est ainsi que l'édition de la correspondance, au lieu de se borner à l'exhumation de quelques épaves, séparées dans le temps et par l'inspiration, devenait une véritable biographie critique du philosophe. G. Roth a jusqu'ici réussi dans ce grand dessein ; nul répertoire n'est actuellement plus sûr. Nous aurons bientôt un *Calendrier de Diderot* analogue à ce que fit Henri Martineau pour Stendhal et L. J. Courtois pour Rousseau.

On a reproché à G. Roth la normalisation partielle de l'orthographe et de la ponctuation. J'aurais pour ma part adopté une autre méthode : normalisation totale lorsque la lettre n'était pas autographe, respect intégral lorsqu'elle l'était. Nous aurions ainsi contenté le philologue et le profane, sans être à l'abri des mêmes critiques, au demeurant. On lui a reproché la surabondance des notes. Ce n'est pas mon avis : je trouve, au contraire, que bon nombre de lettres sont fort obscures et que l'érudition intelligente n'est pesante que pour les niais. Je ne sais rien du milieu langrois, des falots personnages qui s'agitent derrière les Caroillon, et je le regrette ; je ne sais rien du monde des Volland, de ces Gaschon, Vialet, Prysie, Boileau, monde des finances et des Ponts-et-Chaussées, et je le regrette. Quand G. Roth nous révèlera, à propos de la petite Jodin, les petits bourgeois du quartier Saint-Sulpice que Mme Diderot recevait le dimanche, qui se plaindra de cette perspective inattendue ?

Passons, non aux critiques, mais aux retouches et aux questions. Peu de fautes matérielles, G. Roth donnant à chaque volume les *errata* du volume précédent. Signalons seulement I, 109, *1751* et non *1757* ; I, 158, note 5, *beau-père* et non *père* ; II, 71, *Asse* et non *Nasse* ; II, 72, *2 parties en 1 vol.* et non *en 4* ; III, 206, *Fortiguerra* et non *Finiguerra* ; III, 241, l'omission de deux notes. En I, 47 (d'après l'*errata* II, 325), le nom du notaire est *Mouette* et non *Marette*. Je le sais par son successeur, Me Baratte, 250 Bd St-Germain. En I, 148, c'est bien l'évêque de Langres, Gilbert de Montmorin de St-Hérem, qui est mentionné. Diderot, *infra*, l'appellera Monseigneur. Nous le retrouverons en III, 22, commensal de Buffon au Jardin du Roi. Diderot se vantera de son amitié dans une lettre à son frère du 13 nov. 1772 (*Corr. inédite*, II, 172). I, 162 : un 2e exemplaire de l'édition princeps des *Pensées*, celui de Léningrad, a été utilisé par Jean Varloot (cf. *Revue de Synthèse*, 1953, p. 208). II, 91 : « l'architriclin de son altesse » est d'Arclais de Montamy, premier maître d'hôtel du duc d'Orléans. *Ibid.*, la remarque sur le *Sacrifice d'Iphigénie* de Carle Van Loo a été consignée par Grimm dans son *Salon* de 1757 (*Corr. litt.*, 1er octobre 1757, t. III, p. 431). — I, 297 :

Mme de Back, appelée la *Parfaite Union* parce qu'elle avait « la fantaisie de fonder une coterie femelle sous ce nom » (cf. *ibid.*, p. 306), doit être à l'origine des premières loges féminines ; la remarque et le ton de Diderot jettent une petite lueur sur les rapports du philosophe avec la franc-maçonnerie. III, 25 : il s'agit des 1200 livres de pension que Damilaville faisait à sa femme. II, 183, note 3 : c'est le Martin de *Candide* et non Martin Luther. En III, 238, 321, 353, trois allusions au « moine blanc » qui est l'abbé Durier, abbé de la petite abbaye prémontrée de Moncetz, proche du château d'Isle.

Voilà mes glanes, que je présente en toute humilité. Voici maintenant Diderot qui m'interpelle sous le couvert de Naigeon : « Une critique qui ne recueille que les fautes et qui laisse là les beautés ressemble à celui qui se promènerait sur les bords d'une rivière qui roule des paillettes d'or et qui remplirait ses poches de sable » (*Corr. inéd.*, I, 305). Après avoir lu trois fois les trois tomes de Georges Roth, j'aime évoquer cette image des « paillettes d'or ».

P. Vernière.

Friedrich Engel-Janosi, **Four Studies in French Romantic Historical Writing.** The Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science. Series LXXI. Number 2, 1955.

Le livre de M. Engel-Janosi réunit, sous un titre quelque peu fallacieux, une étude schématique des conceptions de l'histoire en France de Bossuet à J. de Maistre et quatre essais sur Chateaubriand, Barante, Augustin Thierry et Tocqueville. M. Engel-Janosi fait bien de nous avertir dans sa préface qu'il prend les mots « histoire romantique » dans un sens large ! Mais ce manque de précision est regrettable, car l'intention première de l'auteur, celle qui confère une certaine unité à son ouvrage, est de nous montrer quels rapports entretiennent chez les écrivains étudiés les théories « philosophique » et romantique de l'histoire, et comment a été surmontée en fait l'opposition théorique de ces deux conceptions. Le sujet est intéressant, mais il demanderait des analyses longues et détaillées, que ne peuvent offrir ces cent cinquante pages.

Dans son premier essai, M. Engel-Janosi expose le scepticisme de l'auteur de l'*Essai sur les Révolutions*, souligne les différences qui séparent l'*Histoire des Croisades* (1808) de Michaud et certaines pages des *Etudes historiques*, et suit l'évolution des idées de Chateaubriand sur le moyen âge, le progrès et la providence. Avec Barante l'on passe à l'histoire purement nationale, fondée sur les témoignages contemporains ; mais prétendre reproduire la couleur des anciens temps ne va pas sans préoccupations « morales », c'est-à-dire politiques : l'historiographie du XVIIIe siècle est alors revue et corrigée selon le libéralisme des doctrinaires. Mais Barante néglige les travaux de critique préalable, qu'à la même époque Ranke développait en Allemagne. Dans l'article consacré à Augustin Thierry, M. Engel-Janosi indique, très sommairement, les influences (Saint-Simon, industrialistes de l'école de Say) qui s'exercèrent sur cet esprit passionné ; il examine quelques articles du *Censeur Européen*, sur Destutt de Tracy et son Commentaire de l'*Esprit des Lois*, sur l'art romantique ; il compare certains passages de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume et l'adaptation qu'en fit Augustin Thierry. En conclusion, il attribue à la tradition philosophique la croyance d'A. Thierry au progrès, et au romantisme sa sympathie pour les souffrances des humbles.

L'étude de Tocqueville est mieux circonscrite ; il s'agit de présenter des textes conservés à la Hutzler Collection et inédits lorsque M. Engel-Janosi les étudia. En 1837, semble-t-il, Tocqueville envoya à son ami J. S. Mill, des *Remarques* à propos du livre de H. Lytton Bulwer sur la France ; ce sont ces *Remarques* et deux lettres de Tocqueville au même correspondant, que commente M. Engel-Janosi. Notons que lettres et *Remarques* ont paru dans les *Œuvres Complètes* d'Alexis de Tocqueville (Tome VI, *Correspondance Anglaise*. Gallimard, 2e éd. 1954, p. 289 et suiv.) d'après des photocopies fournies par la Johns Hopkins Library. Sans doute M. Engel-Janosi

et M. J. P. Mayer ont-ils travaillé en même temps. Mais la comparaison des textes imprimés ne tourne pas à l'avantage de celui qui a eu le manuscrit original sous les yeux [1].

Ces quelques essais sont courts ; dans chacun le sujet est vaste : un écrivain, sa pensée politique, ses tendances intellectuelles, les influences qu'il a subies, ses sources littéraires. Comme M. Engel-Janosi ne dédaigne pas d'insister sur des points connus et comme il cite abondamment certains textes, ses essais paraissent un peu lents et ses conclusions trop rapides. Ses remarques sont souvent intéressantes (par exemple, sur le contraste de Barante et de Ranke, sur l'idéal politique de Barante, sur les articles d'Augustin Thierry, sur la permanence des opinions de Tocqueville sur la France) ; mais les questions générales que pose ce livre sont abordées plutôt que traitées.

CLAUDE DIGEON.

SAINTE-BEUVE, **Correspondance Générale**, recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot, **t. VII (1847-1849).** Un vol. in-8° de 531 pages. Paris, Didier, [1957].

Avec l'invincible régularité d'une puissante machine, la *Correspondance Générale* de Sainte-Beuve avance, parmi les obstacles, les guerres, les bombardements, la chute des empires, les mutations d'éditeurs. Elle vient d'atteindre une importante station où nous l'attendions, celle de 1848 ; elle l'a dépassée et touchera bientôt au Second Empire : la première lettre de ce volume est datée du 1er janvier 1847 ; et la dernière, d'août 1849, du jour où le docteur Véron appela le critique à ses articles hebdomadaires du *Constitutionnel*, c'est-à-dire à la glorieuse suite des *Lundis*. Le vocabulaire s'épuise, à dire la richesse, la vertigineuse érudition de l'œuvre de notre maître en Sainte-Beuve et en maints autres sujets ; et nous sommes, nous-mêmes, à bout d'expressions [2]. Comme pour chacun de ces volumes, que de fonds de manuscrits ont été retrouvés, dépouillés, attentivement déchiffrés, fussent-ils à Moscou (p. 314) [3]. Si la masse des lettres apparaît, cependant, moins imposante que dans certains tomes antérieurs, il faut tenir compte de ce qu'un professeur, — Sainte-Beuve est professeur, ou essaie de l'être, en 1848-1849, — a moins de loisirs qu'un libre écrivain ; et que c'est, par surcroît et par paradoxe, le moment où le critique est atteint de la crampe de l'écrivain, dont il serait de toute justice, dès lors, de changer le nom en « crampe du professeur ». Il est réduit à dicter (p. 477), et sans doute ses lettres non autographes n'ont-elles pas été conservées, puisqu'on n'en voit guère mention dans ce volume. En revanche, on se demande si toutes celles qu'on trouve ici sont vraiment des lettres, c'est-à-dire si elles ont été envoyées. Parfois, il semble que l'auteur se parle à lui-même, en feignant de parler à Mme d'Arbouville. « Voilà des pages remplies, dit-il ; je ne sais si je vous les enverrai ; je crois que non. » (p. 118.) Et, plus loin, en novembre 1847, il lui avoue qu'il a quinze lettres dans son portefeuille

1. Rétablir, p. 143, réminiscences, *L*ettres persanes ; p. 145, œuvres, raisonnables ; p. 146, réminiscences ; p. 147, utile, eût, eût ; p. 148, réminiscences ; p. 149, parce /que, généraliser, eût, propriété. Page 150, plusieurs fautes de français sont attribuables à l'éditeur plutôt qu'au rédacteur, *peu* pour pas, *exprimer* pour exprimez, *seules* pour sentir, convenable *à* pour convenable de ; cf. aussi, p. 152, *vous-mêmes* pour vous-même. De semblables fautes peuvent être décelées dans le reste de l'ouvrage, en particulier dans les notes où les mots français reçoivent parfois une orthographe américaine : *Correspondence* pour correspondance (p. 108), *national* pour nationale (p. 195), *civilization* pour civilisation (p. 140). Parfois aussi un nom propre est déformé (p. 104, *Depuconpret* pour Defauconpret).

2. Qu'on nous permette de renvoyer à la *Revue d'Histoire littéraire* d'octobre-décembre 1935 ; de juillet-septembre 1938 ; de janvier-mars 1949 ; d'octobre-décembre 1951 ; d'avril-juin 1954 ; et à la *Revue de littérature comparée* de juillet-septembre 1937.

3. Il semble que les archives Lacaussade figurent ici pour la première fois dans la *Correspondance générale*. M. Bonnerot leur a consacré, dans *Marche romaine*, Liège, d'octobre-décembre 1954, un article qui contient dès maintenant des *addenda* à ses précédents volumes.

(p. 157) ; encore est-il sûr que cette seizième lettre ne les y rejoindra pas ?

Découvrir, déchiffrer, n'étaient pas les seules tâches ; souvent il fallait dater. La vocation de l'érudit s'apparente dès lors à celle du détective. Il faut rapprocher le contenu d'une lettre des sujets qui intéressent Sainte-Beuve à tel ou tel moment de sa vie (p. 40, note 2) ; entre plusieurs millésimes, il faut choisir pour telle missive à Victor Cousin (p. 239), celui de 1848, pour les raisons les plus plausibles auxquelles j'en ajouterais une volontiers, une simple phrase : « On ne sait ce qu'on peut devenir. » Parfois, M. Bonnerot avoue une difficulté de chronologie, et combien il est malaisé de classer des lettres qui s'entrecroisent et se répondent sans que l'on saisisse bien le fil du dialogue (p. 247) ; ici ou là, lorsque le quantième du mois et le jour de la semaine se contredisent, il marque une préférence, qui peut étonner, pour le quantième (p. 153, 220, 419) [1]. En certains endroits, on voudrait s'enhardir à proposer une hypothèse : c'est le cas de la lettre 2074 C, à la page 64, où toute difficulté serait levée, nous semble-t-il, si on lisait : « Mme de Barante est morte ce matin », et non : « Mlle de Barante... » ; et si, au lieu de : « Vous avez vu trois jours après la mort de Mme de Castellane », on proposait : « Vous avez su trois jours après... », — c'est-à-dire avec trois jours de retard. Ainsi la lettre serait du 27 avril 1847, jour de la mort de Mme de Barante, née Cook, et contiendrait un rappel de la mort récente de Mme de Castellane. En revanche, on voit mal comment sortir d'embarras avec les lettres de juillet-août 1847 : Sainte-Beuve est à la campagne auprès de Mme d'Arbouville (p. 109, 111) ; le 4 septembre encore, on parle de la bonne mine qu'il a rapportée du Marais (p. 119) ; le 5 septembre, Mme de La Ferté l'entretient de leur réunion qui vient à peine de finir (p. 120) ; c'est même de « deux mois à la campagne » que Sainte-Beuve parle à Collombet, le 7 septembre (p. 123) ; et, le 27 septembre, à Ravenel, de ses « semaines à la campagne » (p. 134) ; il revient, le 19 octobre, dans une lettre à Victor Pavie (p. 149), sur ces « deux mois d'été à la campagne, dans une vraie petite chaumière » ; — or, on le trouve le 24 juillet à Châtenay (p. 103) où il a « passé huit jours en tête-à-tête de Mme de Boigne » ; il écrit au même moment (p. 102) : « Hier j'ai dîné chez Mme de Boigne à Châtenay », sans que l'on ait l'impression, au surplus, que ce dîner soit compris dans toute une semaine de tête-à-tête ; et, comme si son ubiquité n'était pas assez déconcertante, il se plaint, le 21 août, à Mme d'Arbouville, qui devrait pourtant le voir quelquefois dans sa chaumière : « Je suis là, enchaîné à cette borne de l'exécrable Institut, en plein Paris. » (p. 116.) [2]

C'est qu'à la vérité, pour placer en 1847 certaines lettres de ce volume, il faut que M. Bonnerot ait eu de fortes raisons. Toute une part de la correspondance avec Mme d'Arbouville, qu'il a ramenée de 1844, où la situaient Eugène Ritter et Gustave Michaut, à 1847, s'accorderait si bien avec certaines lettres qu'il nous a fait lire dans les volumes précédents ! Les sentiments retrouvent si uniment les mêmes chemins, et aussi les mêmes images, celle du clou d'or, celle des fleurs dont la saison est passée et qui doivent laisser place au fruit (p. 93-94)....

En tel ou tel endroit encore, le lecteur pourra souhaiter qu'une anomalie lui soit expliquée : à la page 35, Sainte-Beuve prétend avoir voté pour Musset, lors de l'élection académique du 14 janvier 1847 ; or, on ne trouve pas le nom de Musset dans le relevé des scrutins de ce jour (p. 32) ; à la page 298-299, dans cette réponse du 21 juin 1848 à Mme Théodore Carlier : « Je suis coupable de n'avoir pas répondu encore aux aimables regrets que m'exprime M. votre fils », il aura peine à se satisfaire de cette

1. Notre perplexité s'applique surtout à la lettre 2173 A, de la page 220 : si la lettre de Duvergier de Hauranne exprime le regret de ne pouvoir « réunir aujourd'hui » ses invités, elle doit être du jeudi et non du mercredi, puisque l'invitation était pour un jeudi.

2. Depuis que ce compte rendu a été composé, M. Jean Bonnerot a publié dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1957, n° 5, pp. 167-175, un *Essai de datation (les lettres de Sainte-Beuve à Mme d'Arbouville publiées dans le « Clou d'Or »)*. Ces pages, d'une grande précision, expliquent l'attribution des dates ; mais il semble qu'elles laissent subsister quelques difficultés que nous suggérons ici.

explication : « Elle avait perdu son mari depuis neuf ans [1]. » On se posera aussi quelques questions de lecture, inévitables dans une œuvre de cette importance et de cette difficulté. Par exemple, n'y aurait-il pas lieu de lire, page 54, note 1, ligne 14 : « atteignions » au lieu d' « atteignons » ; page 65, dans la lettre de Patin, ligne 5 : XVI^e^ au lieu de XVII^e^, et ligne 10 : « l'ode où Horace dit de Barine, etc. » au lieu de : « l'ode d'Horace dite de Barine » ; page 98, ligne 1 : « diverses » au lieu de « divers » ; page 105, ligne 32 : « en sa présence » au lieu d' « en présence » ; page 113, ligne 21 : « les *humaniores litterae* » ; page 116, ligne 18 : « irréparable » au lieu d' « inséparable » ; page 121, lettre 2113, ligne 12 : « ses employés » au lieu de « ces employés » ; page 127, ligne 4 de la lettre de M^me^ d'Arbouville : « paisiblement » au lieu de « péniblement » ; page 128, ligne 26 : « des idées » au lieu de « les idées » ; page 129, ligne 24 : « les hommes » au lieu de « des hommes » ; page 155, ligne 2 : « faites vivre » au lieu de « faites, vivez » ; page 163, note 3, ligne 9 : « pour peu qu'on s'en retire » ; page 202, lettre 2159, ligne 19 : « un nom » au lieu de « son nom » ; page 213, note 1, ligne 6 : « un ami » au lieu de « vos amis » (v. trois lignes plus loin : « cet ami ») ; page 260, ligne 33 : « ce qu'il sait » au lieu de « ce qu'il fait » ; page 283, ligne 24 : « en jouissant » ; page 297, lettre 2227, ligne 6 : « puisqu'elle ne les console pas » ; page 326, lettre 2247 A : « à la pensée d'une amitié » peut-être, au lieu de : « à la pensée d'un autre », dont le sens paraît peu clair ; page 332, ligne 9 : « forces » au lieu de « formes » ; page 386, ligne 8 : « Où en est l'École administrative ? » (il semble que Sainte-Beuve s'informe de l'état des projets d'Olivier à l'égard de cette école) ; page 394, dernière ligne : « la *res angusta* » ; page 436, ligne 31 : « ces dires » au lieu de « ses dires » ; page 468, lettre 2312, ligne 15 : « reconnaissable » au lieu de « reconnaissant » ; page 483, ligne 24 : « les *Lettere ultrajettine* » ; ligne 33 : « aux propos divers » au lieu de : « au trajet direct » ; page 492, avant-dernière ligne : *Ultrajectina* (cf. p. 483) ; page 493, dernière ligne : « en cela différent de M. Duguet » (texte conforme à celui de *Port-Royal*) ; page 502, lettre 2326, ligne 22 : « entre » au lieu d' « outre » ? A la page 503, ligne 27 : « elle croyait avoir eu besoin de ce que je lui apportais » paraît présenter un sens contraire à la pensée de Sainte-Beuve. A la page 479, ligne 7, l'agencement de l'idée incline à faire penser que Sainte-Beuve a voulu écrire : « Quoique je sois bien peu préparé pour ces matières, etc., j'y apporte un sentiment de respect véritable, etc », et non : « Quoique je sois bien préparé, etc. [2] »

En plus d'un cas la plume de Sainte-Beuve a pu trahir sa pensée ; et nous espérons que ces conjectures sont de celles qui se tiennent dans les limites du respect tout en faisant leur part aux inadvertances des plus grands écrivains. Où, peut-être, notre respect serait plus exposé à s'émanciper, c'est dans l'examen du fond et du caractère. Cet « empirisme organisateur », — pour reprendre un mot célèbre par lequel on l'a défini, — habile à prendre ses mesures du côté de la Suisse, de l'Angleterre, de l'Amérique, de la maison familiale de Boulogne, avant de trouver sa juste place à bonne distance des émeutes et à distance commode de Paris ; équilibrant

1. Parfois la pensée de M. Bonnerot a été trahie par l'imprimé : où il voulait dire certainement (p. 208, note 3) : « une saine instruction », on a mis : « une vaine instruction ». Pour préparer de futurs *errata*, prenons le soin, assez futile, nous en convenons, de signaler quelques erreurs typographiques, d'une correction aisée : p. 40, ligne 3, lire 6 au lieu de 5 ; p. 43, note 2, lire « Charles Dédéyan » ; p. 58, note 2, ligne 12, lire « Bengesco » ; p. 83, note 3, lire 2085 au lieu de 2084 ; p. 90 : « Ravenel » ; p. 107, lettre 2103, ligne 15 : « Bascans » ; p. 209, note 1 : 1944 au lieu de 1934 ; p. 334, note 1 : lire peut-être *Sittenschilderei* ; dans la liste académique de la page 399 : Jay ; p. 479 : Gallas ; p. 485, ligne 1 : 1849. Comme il n'est peut-être pas interdit, même avec les livres les plus dignes de respect et d'admiration, de sourire de ces petits tours plaisants que joue parfois au sens une mésaventure typographique, nous citerons, p. 40, note 1, ce magistrat qui, né en 1734, meurt en 1863 ; p. 200, note 1, cette fontaine qui est en construction en 1838 et inaugurée en 1834 ; l'an XL de la page 441 ; enfin l'absence de ponctuation, p. 305 : « un simple mot bien ou assez bien jeté à la poste » (pour : « un simple mot : bien ou assez bien, jeté à la poste ») donne à la phrase un sens bizarre. On voudrait quelque modification de forme à celle où il est écrit (p. 311) que Philippe Auguste Jeanron (1808-1877) « collabore à la *Vie des Peintres* de Vasari ».

2. Je soupçonne Michiels d'être fort capable de commettre des vers faux. Ce serait le cas du premier de ceux qui sont cités p. 114.

trois préoccupations inégalement obsédantes : le sort de la France, les divers partages de midi (qui ne sont pas tous des démons), et le tome III de *Port-Royal*, — n'est pas moins heureux dans l'art de brouiller quelques dates et de simplifier quelques faits pour sauvegarder la réputation de Joseph Delorme.

Car voici que, grâce à M. Bonnerot, la question des « cent francs », si commodément résolue en tête de *Chateaubriand et son groupe littéraire*, rebondit. Dès 1860, Jean Reynaud, pourtant favorable à Sainte-Beuve, haussait les épaules à cette histoire de ramoneurs qu'il traitait de « commérage » (p. 243). A la vérité, il ne s'agissait pas de cent francs, mais de plusieurs fois cent francs, répartis entre une liste du Ministère de l'Intérieur et une liste des Affaires Étrangères ; il ne s'agissait pas de 1847, mais de 1844-1845 ; et, quand Sainte-Beuve déclare pour sa défense que, depuis 1843, il s'est trouvé fort à l'aise et a eu « peine à dépenser *son* revenu » (p. 245), il n'est que de s'informer auprès de Charles Magnin, ou de se reporter, dans l'index de M. Bonnerot, à l'article « Question d'argent » (p. 525) pour sentir naître quelques doutes. Il n'a jamais, depuis le temps du *National*, écrit un mot de politique, va-t-il répétant : mais un auteur ne peut-il être vénal que pour ce qu'il écrit ? Ne peut-il l'être pour ce qu'il n'écrit pas ? Et, pour tout dire, Leconte de Lisle avait-il rendu plus de services à Napoléon III que Sainte-Beuve à Louis-Philippe ?... De ces diverses réflexions, se dégage-t-il le moindre doute dans notre pensée, sur l'intégrité de Sainte-Beuve ? Non pas : elles nous induisent seulement à discerner, dans sa politique personnelle, un goût presque ingénu de la ruse. Accuser clairement Buloz de grivèlerie en cette occasion (p. 257), pour reporter, dix ans après, son réquisitoire sur Genin, n'est-ce pas un de ces tours trop aisés à déjouer, comme la légère couche de suie dont on enduit faits et date, à la faveur d'une cheminée qui marche mal ? On dira qu'en fin de compte Taschereau n'a trouvé à dénoncer, en tout et pour tout, que cent francs, dans la *Revue rétrospective* ; mais le premier témoignage de Reynaud prévaut, pour l'esprit le moins critique, sur cette tardive publication : il ressort clairement, du volume de M. Bonnerot, que personne, et Taschereau moins que personne, ne voulait faire de peine à Sainte-Beuve. La seule explication qui ne soit pas venue à l'esprit de ces Ulysses fertiles en expédients est celle que le bon sens et la plus simple équité font trouver d'emblée à M. Jean Bonnerot : il y avait plus d'un Sainte-Beuve en 1844-1845.

Au moment même où l'auteur de *Port-Royal* se voyait en butte aux soupçons de compensations occultes et glissait aux voies détournées du probabilisme, Xavier Marmier, qui ne l'aimait guère, écrivait dans son journal inédit, le 11 avril 1848 [1] : « Le 2e numéro de la *Revue rétrospective* a paru. Il renferme un tableau de l'emploi des fonds secrets au Ministère de la guerre, qui présente, il faut le dire, de fâcheux détails, une lettre de L. de Lavergne qui est une sorte de trahison envers le Ministre, l'honorable M. de Rémusat qui l'employait comme secrétaire. La pièce capitale du recueil est une lettre de L. Philippe à sa fille la reine des Belges sur les mariages espagnols. Si M. Taschereau a voulu faire un acte d'équité républicaine en publiant cette belle et noble lettre, il a parfaitement réussi. Nul acte ne prouve mieux avec quelle loyauté le gouvernement français a agi dans cette grave circonstance et quelle a été l'arrogante et égoïste exigence de l'Angleterre. » Pas un mot sur les bruits qui courent au sujet de Sainte-Beuve. Pas un mot, l'année suivante, sur l'exode de Liège.... Ainsi, ce qui émeut si fort une existence et y fait époque passe inaperçu d'un observateur d'autant plus attentif qu'il est malveillant. Leçon de sagesse que nous donnent souvent les correspondances d'autrefois. Il faudrait Sainte-Beuve pour la développer, sur son ton légèrement épicurien, en l'assaisonnant de quelques vers d'Horace.

Ce ton fait le charme de plus d'une de ces lettres, un charme auquel les notes, savantes et souvent pittoresques, de M. Bonnerot ajoutent le sourire des anecdotes, les échos d'un monde spirituel, et le bruissement léger de tout un siècle.

PIERRE MOREAU.

1. On sait que ce journal appartient à l'Académie de Besançon.

MARQUIS DE LUPPÉ, **Astolphe de Custine.** Monaco, Editions du Rocher, 1957. Un vol. in-16 de 335 pages.

Pour le grand public le nom du marquis de Custine n'évoque le plus souvent qu'un faible écho, on le cite parfois à propos de son meilleur livre, *La Russie en 1839*, où des journalistes piquent encore « une citation d'actualité ». Les bibliographes — Talvart, Thieme et ses continuateurs — l'ignorent.... Et pourtant son nom est souvent rencontré par les amis du romantisme : il est le fils de Delphine de Custine, l'amie de Chateaubriand ; Balzac lui a dédié *L'Auberge rouge* ; Barbey d'Aurevilly, *L'Ensorcelée* ; son élogieux témoignage est recueilli en appendice aux *Fleurs du Mal*... Sa réputation, il est vrai, est marquée par le scandale public d'une affaire de mœurs qui, en une époque plus sévère que la nôtre, lui a valu d'être traité en paria par la société aristocratique à laquelle il appartenait.

Si l'abondante bibliographie du livre de M. de Luppé montre que l'oubli n'était pas total pour les « spécialistes », il manquait l'ouvrage de synthèse campant le personnage du berceau à la tombe. Le travail n'était pas facile. M. de Luppé a pendant de longues années patiemment recueilli de nombreux documents inédits sur Custine — surtout des lettres adressées à divers correspondants, car les papiers personnels de Custine et le manuscrit de ses *Mémoires* tombés entre les mains du marquis de Foudras n'ont pu être retrouvés [1], — il a pu avoir accès à de nombreux fonds d'archives privées, à commencer par les archives de sa propre famille où figurent les *Lettres de Custine au marquis de La Grange* [2]. De minutieuses recherches dans les archives publiques, de vastes lectures de journaux et d'ouvrages sur la période romantique ont permis cette résurrection. L'ouvrage est dépourvu d'appareil érudit, mais on sent bien à la lecture que c'est un sacrifice imposé par des nécessités d'édition et que chaque fait, chaque date est étayé sur des documents de première main, un index et une liste des sources rendent toutefois la consultation facile.

L'auteur fait œuvre d'historien impartial, il ne cherche pas à rendre sympathique son héros, mais à expliquer sa psychologie, il commente avec perspicacité l'influence de son vice sur ses idées et son comportement.

Custine est un auteur du second rayon ; *La Russie* mise à part, son œuvre est peu lisible. C'est toutefois un épistolier très remarquable, ses lettres très travaillées dénotent un esprit rompu aux finesses de l'analyse et de l'introspection, au milieu de longueurs on y trouve maints passages de critique littéraire ou psychologique qui ne sont pas d'un esprit vulgaire. M. de Luppé cite longuement de nombreuses lettres à M^me^ Sophie Gay qui fut une de ses plus fidèles confidentes, leur intérêt documentaire n'est pas niable. Custine a correspondu avec de grands esprits, les lettres échangées par lui avec Victor Hugo et Balzac sont encore en grande partie inédites ; mais, sans paradoxe, on peut affirmer que les lettres de Custine nous apporteront beaucoup plus que celles de ses illustres correspondants.

ROGER PIERROT.

MARQUIS DE CUSTINE, **Souvenirs et portraits,** textes choisis et présentés par PIERRE DE LACRETELLE. Monaco, Éditions du Rocher, 1956. Un vol. in-8° cour. de 288 pages.

Cette anthologie, antérieure au remarquable ouvrage de M. de Luppé, peut le compléter, tout en satisfaisant, par son introduction, de moyennes curiosités. Les textes, extraits des ouvrages de Custine et de ses lettres, ont été groupés chronologiquement, si bien que nous les lisons comme un

1. Cf. [Victor Lambinet], *Madame Récamier, la reine Hortense et quelques autres...*, manuscrit publié par Charles Léger, Mercure de France, 1941, p. 191, et marquis de Luppé, *Astolphe de Custine*, p. 301.
2. Publiées par le marquis de Luppé, Presses françaises, 1925.

journal intime reconstitué. Il y a, en effet, chez Custine un sens de l'introspection assez morbide qui l'apparente à Amiel — et très lointainement à Proust. M. de Lacretelle a cependant eu raison de ne pas négliger les « choses vues », parfois fort bien, sur l'industrie anglaise et sur la Russie. Quelques portraits et jugements littéraires : Zacharias Werner, Chateaubriand, Hugo, Tocqueville.

Claude Pichois.

DIVERS

DEMANDES DE RENSEIGNEMENTI.

1. Monsieur C. A. Burns (Nottingham, The University, Department of French) a publié en 1954 dans la *R. H. L.* (p. 357-370) un article sur Edmond de Goncourt et Henry Céard. Ce dernier a fait jouer, à l'Odéon, en 1886, une adaptation dramatique de *Renée Mauperin* dont le manuscrit était et reste introuvable. M. Burns serait donc très reconnaissant à toute personne qui voudrait bien lui indiquer si ce manuscrit existe encore et où il se trouve actuellement.

2. M. Jacques Monge, demeurant 5, Rond-Point Bugeaud, Paris (16e), prépare une thèse sur Fromentin. Il serait très reconnaissant à toute personne qui voudrait bien lui signaler les manuscrits dont elle connaîtrait l'existence, et, plus généralement, lui donner tout renseignement ou lui signaler toute documentation susceptibles d'aider ses recherches.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Philosophie — Sciences Humaines]. *France*, 2 700 F — *Étranger*, 3 200 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, Paris Ve, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un nº par an ; nº 1, 300 F. ; nº 2, 400 F. ; nº 3, 460 F.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 384 pages ..... 1 600 F
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 394 pages ..... 1 800 F
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 492 pages, 48 planches ..... 3 000 F
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème), format in-4°, 219 pages ..... 1 100 F

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 1 300 F
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), relié pleine toile ..... 1 200 F
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), relié pleine toile ..... 1 900 F

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire des textes :

Mlle PELLEGRIN, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile). 2 400 F.

VAJDA, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*. 450 F.

VAJDA, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 2 400 F.

VAJDA, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 600 F.

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, non vendus par volumes séparés.

Les Cahiers de Paul Valéry :

Volumes : 1° reliés, 160 000 F (64 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 174 000 F (78 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). Les volumes I-VII sont parus.

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* ..... 1 500 F.

V. *Musique et poésie au XVIe siècle* ..... 1 600 F.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1958.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Flasche (Hans). — Romance languages and literatures as presented in German doctoral dissertations, 1885-1950 : a bibliography. — Bonn, H. Bouvier u. Cº ; Charlottesville, Bibliographical Society of the University of Virginia, 1958.

— Bautier (Robert-Henri), Vallée (Aline) et Kecskémeti (Charles). — Bibliographie analytique internationale des publications relatives à l'archivistique et aux archives. Publications parues en 1954, 1955 et 1956, et complément aux bibliographies publiées dans les nos 2, 3 et 4 d'*Archivum*. — *Archivum*, 1956 [1957].

DIVERS

Divers. — * Bornecque (Pierre et Jacques-Henry). — La France et sa littérature. Guide complet dans le cadre de la civilisation mondiale. Tome II. De 1715 à nos jours. — Éd. IAC, 1957.

— * Muller (Chanoine Armand). — Enseignement littéraire et enseignement chrétien. [La Renaissance et l'humanisme. Grandeur et limites du classicisme. Voltaire et Rousseau. Le maître chrétien devant les auteurs non-chrétiens.] — Centre d'études pédagogiques, 1958.

— * Rat (Maurice). — Dédicaces. — Poitiers, Éd. SFIL, 1958.

— * Saillet (Maurice). — Sur la route de Narcisse [Baudelaire, A. Artaud, Rimbaud, G. Nouveau, etc.]. — Mercure de France, 1958.

— * Vier (Jacques). — Littérature à l'emporte-pièce. — Éd. du Cèdre, 1958.

— * Libri nel tempo. Enciclopedia monografica della letteratura (Collana di enciclopedie monografiche « AZ Panorama »). — Bologna, Zanichelli, 1957. [Voir C. R. de Marco Boni, *Convivium*, gennaio-febbraio.]

— Billy (André). — Les cabinets de lecture de jadis et de naguère [à propos de la « Bibliothèque Olier »]. — *FL*, 16 août.

— Bourbon-Busset (Jacques de). — Littérature et vie intérieure. — *Études*, octobre.

— Macchia (Giovanni). — Aspetti anticartesiani della letteratura francese. — *Nuova Antologia*, settembre.

— Mauriac (François). — Notes sur l'érotisme en littérature. — *FL*, 2 août.

— Rauhut (Franz). — Das erzieherische Wesen des französischen Klassik im kulturgeschichtlichen Zusammenhang. — *Die neueren Sprachen*. H. 5.

— Seguin (Jean-Pierre). — Les feuilles d'information non périodiques ou « canards » en France. Leur valeur de témoignage historique et social [suivi d'une discussion par Jean Prinet, N. Villa, etc.]. — *Revue de synthèse*, juillet-septembre 1957.

— Seguin (J.-P.). — L'illustration des feuilles d'actualité non périodiques en France aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. — *Gazette des Beaux-arts*, juillet-août.

— Trénard (Louis). — De l'histoire sociale des idées. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste... — M. Didier, 1958.

— La Société des gens de lettres de France. — *Cahiers français*, avril.

Baroque. — Kies (Albert). — Montaigne et saint François de Sales sont-ils baroques ? [à propos de : I. Buffum, *Studies in the Baroque from Montaigne to Rotrou*, Yale University Press, 1957]. — *LR*, août.

— Sayce (R. A.). — The use of the term baroque in French literary history. — *CL*, Summer.

Critique. — L'opinion d'une jeune Marocaine sur la critique vue par Sainte-Beuve et Proust [M^lle^ Hourya Benis, second prix de composition française au concours général]. — *Le Monde*, 20 juin.

Enseignement. — Ballereau (A.). — L'École centrale des Ardennes [H. M. : L'enseignement à l'École centrale]. — *Études ardennaises*, 1^er^ juillet.

— Bordes (Maurice). — Contribution à l'étude de l'enseignement et de la vie intellectuelle dans les pays de l'intendance d'Auch au XVIII^e^ siècle (*fin*). — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 2^e^, 3^e^ trimestres.

— Pierrard (le frère Pierre). — L'écolâtrie Saint-Jean et l'enseignement à Valenciennes des origines au début du XVII^e^ siècle. — *Cercle archéologique et historique de Valenciennes, Mémoires*, t. III, 1957.

Langue. — * Gougenheim (G.). — Dictionnaire fondamental de la langue française. — Didier, 1958.

— Arveiller (R.). — Cinquante nouvelles datations. — [In] * Mélanges... István Frank (*Annales Universitatis Saraviensis*), 1957.

— Biedermann (Gudula). — Rückkehr zum magisch-religiösen Ursprung der Sprache bei Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud und Claudel. — [In] * Deutschland-Frankreich, II (Stuttgart, 1957).

— Douady (J.). — Mots, musiques, métamorphoses. — *Les Humanités* (classes de grammaire), octobre, novembre.

— Ferré (André). — La perversion du vocabulaire. — *L'École et la vie*, 1^er^ octobre, 22 novembre, 27 décembre.

— Massigli (René). — La langue française dans la vie internationale. — *RP*, novembre.

— Muller (Ch.). — Le *Dictionnaire* de Robert et les citations. — *La Classe de français*, juillet-août.

— O'Reilly (Patrick). — Le français parlé à Tahiti. — *Vie et langage*, août.

— Rat (Maurice). — La langue française au Canada. — *EN*, 20 novembre.

— Voir : *Presse.*

Littératures régionales. — * Doussinet (Raymond). — Le parler savoureux de Saintonge. — La Rochelle, Éd. Rupella, 1958.

— Desnouettes (André J.). — Sonnets cotentinais en parler populaire du pays. — *Études normandes*, 3e trimestre.

— Escarpit (Robert). — Essai de sociologie littéraire de la Flandre [la littérature flamande française dans la région de Lille et de Douai, à l'époque moderne]. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste... — M. Didier, 1958.

— Guichard (Paul). — Les relations littéraires [entre Lyon et les pays de l'Ain]. — *Visages de l'Ain*, juillet-septembre.

— Roger (Gaston). — Naissance d'un romanesque [le roman régionaliste]. — *L'Information des cours complémentaires*, septembre-octobre.

— Panorama de la littérature provençale actuelle. — *Fe*, nº 182, estiéu.

Littérature comparée. Influences. — * Société française de littérature comparée. Actes du second Congrès national. Lille, 30 mai-2 juin 1957. Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste. Avant-propos de Guy Debeyre. Introduction de Marcel Bataillon (Études de littérature étrangère et comparée. 35). — M. Didier, 1958.

— Brachin (Pierre). — Les écrivains flamands et la littérature française. — *Le Monde*, 5, 6 juin. [Voir aussi *De Vlaamse Gids*, juillet-août 1957.]

— Brachin (P.). — De Franse letteren in een Vlaams-Hollandse spiegel. — *Koninklijke Vlaamse academie voor taal-en letterkunde*, 1957, nº 5.

— Gillet (Jean). — Cosmopolitisme et littérature comparée. — [In] * Les Flandres...

— Munteano (B.). — « Convenance » et « couleur locale » en littérature comparée. — [In] * Les Flandres...

— Pichois (Claude). — Introduction à une méthodologie de l'image de la Belgique en France. — [In] * Les Flandres...

— Yetkin (S. Kemal). — L'influence de la littérature française en Turquie. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1957.

Mélanges. — * Deutschland-Frankreich. Ludwigsburger Beiträge zum Problem der deutsch-französischen Beziehungen. [Begegnung mit der französischen Sprache und Literatur. Festschrift zum 60. Geburtstag von Julius Wilhelm, Tübingen, 20-9-56]. — Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1957.

— * Mélanges de linguistique et de littérature romanes à la mémoire d'István Frank... — *Annales Universitatis Saraviensis*, Philosophie-lettres, Universität des Saarlandes, 1957.

Nécrologies. — Bataillon (Marcel). — L'héritage de Fernand Baldensperger. 1871-1958. — *RLC*, avril-juin.

— Voisine (Jacques). — *In memoriam*, J.-M. Carré. — *RSH*, juillet-septembre.

— Rochefort (A. Henri). — G. Cohen (1879-1958). — *Le Thyrse*, septembre.

— Simon (Pierre-Henri). — Sur la mort d'un poète [Y.-G. Le Dantec]. — *RP*, août.

— Arrou (Pierre). — H. Martineau dans sa librairie. — *La Revue du Bas-Poitou*, septembre-octobre.

— Chabaneix (Philippe). — H. Martineau (1882-1958). — *La Revue du Bas-Poitou*, juillet-août.

— Dulong (Claude). — H. Martineau. — *RP*, septembre.

— Nanteuil (Jacques). — H. Martineau, enfant du Poitou. — *La Revue du Bas-Poitou*, septembre-octobre.

— Ricordo di Pietro Paolo Trompeo, a cura di Luigi De Nardis e Mario Picchi. — *La Fiera letteraria*, 21 settembre.

— Boni (Marco). — Ricordo di Pietro Paolo Trompeo. — *Convivium*, settembre-ottobre.

— Fongaro (A.). — P. P. Trompeo (1886-1958). — *RLC*, juillet-septembre.

— V. d. L. [del Litto]. — P. P. Trompeo [professeur à l'Université de Rome]. — *Stendhal Club*, nº 1.

— Lugli (Vittorio). — Tra Baudelaire e il Seicento. — [In] Ricordo di P.P.T...

— Macchia (Giovanni). — Tempo ritrovato. — [In] Ricordo di P.P.T...

— Nardis (Luigi de). — Saggismo di Trompeo. — [In] Ricordo di P.P.T...

— Natoli (Glauco). — La Pantofola di vietro. — [In] Ricordo di P.P.T...

— Simone (Franco). — Un critico nel tempo. — [In] Ricordo di P.P.T...

— Voir : *Maupassant* (*G. de*), *Stendhal*.

Poésie. — Bal (Willy). — Dialecte et poésie. — *Les Dialectes belgo-romans*, janvier-mars.

— Mounin (Georges). — La poésie enregistrée [à propos de catalogues de disques]. — *Critique*, octobre.

Presse. — * Bruneau (Charles). — La Langue du journal. — Éditions Estienne, 1958 (Cours magistraux).

— * Ledré (Charles). — Histoire de la presse (« Les Temps et les destins »). — A. Fayard, 1958.

Roman. — Renée J. Kohn. — Four centuries of French novel : evolution of the hero. — *The American Society Legion of honor magazine*, nº 2.

Théâtre. — * Duchartre (Pierre-Louis). — La Commedia dell'arte et ses enfants. — Éd. d' « Art et Industrie », 1956.

— * Pollitzer (Marcel). — Les trois reines de théâtre : Mlle Mars, M. Dorval et Rachel. — La Colombe, 1958.

— Cohen (Gustave). — Le masque dans le théâtre français du Moyen Age [jusqu'au xve siècle]. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres*, n. 3.

— Pinatel (Joseph). — La fin de la tragédie [Voltaire, M.-J. Chénier Lebrun, Ponsard...]. — *L'École*, 18 octobre.

— Raeders (Georges). — Le théâtre français au Brésil. — *Culture française*, octobre.

— Victoroff (David). — L'applaudissement : une conduite sociale. — *L'Année sociologique*, 1955-1956 [1957].

— Vier (J.). — Considérations sur la comédie bourgeoise, de Beaumarchais à M. Pagnol. — *L'École*, 18 octobre, 1er novembre.

Thèmes littéraires. — Digeon (Claude). — La question allemande dans la vie intellectuelle française de l'avant-guerre de 1870 à celle de 1914 [résumé thèse Lettres, 20 juin 1957]. — *AUP*, juillet-septembre.

— Roche (Alphonse). — La Camargue et ses poètes. — *FR*, October.

XVe SIÈCLE

Christine de Pisan. — * The « Livre de la Pais » of C. de P. A critical ed., [by Charity Cannon Willard], with introduction and notes. — 'S-Gravenhage, Mouton and Co, 1958.

Gerson (J.). — Lieberman (Max). — Chronologie gersonienne (*suite*). G. ou d'Ailly : « Annotatio doctorum aliquorum qui de contemplatione locuti sunt ». — *Romania*, nº 3.

Villon (F.). — Burger (André). — L'épitre de V. à Marie d'Orléans. — [In] * Mélanges... István Frank (*Annales Universitatis Saraviensis*), 1957.

— Edelman (Nathan). — C. R. de : A. Burger, *Lexique de la langue de V.* (Genève, 1957). — *RR*, October.

— Harden (Robert). — F. V. and his monetary bequets. — *Speculum*, July.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Renaudet (Augustin). — Humanisme et Renaissance [... Érasme, Lefèvre d'Étaples, Marguerite de Navarre, Rabelais...]. — Genève, E. Droz, 1958.

— Bergier (Jean-François). — Pour une histoire de la propagande religieuse au XVIe siècle [C. R. de *Aspects de la propagande religieuse*, Genève, 1957]. — *Annales. Économies...*, octobre-décembre.

— Buck (August). — Aus der Vorgeschichte der Querelle des Anciens et des Modernes in Mittelalter und Renaissance. — *BHR*, fasc. 3.

— Louis (F.). — Cinéma et enseignement littéraire (*suite*). 1. Un texte poétique de Du Bellay, « Heureux qui comme Ulysse... ». — 2. Un texte narratif de Rabelais, « Comment un moine de Seuilli... », *Gargantua*, I, chap. XXVII. — *Entre nous.* Cahiers trimestriels de documentation et d'information, avril-juin.

— Pfeiffer (Rudolf). — Dichter und Philologen im französischen Humanismus. — *Antike und Abenland*, Bd. VII.

— Pignon (Jacques). — La Gente Poitevinrie, recueil de textes en patois du XVIe siècle, publié d'après l'édition de 1572 [Thèse compl. lettres, 21 décembre 1957]. — *AUP*, juillet-septembre.

— Secret (F.). — Les Jésuites et le kabbalisme chrétien à la Renaissance. — *BHR*, fasc. 3.

— Van Leyden (W.). — Antiquity and authority. A paradox in the Renaissance theory of history. — *JHI*, October.

Bibliographie. — Bensimon (Marc J.). — C. R. de : D. C. Cabeen, General ed., *A critical bibliography of French literature.* Vol. II. The 16th century, ed. A. Schutz (Syracuse, New York, 1956). — *Romance Philology*, November.

— Bergier (Jean-François). — Bibliographie des articles relatifs à l'histoire de l'humanisme et de la Renaissance (1956 et 1957). — *BHR*, fasc. 3.

Bibliophilie. Livre. — Chèvre (Marie). — Encyclopédies et marques des imprimeurs français de la Renaissance. — *Gutenberg Jahrbuch*, 1958.

— Dalbanne (Claude). — Notes sur Guillaume I Merlin, libraire parisien, 1537-1571. — *Gutenberg Jahrbuch*, 1958.

— Vial (Jean). — Formules publicitaires dans les premiers livres français. — *Gutenberg Jahrbuch*, 1958.

Théâtre. — Cohen (Gustave). — La Farce des Veaux. — [In] * Mélanges... István Frank (*Annales Universitatis Saraviensis*), 1957.

— Lewicka (Halina). — Note sur un schéma de farce au XVe et au XVIe siècle. — *BHR*, fasc. 3.

Calvin (J.). — Benoît (J.-D.). — C. et la Bible. I. L'obscurité de la Bible. II. L'autorité de la Bible. — *Le Christianisme au XXe siècle*, 11, 25 septembre.

— Smits (L.). — C. R. de : J. C., *Institution de la religion chrestienne.* Livre Ier, éd. J.-D. Benoît (Paris, 1957). — *Revue d'histoire ecclésiastique*, nos 2-3.

Du Bartas (G.). — Laffont (Abbé A.). — Les descendants de Guillaume Salluste du B. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 3e trimestre.

Du Bellay (J.). — Voir : *XVIe siècle. Divers* (F. Louis).

Érasme. — * Opus Epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami. T. XII. Indices, par Barbara Flower et Élisabeth Rosenbaum. — London, Oxford University Press, 1958. [Voir C. R. de : Aug. Renaudet, *BHR*, fasc. 3.]

— Van Gelder (Dr H. A. Enno). — Erasmus, schilders en rederijkers. Het wezen van de Reformatie. — *Tijdschrift voor geschiedenis*, afl. 1, 3.

— Murray (W. A.). — Erasmus and Paracelsus. — *BHR*, fasc. 3.

— Sowards (J. K.). — Erasmus and the apologetic textbook : a study of the *De duplici Copia verborum ac rerum.* — *SP*, April.

Labé (L.). — * Giudici (Enzo). — Note e appunti in margine a L. L. [texte mis à jour et complété]. — Estratto da *Studi francesi*, 1958.

La Boétie. — Giannelli (Maria Teresa). — Un personaggio degli *Essays* di Estienne de La B. — *LM*, maggio-giugno, settembre-ottobre.

Lemaire de Belges (J.). — Hill (Christine M.). — C. R. de : J. L. de B., *Le Temple d'honneur et de vertus*, éd. H. Hornik (Genève, 1957). — *FS*, October. [Voir aussi : C. R. de M. M. Pelan, *MLR*, January 1959.]

Montaigne. — Gély (C.). — Vacances de M., ou l'oisiveté bien ordonnée. — *Les Humanités* (Classes de lettres), octobre.

— Micha (Alexandre). — La sensibilité de M. — [In] * Mélanges... István Frank (*Annales Universitatis Saraviensis*), 1957.

— Nicolaï (Alexandre). — Le machiavélisme de M. — *BAM*, janvier-juin, juillet-septembre.

— Petit (Léon). — M. à Rome et deux ambassadeurs amis, Louis Chasteigner, seigneur d'Abain et de La Roche-Posay, et Paul de Foix. — *BAM*, janvier-juin.

— Voir : *Divers* (Baroque).

Pontus de Tyard. — Hall (Kathleen M.). — En quelle année naquit P. de T. ? — *RSH*, juillet-septembre.

Postel (G.). — Secret (F.). — Documents pour servir à l'histoire de la publication de la Bible d'Anvers. — *Sefarad*, fasc. I.

Rabelais (F.). — * De Greve (M.). — La condamnation de R. par la Sorbonne et les variantes de *Pantagruel* et de *Gargantua.* — [In] * Handelingen van het XXIIe Vlaams Filologencongres, Gent, 24-26 avril 1957.

— Massignon (Geneviève). — Survivances modernes des jeux de Gargantua. — *Le français moderne*, octobre.

— Virolle (R.). — Explication de texte. R. et les tartuffes (*Pantagruel*, chap. XXXIV). — *L'École*, 20 septembre.

— Voir : *XVIe siècle. Divers* (F. Louis).

Rapin (N.). — Brethé (E.). — Une mésaventure de Nicolas R. — *La Revue du Bas-Poitou*, juillet-août.

Ronsard (P. de). — Micha (A.). — Sur l'allégorie de la France dans la *Continuation du discours des misères de ce temps*. — *BHR*, fasc. 3.

XVII[e] SIÈCLE

Bibliophilie. — Bourriau (D[r] R.). — Les ex-libris des Écoles de Saint-Cyr. — *Revue de l'histoire de Versailles*, 1957-1958.

Spiritualité. — Febvre (Lucien). — Aspects inconnus d'un renouveau religieux en France entre 1590 et 1620 [par Robert Mandrou, d'après les notes d'une leçon prononcée à l'É. N. S. de Sèvres]. — *Annales. Économies...*, octobre-décembre.

Théâtre. — Borrel (Eugène). — La musique de théâtre au XVII[e] siècle. — *XVII[e] siècle*, n° 39, 2[e] trimestre.

— Bruyelle (R.). — L'évolution de la tragédie au XVII[e] siècle. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 octobre, 1[er] novembre, 15 décembre 1957 ; 1[er], 15 février, 1[er] avril 1958.

— Dubu (Jean). — La condition sociale de l'écrivain de théâtre au XVII[e] siècle. — *XVII[e] siècle*, n° 39.

— Lebègue (Raymond). — La vie dramatique en province au XVII[e] siècle. — *XVII[e] siècle*, n° 39.

— Mélèse (Pierre). — Les conditions matérielles du théâtre à Paris sous Louis XIV. — *XVII[e] siècle*, n° 39.

— Mongrédien (Georges). — Les comédiens de campagne au XVII[e] siècle. — *XVII[e] siècle*, n° 39.

— Reyval (Albert). — L'Église et le théâtre au XVII[e] siècle. — *XVII[e] siècle*, n° 39.

— Vanuxem (Jacques). — Le décor de théâtre sous Louis XIV. — *XVII[e] siècle*, n° 39.

Arnauld (R.). — Dorival (Bernard). — Philippe de Champaigne et Robert A. d'Andilly. — *La Revue des arts*, mai-juin.

Bayle (P.). — * Scholberg (K. R.). — P. B. and Spain (University of North Carolina studies in Romance languages and literatures. N° 30). — Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1958.

— Labrousse (Élisabeth). — La méthode critique chez P. B. et l'histoire. — *Revue internationale de philosophie*, 1957, fasc. 4.

Bimet (C.). — Bouchet (Alain). — Un poète anatomiste au XVII[e] siècle : Claude B., chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon. — *Cahiers lyonnais d'histoire de la médecine*, avril.

Boileau. — * Brody (Jules). — B. and Longinus. — Genève, E. Droz, 1958.

— Virolle (R.). — Explication de texte. B. et l'esprit du classicisme (*Satire*, II, v. 77-96). — *L'École*, 1[er] novembre.

Bossuet (J.-B.). — Agel (Henri). — B. à l'écran. — *L'École*, 18 octobre.

— Arbaumont (Comm[t] Albert d'). — Quelques mots sur la famille de B. — *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*, 1954-1956 [1958].

— Doucet (J.), S. J. — B. à Metz ou les années d'apprentissage. — *Les Études classiques*, octobre.

— Hanse (Joseph). — B. et M[lle] de Mauléon [observations sur l'article de J. Orcibal, *RHLF*, juillet-septembre 1956]. — *LR*, août.

Corneille (P.). — Hubert (J.-D.). — Le réel et l'illusion dans le théâtre de C. et dans celui de Rotrou. — *RSH*, juillet-septembre.

— Maurens (J.). — C. amoraliste ? le personnage de Cléopâtre. — *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, avril-mai.

— Pinatel (Joseph). — « Mais après l'*Attila*, holà. » — *L'École*, 15 novembre.

Courtin (A. de). — Farid (Kamal). — L'art de devenir éloquent [inédit de Antoine de C.]. — *La Revue du Caire*, juillet-août.

Cyrano de Bergerac. — Weber (H.). — Imagination et rationalisme : le voyage de C. dans la lune. — *Les Cahiers rationalistes*, décembre 1957.

Descartes. — * Russier (Jeanne). — Sagesse cartésienne et religion. Essai sur la connaissance de l'immortalité de l'âme selon D. (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Presses Universitaires, 1958.

— Bastide (Georges). — Le « Malin génie » et la condition humaine. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-septembre.

— Ehrmann (Paul). — Une préface méconnue dans l'œuvre de D. — *MF*, octobre.

— Kattsoff (Louis O.). — *Cogito ergo sum*. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-septembre.

— Láscaris Commeno (C.). — Las etapas de la rédacción del Discurso del metodo. — *Revista de filosofía de la Universidad de Costa-Rica*, julio-diciembre de 1957.

— Lenoble (R.). — La vocation et l'humanisme de D. [C. R. des travaux de R. Lefèvre]. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-septembre.

— Robinet (André). — Variations sur le nom de D. — *Critique*, août-septembre.

— Rochot (B.). — Sagesse chez D. [chronique bibliographique]. — *Revue de synthèse*, janvier-juin.

— Weber (J.-P.). — Sur une certaine « méthodologie officieuse » chez D. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-septembre.

— Voir : *Divers* (G. Macchia).

Fénelon. — * La Gorce (Agnès de). — Le vrai visage de F. (« Bibliothèque variée »). — Hachette, 1958.

— Adler (Alfred). — F.'s *Télémaque* : intention and effect. — *SP*, October.

— Grasshoff (H.). — Kantemir und F. — *Zeitschrift für Slawistik*, H. 2-4.

— La Gorce (Agnès de). — F. et les huîtres empoisonnées ou le futur « Cygne de Cambrai » chez les huguenots de Saintonge. — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, octobre.

François de Sales (S^t^). — Panégyrique de S^t^ F. de S. prononcé aux fêtes de sa canonisation dans l'église de la première Visitation à Annecy, 9-18 mai 1666, par M. l'abbé de la Pérouse (extrait d'un registre capitulaire des Visitandines de Bourges). — *Mémoires et documents publiés par l'Académie salésienne*, T. 72, 1958.

— Voir : *Divers* (Baroque).

Gassendi (P.). — Escallier (E.). — Comment mourut P. G. : récit historique. — *Ecclesia*, novembre.

Guez de Balzac. — Watter (Pierre). — J. L. G. de B.'s *Le Prince* : a revaluation. — *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, July-December 1957.

Jean-Baptiste de la Salle (S^t^). — Calixte-François (Frère). — Possédons-nous le texte authentique d'un sermon prononcé de S^t^ J.-B. de la S. ? (II). — *Entre nous*. Cahiers trimestriels de documentation et d'information, n° 54, avril-juin.

Jean Eudes (S^t^). — * S^t^ J. E. — Lettres choisies et lettres inédites, présentées par Charles Berthelot du Chesnay, C. J. M. (« Les Écrits des saints »). — Namur, Les Éditions du Soleil Levant, 1958. [Voir aussi : Si les lettres de S^t^ J. E. étaient annotées... commentaire d'une lettre à M. et M^me^ de Camilly, 5 mars 1644, in *Notre Vie*, juillet-août.]

La Bruyère. — Krettels (G.). — La B. et la religion du Grand siècle. — *La Nouvelle Revue pédagogique* (Tournai), novembre.

La Fayette (M^me^ **de**). — Delpech (Jeanine). — Le roman des grandes œuvres : *La Princesse de Clèves*. — *NL*, 7 août.

La Fontaine. — Virolle (R.). — Explication de texte. La F. narrateur [lettre à sa femme, 30 août 1663]. — *L'École*, 15 novembre.

Le Maistre de Sacy. — Cognet (Louis). — C. R. de : G. Delassault, *Le M. de S. et son temps* (Paris, 1957). — *Revue d'histoire ecclésiastique*, n^os^ 2-3.

L'Estoile (P. **de**). — * Journal de L'E. pour le règne de Henri IV. Tome II (1601-1609). Texte intégral présenté et annoté par André Martin (« Mémoires du passé pour servir au temps présent »). — Gallimard, 1958.

Malebranche. — Bruch (Jean-Louis). — La méthode de M. Gueroult et son application à la philosophie de M. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-septembre.

— Henon (M.). — M. savant. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 1^er^ novembre 1957.

— Johnston (Charlotte). — Locke's *Examination of M.* and John Norris. — *JHI*, October.

— Kubota (Akiteru). — Quesnay, disciple de M. — [In] * F. Quesnay et la physiocratie. Tome I. — Paris, 1958.

Molière. — C. J. — M. illustrators : 1666-1739. A checklist. — *Notes and Queries*, March.

Pascal (B.). — Gaxotte (Pierre). — En relisant *Les Provinciales*. — *FL*, 4 octobre.

— Lafuma (Louis). — L'ordre de l'esprit et l'ordre du cœur selon P. A propos de la lecture d'un mot du fr. La. 575 — Br. 283. — *Recherches de science religieuse*, juillet-septembre.

— Massis (Henri). — P. a-t-il écrit « balourds » et « trognes armées » ? — *NL*, 7 août.

— Messina (Angelo). — La pratica degli atti esterni del culto (Nota sull' apologetica di P.). — *Humanitas* (Brescia), luglio.

Peiresc (C.). — Chapin (Seymour L.). — The astronomical activities of Nicolas Claude Fabri de P. — *Isis*, March 1957.

Racine (J.). — * Théâtre de R. [annoté par Pierre-Aimé Touchard]. Vol. I et II (Club des libraires de France. Coll. Théâtre, n° 10). — Club des libraires de France, 1958.

— Blanchet (André). — *Phèdre* entre le soleil et la nuit. — *Études*, octobre.

— Brière (Gaston). — Les portraits de R. : un buste de R. au musée de Versailles. — *Cahiers raciniens*, III, 1^er^ semestre.

— Gaxotte (Pierre). — J. R. expert en constitutions. — *FL*, 18 octobre.

— Marquet (Pierre-Bernard). — R. et Marx. — *La Nouvelle Critique*, janvier-février.

— Rat (Maurice). — R., les yeux, les pleurs et les rimes. — *Vie et langage*, septembre.

— Vaunois (Louis). — Les papiers de J.-B. Racine (II). Notes critiques,

par R. C. Knight. — Pièces anecdotes. Avant-propos de J.-B. R. Préface, lettres à l'auteur des Hérésies imaginaires, etc. — *Cahiers raciniens*, 1er semestre.

— Wagner (N.). — *Bérénice*, tragédie « sublime ». — *IL*, septembre-octobre.

— The real R. [à propos des ouvrages de R. Jasinski et de Ch. Mauron]. — *TLS*, 31th October.

Richelet (P.). — Voir : *Nerval (G. de)*.

Rotrou. — Voir : *Corneille (P.)*.

Saint-Pierre (l'abbé de). — Perkins (Merle L.). — Late 17th century scientific circles and the abbé de S.-P. — *Proceedings of the American philosophical Society*, August.

Sévigné (Mme de). — Mis du Four de La Londe. — Le château de Grignan. — *RGB*, août.

Sorel (Ch.). — Emont (Milton David). — 17th century French society in the novels of Ch. S. [Thèse University of Wisconsin, 1958]. — *Dissertation abstracts*, no 6.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — * Berthaut (Henri). — De *Candide* à *Atala* (Histoire de la littérature française). — Del Duca, 1958.

— * Chérel (Albert). — De *Télémaque* à *Candide* (Histoire de la littérature française). — Del Duca, 1958.

— Faux (J.-M.), S. J. — C. R. de : Alfred R. Desautels, *Les « Mémoires de Trévoux » et le mouvement des idées au XVIIIe siècle*, 1701-1734 (Roma, 1956). — *LR*, août.

— Gossman (L.). — Old French scholarship in the 18th century. The glossary of La Curne de Sainte-Palaye. — *FS*, October.

— Lange (Victor). — Erzählformen im Roman des achtzehntehn Jahrhunderts. — *Anglia*, H. 4.

— Watts (George B.). — The *Encyclopédie méthodique*. — *PMLA*, September.

Théâtre. — Jeanne (René). — Le théâtre aux armées au XVIIIe siècle. — Le théâtre aux armées de la République. — *Vert et Rouge*, nos 114 et 115.

Voyages. — Guiral (Pierre). — Tournefort et son voyage au Levant. Extr. de * Tournefort. — Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 1958.

Beaumarchais (P. C. de). — Ferré (Max). — B. et quelques aspects de la vie au XVIIIe siècle. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 1er avril.

Bernardin de Saint-Pierre. — Fabbri (Rosalia). — Gozzano e S. P. — *RLMC*, marzo.

Buffon. — Besnier (Ch.). — Sur B. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 décembre 1957.

— Ceillier (Rémi). — B. — [In] * H. Berthaut, De *Candide* à *Atala*. — Del Duca, 1958.

Chénier (A.). — Colmant (Paul), S. J. — A. C., *La jeune Tarentine*. — *Les Études classiques*, octobre.

Diderot (D.). — * Boura (Ferdinand). — Diderotovy filosofické a sociálné politické názory. — Praha, Ceskoslovenská akademie ved, 1958.

— Casini (Paolo). — Studi su D. (II). La storiografia e la critica dalla meta del secolo XIX al 1913. — *Rivista di filosofia*, aprile-giugno.

— Darmon Meyer (Martine). — L'art du portrait dans les *Lettres à Sophie Volland*. — *FR*, October.

— Massiet du Biest (J.). — Mme de Vandeul, née D., et l'église abbatiale d'Auberive (1807). — *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, 3e trimestre.

— Smith (I. H.). — D.'s *Jacques le Fataliste* : art and necessity. — *AUMLA*, May.

Du Châtelet (Mme). — * Les lettres de la marquise du Ch., publiées par Th. Besterman. I. Lettres 1-231, 1733-1739. — II. Lettres 232-488, 1740-1749 (Publications de l'Institut et Musée Voltaire. Série d'études. III). — Les Délices, Genève, Institut et Musée Voltaire, 1958.

Du Peyrou. — * Guyot (Charly). — Un ami et défenseur de Rousseau. Pierre-Alexandre Du P. (Coll. « Les Hommes et leur temps »). — Éd. Ides et Calendes, L'Inter, 1958.

Encyclopédie. — Voir : *Malesherbes*.

Fontenelle. — Preston (Fred Lorenzo). — Bernard Le Bovier de F., *Nouveaux dialogues des morts* : critical ed. with an introduction and a commentary [Thèse The Ohio State University, 1951]. — *Dissertation abstracts*, n° 5.

— Robinet (André). — Considérations sur un centenaire (Notes soumises aux historiens de F.). — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-septembre.

Gresset. — Rat (Maurice). — Oiseaux charmants, les rimes... G. — *Vie et langage*, août.

Lavoisier. — Abrahams (Harold J.). — A summary of L.'s proposals for training in science and medicine. — *Bulletin of the history of medicine*, September-October.

Lesage (R.). — Benedetti (Esio). — C. R. de : M. Spaziani, *Il teatro minore di L. : studi e ricerche* (Roma, 1957). — *RLMC*, luglio-dicembre 1957.

Lespinasse (Mlle de). — Virolle (R.). — Explication de texte. Passion et lumières au XVIIIe siècle [extr. d'une lettre de Mlle de L. à M. de Guibert, octobre 1774]. — *L'École*, 18 octobre.

Mably. — Maffey (Aldo). — Sulla storiografia del M. — *Nuova Rivista storica*, gennaio-aprile.

Malesherbes. — Grosclaude (Pierre). — M. et l'*Encyclopédie*. — *RSH*, juillet-septembre.

Marivaux. — * Mc Kee (Kenneth N.). — The theatre of M. With an appreciation by J.-L. Barrault. — New York, New York University Press, 1958.

— * Matucci (Mario). — Un romanziere francese del 700 : P. Carlet de Chamblain de M. Introduzione allo studio della narrativa marivaudiana. — Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1958.

— Voir : *Stendhal*.

Marmontel (J.-F.). — Neubert (Fritz). — Die Memoiren des J.-F. M. (1723-1799). — [In] * Deutschland-Frankreich, II, 1957.

Meslier (J.). — Marchal (Jean). — « Requiem » pour... un curé. Jean M. (1664-1729) et ses utilisateurs. — *Écrits de Paris*, juillet-août.

Montesquieu. — * M. — *De l'esprit des Loix.* Tome III (livres XIX-XXVI). Texte établi et présenté par Jean Brethe de la Gressaye (Les Textes français). — Les Belles Lettres, 1958.

— Althusser (Louis). — Despote et monarque chez M. — *Esprit*, novembre.

— Desgraves (L.). — Notes de M. sur la Chine. — *Revue historique de Bordeaux*, juillet-septembre.

— Sablé (J.). — Essai de géographie littéraire. La littérature et la mode (M., *Lettres persanes*, 1721, Rica à Rhédi, à Venise). — *L'École*, 18 octobre.

— Shackleton (Robert). — M.'s Correspondence. Additions and corrections. — *FS*, October.

Prévost (l'abbé). — Sablé (J.). — Essai de géographie littéraire. Paris, d'après *Manon Lescaut*. — *L'École*, 15 novembre.

Quesnay (Fr.). — * François Q. et la physiocratie. — Tome I. Préface. Études. Biographie. Bibliographie. — Tome II. Textes annotés. — Institut national d'études démographiques, 1958.

— Voir : *Malebranche.*

Restif de la Bretonne. — * Chadourne (Marc). — R. de la B. ou le siècle prophétique (« Bibliothèque variée »). — Hachette, 1958.

Robespierre (M. de). — Garmy (René). — R. homme de lettres. — *Les Lettres nouvelles*, octobre-décembre.

Rousseau (J.-J.). — Guthke (Karl S.). — Zur Frühgeschichte des Rousseauismus in Deutschland. — *Zeitschrift für deutsche Philologie*, H. 4.

— Voir : *Du Peyrou.*

Tournefort (J. P. de). — Voir : *XVIII^e siècle. Divers* (Voyages).

Voltaire. — * Romans et contes de V. Éd. présentée par Roland Barthes (Club des libraires. Coll. « Livres de toujours ». N° 33). — Club des libraires, 1958, 2 vol.

— * V.'s Correspondence. Edited by Theodore Besterman. Vol. XXXV : January-March 1759. Letters 7308-7521. *Candide.* — Vol. XXXVI : April-July 1759. Letters 7522-7691. A phrase that blows. — Vol. XXXVII : August-November 1759. Letters 7692-7894. Inconstant fortune. — Vol. XXXVIII : December 1759. Letters 7895-7954. Peace negociations. — Vol. XLI : January-April 1760. Letters 7955-8146. Lord of the manor. — Genève, Les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1958.

— * Wade (Ira O.). — The search for a new V. : Studies in V. based upon material deposited at the American philosophical Society. — Philadelphia, *Transactions of the American philosophical Society.* New series, vol. 48, part. 4, 1958.

— * Documents sur l'affaire Calas. [Exposition organisée aux Archives départementales de la Haute-Garonne, Toulouse, février-mars 1956. Par Henri Blaquière, Yves Castan, Pierre Gérard et Marc Genestet. L'affaire C. à travers les lettres de V.] — Toulouse, Éditions du Centre régional de documentation pédagogique (1958).

— Bilhaut (Georges). — Des lettres de V. en Picardie [les « Lettres d'amour de V. à sa nièce », publiées par Th. Besterman]. — *Société d'émulation historique et littéraire d'Abbeville*, 1957.

— Bottiglia (William F.). — The Eldorado episode in *Candide.* — *PMLA*, September.

— Henon (M.). — Une visite à V. [commentaire de la lettre de Frédéric

de Stolberg à sa sœur, Genève, 22-27 août 1775]. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 25 septembre 1957.

— Henon (M.). — V. et l'hydre. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), août 1957.

— Leigh (R. A.). — Observations on the dating of the V. letters. III (vol. XVII-XXIV). — *MLR*, October.

— Meid (Georges). — De Colmar à Genève, au fil de la correspondance de V. [d'après l'éd. Besterman]. — *JG*, 9-10 août.

— Najem (Robert Elias). — A critical edition of V.'s *Histoire de Jenni* [Thèse University of Wisconsin, 1958]. — *Dissertation abstracts*, nº 6.

— Romero (Francisco). — V. y la historia. — *Cuadernos*, noviembre-diciembre.

— Sablé (J.). — Essai de géographie littéraire. Gens de lettres à la Bastille : V. — *L'École*, 20 septembre.

— Sablé (J.). — Essai de géographie littéraire. V. et le luxe [*Le Mondain*, 1736]. — *L'École*, 1er novembre.

— Sowinska (Iwona). — Na marginesie notatników Woltera [En marge des nouvelles éditions des notes de V.]. — *Kwartalnik neofilologiczny*, 1957, z. 4.

— Watts (George B.). — V. and *Le Catéchumène*. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 4th quarter 1957.

— Vallery-Radot (Pierre). — V., ses médecins, ses maladies, d'après sa correspondance. — *La Presse médicale*, 15 novembre.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * David d'Angers. — Carnets (1828-1855). Introduction d'André Bruel [première édition intégrale des *Carnets*]. — Plon, 1958, 2 vol.

— * Mellon (Stanley). — The political uses of history. A study of historians in the French Restoration. — Stanford, Stanford University Press, 1958.

— Baldensperger (F.). — Pour Charles X exilé : *L'Émeraude*, morceaux choisis [janvier 1832]. — *RLC*, avril-juin.

— Boutière (Jean). — L'*Album* inédit de Victor Balaguer (1867). La contribution de Roumanille, Emm. des Essarts, « Th. Gautier » (douteux). — [In] * Mélanges... István Frank (*Annales Universitatis Saraviensis*), 1957.

— Deschamps (H.-Th.). — La France de juillet et le mouvement flamand. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste... — M. Didier, 1958.

— Ryelandt (Christophe). — Pour un cinquantenaire. Charles de Spoelberch. — *RGB*, décembre 1957.

Romantisme. — Nurmi (Martin K.), ed. The romantic movement : a selective and critical bibliography for the year 1957. — *Philological Quarterly*, April.

Symbolisme. — Décaudin (Michel). — Poètes belges et français devant l'idéalisme symboliste. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste. — M. Didier, 1958.

— Graaf (Daniel A. de). — Le mouvement *Van Nu en Straks* dans le cadre du symbolisme. — [In] * Les Flandres...

— Guiette (Robert). — Poètes symbolistes et langue poétique. — [In] * Les Flandres...

— Kies (Albert). — L'image de la Flandre chez quelques écrivains de l'époque symboliste [Maeterlinck, Verhaeren, Demolder]. — [In] * Les Flandres...

Théâtre. — Bretty (Béatrice). — Il y a cent ans, mourait Rachel... — *RDM*, 1er août.

— Rat (Maurice). — La vérité sur *La Dame aux camélias*. Trois « moments » de la vie et de la mort de Marie Duplessis. — *FL*, 22 novembre.

About (E.). — Got (Armand). — Le centenaire de *Maître Pierre*. — *LF*, 21-27 août.

Agoult (Ctesse d'). — Vier (Jacques). — La comtesse d'A. et Angelo de Gubernatis. — *RLC*, avril-juin.

Amiel (H.-F.). — H.-F. A. — Journal intime [fragments, juillet 1866, présentés par Léon Bopp]. — *RP*, août.

Ballanche (P.-S.). — Voir : *Hugo* (*V.*).

Balzac (H. de). — * H. de B. — *Splendeurs et misères des courtisanes*. Édition présentée par S. de Sacy. Texte établi par Jean A. Ducourneau (Le Club du meilleur livre. Astrée. 15). — Club du meilleur livre, 1958.

— * Murtfeld (Rudolf). — B. (Dalp-Taschenbücher. N° 326). — Bern, Francke Verlag, 1956.

— * Perrod (Pierre-Antoine). — L'affaire Peytel. Préface de Marcel Bouteron. — Hachette, 1958.

— Charmet (Raymond). — B. collectionneur et romancier fut un véritable prophète de l'art. — *Arts*, 13-19 août.

— Gould (Charles). — The present state of B. studies. — *FS*, October.

— Macchia (Giovanni). — L'Andromaca di B. — *Il Mondo*, 21 ottobre.

— Pinatel (Joseph). — B. loin de nous ? — *L'École*, 20 septembre.

— B. et le maître de poste [d'après des souvenirs manuscrits]. — *Le Bulletin des lettres*, 15 octobre.

Barbey d'Aurevilly (J.). — * Chastain (André). — Un convive du « dîner d'athées » de B. d'A., le docteur Bernard Bleny, de Valognes. — Coutances, Éditions Notre-Dame, 1958.

— Billy (André). — Un billet inédit de B. d'A. [communiqué par l'abbé Jean Gautier]. — *FL*, 15 novembre.

— Henriot (Émile). — Le vrai B. d'A. — *Historia*, novembre.

Baudelaire (Ch.). — * Ch. B. — *Les Fleurs du Mal*. Texte établi et présenté par Yves-Gérard Le Dantec (Bibliothèque de Cluny). — A. Colin, 1958.

— Deux lettres inédites de B., publiées par Jacques Suffel [à Proudhon, 21 août 1848 ; la deuxième serait de la même date]. — *FL*, 13 septembre.

— Balakian (Anna). — B. and the myth of misunderstanding. — *The American Society Legion of honor magazine*, n. 2.

— Ferré (Max). — Le centenaire des *Fleurs du Mal* et B. — *Nouvelle Revue pédagogique*, 15 mai, 1er juin 1957.

— Graaf (D. A. de). — Een sleutel tot B.'s *Dandysme*. — *RLV*, n° 5.

— Pichois (Claude). — La maladie de B. [Suivi de : Quelques textes sur la maladie de B.] — *Médecine de France*, n° 92.

— Pommier (Jean) et Pichois (Claude). — B. et Renan à l'ombre de Saint-Sulpice [à l'hôtel de Mlle Céleste Théot]. — *MF*, septembre.

— Ronsin (Albert). — Le problème du séjour de Ch. B. à Dijon en 1849-1850. Contribution à la bibliographie de B. de 1848 à 1851. — *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*, 1954-1956 [1958].

— Zambrano (David). — Presencia de B. en la poesía hispanoamericana [Darío, Lugones, Delmira Agustini]. — *Cuadernos americanos*, mayo-junio.

Béranger (P.-J.). — * Vallières (Jean des). — Ce bon M. de B. — Bloud et Gay, 1958.
— Voir : *Leconte de Lisle*.

Bloy (L.). — Quelques lettres de L. B. à Charles Buet, présentées par Maurice Dubourg [13 septembre 1881 ; 26 juin 1883 ; 22 novembre 1886 ; 20 janvier 1888]. —*NRF*, août.
— Beaumont (Ernest). — L. B. and mystical feminism in the earlier 19th century. — *Downside Review*, Autumn.
— Bisson (Charles). — Dans l'intimité de L. B. — *La Voix des deux Clochers* (Bulletin paroissial de St-André de St-Maurice, Seine), septembre-octobre, novembre.
— Courteau (Guy), S. J. — L'influence de L. B. au Canada français. — *Les Cahiers de Nouvelle-France*, avril-juin.
— Migneault (Thomas), S. J. — Quelques notes sur *Le salut par les Juifs*. — *Les Cahiers de Nouvelle-France* (Montréal), juillet-septembre.

Brizeux (Aug.). — Dupouy (Auguste). — En hommage à B. — *Les Cahiers de l'Iroise*, 3e trimestre.
— Isolle (Jacques). — A. B., son collaborateur Philippe Busoni et la Comédie-Française. — *Les Cahiers de l'Iroise*, 3e trimestre.
— Marec (Erwan). — Auguste Le Braz, émule inégal et compatriote infortuné d'A. B. — *Les Cahiers de l'Iroise*, 3e trimestre.

Céard (H.). — * H. C. — Lettres inédites à É. Zola, publiées et annotées par C. A. Burns, avec une préface de René Dumesnil (Textes et commentaires). — Nizet, 1958.
— Voir : *Zola* (*E.*).

Chateaubriand. — Collas (Georges). — Veuve d'un vivant. Céleste Buisson de la Vigne, femme de François de Ch., depuis son mariage jusqu'à la réunion du ménage (1792-1804), d'après des documents inédits. — *Annales de Bretagne* (Littérature), juin.
— Henon (M.). — Grecs et Vendéens [lettre de Bouthillier de Saint-André à Ch., 2 février 1826, et réponse de Ch., 26 février]. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), août 1957.
— Laulan (Robert). — De quelques erreurs de C. sur la jeunesse scolaire de Bonaparte. — *MF*, août.
— Thoraval (Jean). — C. paysagiste d'après ses variantes. — *Annales de Bretagne* (Littérature), juin.
— Wartburg (W. von). — Archaïsme et régionalisme chez C. — [In] * Von Sprache und Mensch. — Bern, Francke, 1956.

Chauvet (V.). — * V. C. — Manzoni. Stendhal. Hugo e altri saggi su classici e romantici, a cura di Carlo Cordié (« Biblioteca della Facoltà di lettere e filosofia ». 14.) — Catania, Università, 1958.

Constant (B.). — Deguise (Pierre). — État présent des études sur B. C. — *IL*, septembre-octobre.
— Derré (Jean-René). — B. C. et l'Allemagne d'après ses *Journaux intimes* (1804-1814). — [In] * Deutschland-Frankreich, II, 1957.
— Trois lettres inédites de B. C. [à Réal, 7 janvier 1800 ; à A. Rousselin de Saint-Albin, 18 mai 1802 ; s. d., 1802 ?]. — *JG*, 1er-2 novembre.
— Pihan (Yves). — B. C. compose *Adolphe*. — *MF*, novembre.
— Thiébaut (Marcel). — B. C. ou les orages de l'incertitude. — *RP*, août.

Courteline (G.). — Dubeux (Albert). — C., peintre du vrai. — *Livres de France*, novembre.

— Folliet (Joseph). — Inventaires après décès : G. C. — *Chronique sociale de France*, septembre.

— Hubert (Marthe). — G. C. — *Les Cahiers français*, juillet.

— Œuvres de G. C. Essai de bibliographie. — *Livres de France*, novembre.

Cousin (V.). — * Cornelius (A.). — Die Geschichtslehre V. C. unter besonderer Berücksichtigung des Hegelschen Einflusses (Kölner romanistische Arbeiten. 14). — Köln, Romanischer Seminar der Universität, 1958.

— Bonnerot (Jean). — Les manuscrits de la Bibliothèque V. C. Complément de l'inventaire. — *Bulletin des bibliothèques de France*, mars.

— Voir : *Leconte de Lisle.*

Custine (M^is de). — Voir : *Sainte-Beuve.*

Daudet (A). — Voir : *Flaubert (G.).*

Delécluze (E.-J.). — Baschet (Robert). — Un ami de M^me Récamier : D. Quelques lettres inédites [de D. à M^me R., 1824]. — *RLC*, avril-juin.

Dumas (A.) père. — * A. D. — Le Grand dictionnaire de cuisine. Revu et corrigé par Leconte de Lisle et A. France, préfacé par André Maurois et Raymond Oliver. — Éd. P. Grobel, 1958.

— Cuzacq (René). — Charles de France, frère de Louis XI, à Saint-Sever, et la mort de la dame de Montsoreau (1471). — *Bulletin de la Société de Borda*, 1^er trimestre.

Eckstein (B^on d'). — Voir : *Lamartine.*

Féval (P.). — Colin (G.). — Les premières éditions de *Le Bossu* de P. F. — *Le Livre et l'estampe*, n° 15.

Flaubert (G.). — * Suffel (Jacques). — F. (« Classiques du XIX^e siècle »). — Éditions Universitaires, 1958.

— Barron (Miss Jean D.). — La première *Éducation sentimentale* de F. — *AFl*, n° 12.

— Bosquet (Gaston). — Les variantes de *M^me Bovary* permettraient-elles d'identifier les lieux et les personnages ? — *AFl*, n° 12.

— Cajoli (Vladimiro). — Il processo allo *Bovary* cento anni dopo. — *Nuova Antologia*, aprile.

— Camilucci (Marcello). — L'officina della Bovary. — *Humanitas* (Brescia), giugno.

— Cigada (Sergio). — Un nuovo documento su *Madame Bovary* : il pittore Vaufrilard. — *RLMC*, marzo.

— Cottin (Madeleine). — L'exposition « M^me Bovary » à la Bibliothèque nationale. — *AFl*, n° 12.

— Féroré (Jacqueline). — Autour de *M^me Bovary*. — *AFl*, n° 12.

— Gambier (P.). — L'ancêtre chouan de F. — *La Revue du Bas-Poitou*, juillet-août.

— Geneslay (G.). — « Monsieur Homais ». — *Le Pays d'Auge*, septembre-décembre.

— George-Day (M^me). — Autour de *Salammbô* [communication à la Radio, 24 octobre 1957]. — *AFl*, n° 12.

— Haloche (Maurice). — De quelques manuscrits de G. F. — *AFl*, n° 12.

— Lambert (Pierre). — Sur un cahier de F. collégien, 1837-1838 [catalogue Privat, juin 1949, Hôtel Drouot, 5 décembre 1955]. — *AFl*, n° 12.

— Mazeraud (J.). — A Bagneux (Marne), j'ai rencontré la descendante des F., « vétérinaires champenois ». — *AFl*, n° 12.

— Parvi (Jerzy). — En marge du centenaire de *M^me Bovary* [Réflexions sur l'état et l'orientation des recherches ; en polonais]. — *Kwartalnik neofilologiczny*, 1957, z. 3.

— Ricard (Robert). — Galdós devant F. et Alph. Daudet. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, mars-juin [texte publié aussi dans *AUP*, octobre-décembre].

— Sekrecka (Mieczysława). — F. d'après sa nouvelle correspondance. — *Roczniki humanistyczne* (Lublin), 1957, z. 3.

— Suffel (Jacques). — Les clés de *L'Éducation sentimentale*. — *NL*, 16 octobre.

— Correspondance de G. F. [une lettre inédite à ?, s. d. ; rectification de la date de la lettre de F. à M^me Lepic, publiée in *AFl*, n° 11, p. 49 : 17 septembre 1874]. — *AFl*, n° 12.

Forneret (X.). — Xavier F., par André Lebois, Albert Ronsin, Max Léglise, Guy Chambelland, J.-J. Lévêque, Jean Rousselot... (bibliographie). — *Le Pont de l'Épée* (Dijon), n° 3.

France (A.). — Merlateau (Pierre). — A. F. — *Combat*, 13 mars.

— Pilorz (Alfons). — A. F. Un des aspects de son activité de critique littéraire [la critique de la littérature contemporaine]. — *Roczniki humanistyczne* (Lublin), 1957, z. 3.

— Sternberg-Kotkowska (Alicja). — Dwie *Zbrodnie Sylvestra Bonnard* [les deux versions du *Crime de Sylvestre Bonnard*]. — *Kwartalnik neofilologiczny*, 1957, z. 1.

— Voir : *Jaurès (J.)*.

Gautier (Th.). — * Richardson (Joanna). — Th. G. — London, Reinhardt, 1958.

— Pritchett (V. S.). — Th. G. — *New statesman*, 23 th August. [Voir aussi : D. B.. Wyndham Lewis, « Portrait of a charmer ». — *Time and Tide*, 30th August.

— Voir *XIX^e siècle. Divers* (J. Boutière).

Gobineau (C^te A. de). — Buenzod (Janine). — Deux masques inédits de G. et de Gœthe. — *JG*, 30-31 août.

— Voir : *Tocqueville (A. de)*.

Goncourt (E. et J. de). — * E. et J. de G. — *Journal*. Mémoires de la vie littéraire. Tomes XXI : 1895-1896 ; XXII, 1896. [Index général.] — Monaco, Éditions de l'Imprimerie nationale, 1958.

— Voir : *Zola (E.)*.

Grillot de Givry (E. J.). — Lourdes, par G. de G., présenté par Robert Amadou et Jean-Raphaël G. de G. [Souvenir de mon père...], suivi de : Bibliographie de G. de G. — *La Tour Saint-Jacques*, janvier-avril.

Guérin (M. et E. de). — Lettre inédite de Louise de Bayne [à Eugénie de G., 29 mai 1832], présentée par Paul Guigues. — *L'Amitié guérinienne*, n° 3.

— Müller (Manfred). — M. de G., « Méditation sur la mort de Marie ». — Ästhetik und Erlebnis. — [In] * Deutschland-Frankreich, II, 1957.

— *L'Amitié guérinienne*. Bulletin trimestriel des amis des G., n° 3, juillet-septembre.

Hugo (V.). — * Miquel (Pierre). — H. touriste. [1.] 1819-1824, les vacances d'un jeune romantique... — La Palatine, Plon, 1958.

— * Roos (Jacques). — Les idées philosophiques de H. — Ballanche et H. — Nizet, 1958.

— Angrand (Pierre). — V. H. devant le coup d'État de Mac-Mahon. — *LF*, 2-15 octobre.

— Condeescu (N. N.). — Herzen et V. H. — *Revue d'histoire littéraire* (Bucarest), t. I, 1956.

— Dimier (fr. M.-Anselme). — V. H. et le Trappiste. — *Collectanea ord. Cisterciensium ref.*, nº 3.

— Gooch (G. P.). — The Second Empire. XXI. V. H. — *CR*, October.

— Grimsley (Ronald). — H., Kierkegaard and the character of Nero [« Un chant de fête de Néron », *Odes et Ballades*]. — *RLC*, avril-juin.

— Rousselot (Jean). — Les taches du soleil H. — *La Revue socialiste*, octobre.

— Sablé (J.). — Essai de géographie littéraire. Paris à vol d'oiseau [V. H., *N.-D. de Paris*, III, 2]. — *L'École*, 14 juin.

— Voir *Chauvet (V.)*.

Huysmans (J.-K.). — J.-K. H. — Impressions inédites sur la cathédrale de Tours, présentées et annotées par Philippe Bertault. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 35.

— Cogny (Pierre). — Un critique acerbe des chemins de fer : J.-K. H. — *La Vie du rail*, 13 octobre 1957.

— Cordié (Carlo). — C. R. de : Italo Gotta, *J.-K. H. à l'étranger*... (Éd. du Divan, 1955). — *Paideia*, gennaio-febbraio.

— Germain (André). — Rencontres avec H. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 35.

— Guillemain (Ch.). — J.-K. H. et Lyon. — *Albums du Crocodile*, mai-juin.

— Jacquinot (Jean). — Deux amis : Durtal et P. Valéry. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 35.

— J. J. [Jacquinot]. — H. jugé par Jehan Rictus [lettre du 31 juillet 1917, vendue à l'Hôtel Drouot, 10-11 décembre 1957]. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 35.

— Lahache (Dom Jacques). — Mgr. Marre, abbé de la Trappe d'Igny (1853-1927). — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 35.

— P. L. [Lambert]. — Recette pour Hyacinthe [d'après une lettre inédite à V. Ségalen, 16 février 1902]. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 35.

— Langé (Gabriel-Ursin). — Le Paris d'*En ménage*. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 35.

— Lefai (Henry). — Trois lettres de Francesco Ballin à H. sur la peinture religieuse et l'oblature (1896). — *Bulletin de la Société de Saint-Jean*, nº 22, avril 1957.

— Lethève (Jacques). — H. et les chambres closes. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 35.

Jaurès (J.). — Guilloux (Robert). — Le style imagé de J. — *E*, octobre-novembre.

— Launay (Michel). — L'éloquence de J. Conversations avec Bracke-Desrousseaux et M. Cachin. — *E*, octobre-novembre.

— Launay (M.). — J. et la tradition du XVIIIe siècle. — *E*, décembre.

— Paraf (Pierre). — J. J. orateur, écrivain, poète. — *E*, octobre-novembre.

— Psichari (Lucien). — J. et Anatole France. — *E*, décembre.

Laforgue (J.). — * Poems of J. L., with English translations, introductions and notes by Patricia Terry. Foreword by Henri Peyre. — Berkeley, University of California Press, 1958.

— Phillips (Allen W.). — Notas sobre una afinidad poética : J. L. y el Lugones del *Lunario sentimental*. — *Revista Iberoamericana*, enero-junio.

Lamartine (A. de). — * L. Documents iconographiques. Préface et notes de Henri Guillemin (Coll. « Visages d'hommes célèbres »). — Éd. P. Cailler, 1958.

— Fam (Lofty). — L. : ses idées sur l'art et la littérature. — *Bulletin of the Faculty of arts* (Alexandrie), 1957.

— Guillemin (Henri). — Comment un grand poète aimait sa femme [certains fragments des lettres ont été publiés par R. Doumic, *RDM*, 15 septembre 1907]. — *FL*, 23 août.

— Guillemin (Henri). — Pages inédites sur Julie Charles. — *JG*, 9-10 août.

— Lombard (C. M.). — L. and the baron d'Eckstein. — *RLC*, avril-juin.

— Rambaud (Henri). — H. Guillemin ou le critique passionné [cf. *Lamartine*, Ed. P. Cailler]. — *Le Bulletin des lettres*, 15 novembre.

— Wright (Gordon). — A poet in politics : L. and the Revolution of 1848. — *History today*, September.

— Connaissiez-vous ce portrait de L. ? [dans une collection anglaise, provenant de Mrs Sandbach Parker, née Birch, petite-nièce de Marianne de Lamartine]. — *FL*, 4 octobre.

Lamennais (F. de). — Vier (Jacques). — L. personnage de théâtre. — *Annales de Bretagne* (Littérature), juin.

— Lettre de l'abbé Combalot au sujet de L. (5 novembre 1838, copie conservée par l'abbé Magnin), [In] : Correspondance de Mgr Magnin, 1838-1840. — *Mémoires et documents publiés par l'Académie salésienne*, t. 72, 1958.

Le Braz (Aug.). — Voir : *Brizeux (Aug.)*.

Leconte de Lisle. — Putter (Irving). — L. de L.'s abortive ambitions : unpublished correspondence [lettres de V. Cousin et de Béranger]. — *MLQ* September.

Lemonnier (C.). — Mortier (Roland). — Bruges dans l'œuvre de C. L. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste... — M. Didier, 1958.

Loti (P.). — Lunel (Armand). — Les amours de P. L. au Sénégal. — *FL*, 4 octobre.

Maeterlinck (M.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Symbolisme).

Mallarmé (S.). — Scarfe (Francis). — La *Prose pour des Esseintes* de M. — *Le Bayou*, n° 74.

— Du « Tombeau de Ch. Baudelaire » [lettre de G. Combet à propos du « quatrain du gaz », et réponse de J. Pommier]. — *MF*, août.

Maupassant (G. de). — * G. de M. — *Fort comme la mort*. Préface de André Maurois... Lithographie originale de Kostia Terechkovitch (« Grand prix des meilleurs romans d'amour ». 7). — (Monte-Carlo), A. Sauret (Paris, Impr. nationale), 1958.

— G. de M. — Correspondance avec Jean Bourdeau [cinq lettres, peuvent être datées entre juin et septembre 1889], présentée par Henriette Bourdeau-Petit. — *MF*, août.

— Lettres inédites de G. de M., présentées par Pierre Borel. — *Les Œuvres libres*, n° 143, 3^e trimestre.

— Hartoy (Maurice d'). — Du nouveau sur G. de M. poète. Un inédit révélateur. — *Poésie française*, septembre.

Mérimée (P.). — Gooch (G. P.). — The Second Empire. XXII. — **M.** — *CR*, November.

Michelet (J.). — Digeon (Claude). — Édition du *Journal* de M. — [Thèse complémentaire, Lettres, Paris.] — *AUP*, juillet-septembre.

— Karpelès (Suzanne). — J. M. et l'Inde. — *France-Asie*, juillet-août.

— Riffaterre (Michael). — M. et Elien le sophiste. — *RSH*, juillet-septembre.

Mistral (Fr.). — Rostaing (Charles). — L'*Armana prouvençau*, source des *Mémoires* de M. Contribution à l'établissement d'une édition critique des *Mémoires*. — * [In] Mélanges... István Frank (*Annales Universitatis Saraviensis*), 1957.

Musset (A. de). — * Hédouville (Marthe de). — A. de M. (« Visages et souvenirs »). — Apostolat de la Presse, 1958.

— * Vergara de Bietti (Noemí). — Alfredo de M. — Buenos Aires, imprenta de Bartolomé Chiesino, 1958. — [Voir C. R. de : Roberto F. Giusti, in *Cursos y conferencias*, marzo.]

— Besnier (Ch.). — A. de M. et le génie qui l'habitait. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 1er mai 1957.

— Merlant (Joachim Claude). — Connaissance de M. Esquisse d'un bilan. [M. et le social, ou d'une certaine « indifférence ». Les données biographiques et l'histoire des œuvres] (I). — *IL*, septembre-octobre.

Napoléon Ier. — Sanic (Midhat). — Quelques échos de la légende et de l'époque napoléoniennes dans la littérature yougoslave. — *RLC*, avril-juin.

Nerval (G. de). — Becker (Raymond de). — *Aurélia*. Notes psychologiques. — *La Tour Saint-Jacques*, nos 13-14, janvier-avril.

— Bounoure (Gabriel). — Sophianité de G. — *La Tour Saint-Jacques*...

— Cogny (Pierre). — G. de N. aux portes du mystère d'après sa correspondance. — *La Tour Saint-Jacques*...

— Constans (François). — Sibylles nervaliennes. I. *Dafné* et le retour des dieux. — *RSH*, juillet-septembre.

— Constans (François). — Le soleil noir et l'étoile ressuscitée. — *La Tour Saint-Jacques*...

— Deharme (Lise). — Lord Pilgrim. — *La Tour Saint-Jacques*...

— Durry (Marie-Jeanne). — De quelques images. — *La Tour Saint-Jacques*...

— Fabre (Jean). — G. de N. et les Flandres. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste... — M. Didier, 1958.

— Fairlie (Alison). — N. et Richelet. — *RSH*, juillet-septembre.

— Fouchet (Max-Pol). — N. et le dessein du XIXe siècle. — *La Tour Saint-Jacques*...

— Hassan El Nouty. — Le calife Hakem et G. de N. — *La Revue du Caire*, septembre.

— Henriot (Émile). — Les Œuvres complètes de G. de N. — *Le Monde*, 21 mai.

— Huber (Egon). — G. de Ns. Meisternovelle *Sylvie*. — [In] * Deutschland-Frankreich, II. — Stuttgart, 1957.

— Le Bot (Marc). — G. de N. — *E*, septembre.

— Le Breton (Georges). — Le pythagorisme de N. et la source des *Vers dorés* [Delisle de Sales]. — *La Tour Saint-Jacques*...

— Massignon (Louis). — De l'essor de l'imagination musulmane, jusqu'en Chrétienté, à propos des rêves et des contes nervaliens. — *La Tour Saint-Jacques*...

— Marie (Gisèle). — Un château de G. de N. en Forêt Noire. Le château de la Favorite. — *MF*, octobre.

— Meschonnic (Henri). — Essai sur la poétique de N. Chronologie de la vie et des œuvres. — *E*, septembre.

— Richer (Jean). — Compléments au Tarot de N., suivis d'une note de M. Malagié sur *L'horoscope de G. de N.* — *La Tour Saint-Jacques...*

— Richer (Jean). — Documents concernant N. — G. de N. et la révolution de 1830 (avec une page retrouvée). — Autour du théâtre de G. de N. (inédits). — *RSH*, juillet-septembre.

— Schneider (Marcel). — N. et la musique. — *La Tour Saint-Jacques...*

— Sénelier (Jean). — « Pérégrinus » et la traversée du feu. — *La Tour Saint-Jacques...*

— Willige (Wilhelm). — G. de N^{s}. *Goldene Worte.* — *Die neueren Sprachen*, H. 10.

— Anniversaire. N. ou le rêve et la vie [la couverture porte : ou le « rêve » de la vie]. — *Les Cahiers français*, août-septembre.

— Voir : *Apollinaire* (*G.*).

Planche (**G.**). — Moreau (Pierre). — C. R. de : M. Regard, *L'adversaire des romantiques. G. P.* (Paris, 1955). — *RLC*, avril-juin.

Proudhon (**P. J.**). — * Cogniot (Georges). — P. et la démagogie bonapartiste. — Éditions sociales, 1958.

Rémusat (**Ch. de**). — * Ch. de R. — *Mémoires de ma vie.* Enfance et jeunesse. La Restauration libérale (1797-1820). Présentés et annotés par Charles-H. Pouthas. Préface de Gilberte de Coral-Rémusat. — Plon, 1958.

Renan (**E.**). — * Œuvres complètes de R. Tome VIII. Œuvres savantes. [De l'origine du langage. Histoire littéraire de la France. Histoire des langues sémitiques. Mission de Phénicie.] Édition définitive établie par Henriette Psichari. — Calmann-Lévy, 1958.

— Courcelle (Pierre). — Une source imprévue de la « Prière sur l'Acropole » : les *Confessions* de saint Augustin. — *Revue de l'histoire des religions*, avril-juin.

— Dubreuil (Léon). — E. R. à Rosmapamon. — *Le Cerf-Volant*, n° 23, octobre 1958 ; n° 24, janvier 1959.

— Weinberg (Kurt). — « Race » et « races » dans l'œuvre d'E. R. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Mai.

— Voir : *Baudelaire.*

Renard (**J.**). — Gamil Arif (Mohamed). — *Poil de carotte*, du livre à la pièce. Étude des versions successives. Les manuscrits. — *Bulletin of the Faculty of arts* (Alexandrie), 1957.

Rictus (**J.**). — Lettres intimes de Jehan R. Textes inédits présentés par Albert Dubeux. — *FL*, 8 novembre.

— Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Rodenbach (**G.**). — Frandon (Ida-Marie). — G. R., poète et juge de poésie. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste... — M. Didier, 1958.

Roumanille (**J.**). — Dumas (René). — R. conteur : à propos du conte intitulé *La Cabro.* — [In] * Mélanges... István Frank (*Annales Universitatis Saraviensis*), 1957.

— Voir : *XIX^{e} siècle. Divers* (J. Boutière).

Royer-Collard. — R.-C. — Lettres à la duchesse de Dino, publiées par [le chanoine] Ferdinand Renaud. — *RDM*, 1er août.

Sainte-Beuve. — * Giraud (V.). — *Port-Royal* de S.-B. Étude et analyse. Avant-propos de Jean Bonnerot [Hommage à V. G.] (« Les Chefs-d'œuvre de la littérature expliqués »). — Éditions Mellottée [1957].

— Bonnerot (Jean). — S.-B. et le marquis de Custine. — *MF*, septembre.

— Voir : *Divers* (Critique).

Salvandy (N.-A. de). — Boué de Lapeyrère (Robert). — Une correspondance de S. [avec J. B. Masson, avocat à Lectoure, 1837-1842]. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 3e trimestre.

Samain (A.). — * Ville de Lille. Mai 1958. Journées A. S. commémorant le centenaire de la naissance du poète [Catalogue, par Odette Crombez. Augustin Laurent : Hommage à A. S. — Guy Debeyre : A. S. poète lillois. — A.-M. Schmidt : Gratitude envers S. — M. Levaillant : « Derniers soirs »]. Catalogue de l'exposition organisée à l'hospice Comtesse... — Lille, Bibliothèque municipale, Impr. Mahu-Chevalier, 1958.

Sand (G.). — Imbault (Gaston). — A propos du centenaire des *Légendes rustiques*. Une exposition des œuvres de Maurice S. — *Combat*, 24 juillet.

— G. S. et l'attentat d'Orsini (documents présentés par G. Imbault). — *Combat*, 17 avril.

— Kożuchowska (S.). — G. S. jako krytyk literacki [G. S. critique littéraire ; résumé français]. — *Kwartalnik neofilologiczny*, 1957, z. 4.

— Poli (Annarosa). — Da Parigi a Genova. Album di memorie di Pietro Pagello. — *LM*, marzo-aprile.

— Ryelandt (Christophe). — Le vicomte Spoelberch de Lovenjoul et G. S. [lettres inédites, Chantilly, coll. S. de L.]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 2.

— Södergård (Östen). — Un problème d'interprétation de style dans le roman *Lélia* de G. S. — *Studia neophilologica*, nº 1.

Staël (Mme de). — * Mme de S. — *De l'Allemagne*. Nouvelle édition publiée d'après les manuscrits et les éditions originales avec des variantes, une introduction, des notices et des notes, par la comtesse Jean de Pange, avec le concours de Mlle Simone Balayé (Les Grands écrivains de la France). — Hachette, 1958, 2 vol.

— * Lang (André). — Une vie d'orages. Germaine de S. — Calmann-Lévy, 1958.

— Pange (Comtesse J. de). — Un soldat romantique dans les Flandres en 1809 : Jean Rocca. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste... — M. Didier, 1958.

Stendhal. — * S. — *Passeggiate romane*. Traduzione di Marco Cesarini Sforza. Prefazione di A. Moravia. Introduzione critica di Glauco Natoli. Edizione illustrata a cura di Amerigo Terenzi. 2da edizione (« L'Italia nel tempo ». I.) — Firenze, Parenti Editore, 3 vol., 1957. [Voir C. R. de : V. del Litto, *Revue des études italiennes*, juillet-décembre 1957.]

— * S. — *Racine i Szekspir*. Przekład Wojciecha Natansona. Wstęp i prjypisy Adama Kotuli. — Panstwowy Instytut Wydawniczy, 1957. [C. R. de : Maria Draminska-Joczowa, in *Kwartalnik neofilologiczny*, 1957, z. 3.]

— S. — *Lamiel*. Pages inédites, présentées par V. del Litto. — *Stendhal Club*, nº 1, 15 octobre.

— Alciatore (Jules C.). — S., Marivaux et le portrait d'une femme aimable. — *Stendhal Club*, nº 1.

— Cento (Alberto). — Tre noterelle stendhaliane. — I. Un misterioso Omero. — II. Mary Clarke fonte di S. ? — III. Diamo a Cesare. — *RLMC*, marzo.

— Cook (Albert). — S.'s irony. — *Essays in criticism*, October.

— Denier (Dr André). — S. à La Tour-du-Pin [deux lettres à sa sœur, la seconde non publiée, 24 octobre 1811]. — *Évocations*, octobre.

— Félix-Faure (Jacques). — Un épisode de la jeunesse de S. La douloureuse destinée de Victorine Bigillion. — *Stendhal Club*, nº 1, 15 octobre.

— Fornairon (Ernest). — Le véritable Julien Sorel. — *Les Œuvres libres*, nº 141, 1er trimestre.

— Liprandi (Claude). — Sur un personnage du *Rouge et le Noir*. La maréchale de Fervacques [Mme du Cayla] (I). — *Stendhal Club*, nº 1, 15 octobre.

— C. L. [Liprandi]. — Les cheveux de Mathilde. — *Stendhal Club*, nº 1.

— V. d. L. [del Litto]. — Sur un chapitre de l'*Histoire de la peinture en Italie*. — *Stendhal Club*, nº 1.

— Parc (Yves du). — Évocation de Pauline Beyle et des séjours de S. à Thuellin. — *Évocations*, octobre.

— Parc (Yves du). — S., Lysimaque et Fabreguettes. Lettres de Malte. — *Revue d'histoire diplomatique*, janvier-mars.

— Y. d. P. [du Parc]. — S. et Lord Kinesaitseter. — *Stendhal Club*, nº 1.

— Pellegrini (Carlo). — L'idylle de Fabrice del Dongo. — *Stendhal Club*, nº 1.

— Voir : *Chauvet (V.)*.

Taine (**H.**). — Poème inédit d'Hipp. T. [au collège Bourbon, coll. Daniel Arme]. — *Poésie française*, nº 3.

Tocqueville (**A. de**). — * A. de T. — *Journeys to England and Ireland*. Translated by George Lawrence and K. P. Mayer. Ed. by J. P. Mayer. — London, Faber and Faber, 1958. [Voir C. R. : in *TLS*, 8th August.]

— Mayer (J.-P.). — T. heute. — *Der Monat*, Oktober.

— Richter (Melvin). — Der Begriff der Rasse. Aus dem Briefwechsel zwischen T. und Gobineau. — *Der Monat*, Oktober.

Vallès (**J.**). — Dubois (Jacques). — La caricature d'une société dans *L'Enfant* de J. V. — *RLV*, nº 5.

Van Lerberghe (**Ch.**). — Bornecque (Jacques-Henry). — De quelques précurseurs [l'influence de V. L. et Verhaeren sur la littérature française : *Chanson d'Ève* de V. L. et *Ève* de Ch. Péguy, etc.]. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste... — M. Didier, 1958.

— Ozeray (Madeleine). — Ch. V. L. en Ardenne. — *LF*, 18-24 septembre.

— Van Nuffel (R. O. J.). — V. L. devant le symbolisme français. — [In] * Les Flandres...

Verhaeren (**E.**). — Corrales Egea (J.). — Une amitié féconde : V. et Darío de Regoyos. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste... — M. Didier, 1958.

— Stremooukhoff (D.). — V. et Brioussov. — [In] * Les Flandres...

— Zaleski (Z.). — Quelques notes sur V. et la Pologne. — [In] * Les Flandres...

— Voir : *XIXe siècle. Divers* (Symbolisme), *Van Lerberghe (Ch.)*.

Verlaine (**P.**). — * P. V. — *Fêtes galantes*. Jadis et naguère. Texte établi et présenté par Yves-Gérard Le Dantec (Bibliothèque de Cluny). — A. Colin, 1958.

— * Binet (Léon) et Vallery-Radot (Pierre). — V. à Aix-les-Bains. Nouvelle enquête sur V. Préface de H. Daniel-Rops. — Expansion scientifique française, 1958.

— * Hanson (Lawrence and Elizabeth). — V. prince of poets. — London, Chatto and Windus, 1958. [Voir C. R. de : R. A. Scott-James, *Time and Tide*, 1st November.]

— * Séguin (Marc). — Ce *pauvre* « Bonheur ». La « dernière passion humaine » de P. V. (Coll. « Critique et création ».) — Éditions André Silvaire, 1958.

— Maugis (Henri). — Commentaire suivi d'un sonnet de V. (Poèmes saturniens, « Mon rêve familier ».) — *Les Humanités* (Classes de lettres. Sections classiques), octobre.

— Tournier (Marcel). — V. au lendemain de la Commune [lettre inédite, à Alph. Lemerre, *circa*, 15 août 1871]. — *FL*, 15 novembre.

Vianney (St J.-B.). — Genet (Jacqueline). — Le curé d'Ars est-il l'auteur de ses sermons ? — *Études*, septembre.

Vigny (A. de). — Marshall (J. F.). — A. de V. and prince Maximilian of Bavaria. — *RLC*, april-juin.

Villemain (Fr.). — Redman (Harry), Jr. — V. on Milton : a document in romantic criticism. — *CL*, Summer.

Villiers de l'Isle-Adam. — Bornecque (Jacques-Henry). — V. de l'I.-A. poète. Poèmes inédits et retrouvés. — *Poésie française*, nº 3.

— Drougard (Émile). — Les études de V. de l'I.-A. — *Annales de Bretagne* (Littérature), juin.

— Dubreuil (Léon). — A propos de V. de l'I.-A. Du côté de la tante Kerinou. — *Annales de Bretagne* (Littérature), juin.

— La Londe (Loïc de). — V. de l'I.-A. en lutte avec « le guignon » [six lettres à J.-M. de Heredia.] — *MF*, septembre.

— Rouzet (Georges). — V. de l'I.-A. vivant. — *Le Thyrse*, juin, août.

Zola (É.). — * Cassagnard (Chanoine Jean-Marie). — Science et pseudoscience. Carrel et Z. devant le miracle à Lourdes. — Lourdes, Éd. de la Grotte, 1958.

— * Rigaud (Joseph). — L'ingénieur François Z. — L'auteur, Aix-en-Provence, 1957. [Voir C. R. de : P. Cogny, in *Les Cahiers naturalistes*, nº 10.]

— Chemel (Pierre). — É. Z., correspondant du *Sémaphore* de Marseille [analyse d'un DES, Faculté des lettres d'Aix-Marseille, juin 1957]. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 10.

— Cogny (Pierre). — É. Z. et Edmond de Goncourt d'après le *Journal inédit*. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 10.

— Gahide (Françoise). — *Le naturalisme au théâtre* de Z. ou la naissance de la crise au théâtre. — *Théâtre populaire*, septembre.

— Grant (Elliott M.). — Concerning the sources of *Germinal*. — *RR*, October.

— Guillemin (Henri). — Z. et Lourdes. — *JG*, 27-28 septembre.

— Hemmings (F. W. J.). — Z., Manet and the impressionists (1875-1880). — *PMLA*, September.

— Mitterand (Henri). — Un jeune homme de province à Paris, de 1858 à 1861. — *LF*, 9-15 octobre.

— Mitterand (Henri). — Un projet inédit d'É. Z. en 1884-1885 : le roman des villes d'eaux [« Notes sur le Mont-Dore »]. Appendice : extraits de lettres inédites de Henry Céard à É. Z. sur le Mont-Dore (B. N., n. acq. fr. 24516). — *Les Cahiers naturalistes*, nº 10.

— Niess (Robert J.), Brower (Calvin S.). — Wagner and Z. again. — *PMLA*, September.
— Voir : *Céard* (*H.*).

XX^e SIÈCLE

Divers. — * Holthusen (Hans Egon). — Das Schöne und das Wahre. Neue Studien zur modernen Literatur [Valéry, Bernanos...]. — Munich, R. Piper und C^o Verlag, 1958. [Voir *Critique*, octobre.]
— * From the *NRF* : essays from the *Nouvelle Revue française*. Edited, selected and introduced by Justin O'Brien. — New York, Farrar, Straus and Cudahy, 1958. [Voir C. R. de : Henri Peyre, *RR*, October.]
— Halévy (Daniel). — Trois maîtres, Proudhon, Sorel, Péguy. — *L'Ordre français*, août.

Mémoires. Souvenirs. — * Curnonsky. — Souvenirs littéraires et gastronomiques. — A. Michel, 1958.
— * Frank (Bernard). — La panoplie littéraire. — Julliard, 1958.

Théâtre. — * Grossvogel (David I.). — The self-conscious stage in Modern French drama [Apollinaire, Claudel, Giraudoux, Jarry...]. — New York, Columbia University Press, 1958.
— * Le Théâtre moderne. Hommes et tendances. Études réunies et présentées par Jean Jacquot. Entretiens d'Arras, 20-24 juin 1957. — Éd. du C.N.R.S, 1958.
— Vier (Jacques). — A propos de la tragédie contemporaine en France. — *L'École*, 20 septembre.
— Voir : *Antoine* (*A.*), *Rouché* (*J.*).

Alain. — Letters of a wilful sage [la correspondance A.-E. Halévy]. — *TLS*, 1^st August.

Antoine (A.). — Regnaut (Maurice). — A., père de la mise en scène [suivi d'une biographie d'A. A.]. — *Théâtre populaire*, n^o 31, septembre.

Apollinaire (G.). — Duchesne (Jo). — A. à Stavelot [un colloque d'études apollinariennes]. — *LF*, 7-13 août.
— Jean (Raymond). — Nerval et A. — *CS*, n^o 347, août.
— Jourda (Pierre). — Les souvenirs sont cors de chasse... [l'influence de G. de Nerval]. — *RSH*, juillet-septembre.
— Roudaut (Jean). — Le temps et l'espace sacré dans la poésie d'A. — *Critique*, août-septembre.
— A. précurseur de la poésie moderne [résumé d'un cours de M. Schmidt]. — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, n^o 64, octobre.

Artaud (A.). — A. A. et le théâtre de notre temps. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud-J.-L. Barrault*, n^os 22-23, mai.
— Blanchot (Maurice). — La cruelle raison poétique. — *Cahiers...*
— Capin (Jean). — Bibliographie des écrits sur A. A. — *Cahiers...*
— Extrait d'une lettre d'André Gide à Henri Thomas [s. d., sur A. A.], communiquée par Pierre Loeb. — *Cahiers...*
— Rivière (Claude). — A. A. plus que jamais. — *Combat*, 6 mars.
— Robert (Marthe). — « Je suis cet insurgé des corps... ». — *Cahiers...*
— Royer (Jean-Michel). — Connaissance et reconnaissance. — *Cahiers...*
— Thévenin (Paule). — 1896-1948. — *Cahiers...*
— Wahl (Jean). — « A. A. ? Personne ». — *Cahiers...*

Bachelin (H.). — Billy (André). — H. B. et Léautaud. — *FL*, 25 octobre.

Baillon (**A.**). — Une page inédite d'André B. — *Le Thyrse*, septembre.

Barbusse (**H.**). — Paraf (Pierre). — B. et ses amis [avec des lettres inédites de Sully-Prudhomme, Jules Renard, Henry Bataille, M. Maeterlinck, Edmond Rostand, etc.]. — *LF*, 28 août-10 septembre.

Barrès (**M.**). — Pia (Pascal). — Pour ou contre B. — *Carrefour*, 29 mai.

Béguin (**A.**). — Juin (Hubert). — Pour A. B. En hommage. — *MF*, octobre.
— Winkler (André). — Alberto B. y el sentido de la poesía. — *Insula*, nº 141, 15 de agosto.

Benjamin (**R.**). — Gaudy (Georges). — L'homme et son art [pour le 10e anniversaire de la mort de R. B.]. — *Aspects de la France*, 10 octobre.

Béraud (**H.**). — Brisson (Pierre). — Henri B. — *Le Figaro*, 25-26 octobre.
— Dorgelès (Roland). — Le vrai visage d'H. B. — *FL*, 1er novembre.
— Rebatet (Lucien). — H. B. vivant. — *Rivarol*, 30 octobre.
— Scize (Pierre). — B. — *NL*, 30 octobre.
— Valmont (Jacques). — H. B. [L.-F. Auphan : L'homme valait l'écrivain]. — *Aspects de la France*, 31 octobre.
— Adieu à B. — *Le Bulletin des lettres*, 15 novembre.

Bergson (**H.**). — Bordeaux (Henry). — Les dernières années d'H. B. — *RDM*, 15 novembre.
— Pierre-Quint (Léon). — Entretien avec B. — *RP*, septembre.
— Shklar (Judith). — B. and the politics of intuition. — *The Review of politics*, October.

Bernanos (**G.**). — Gordan (P. Paulus). O. S. B. — Zum zehnten Todestage von G. B. — *Benediktinische Monatschrift*, H. 7-8.
— Lelong (M.-H.), O. P. — G. B. et Jean Désy. — *La Revue de l'Université Laval*, octobre.

Bourget (**P.**). — Hilling (Nikolaus). — P. B. über die unauflösliche Ehe. — *Archiv für katholisches Kirchenrecht*, 1957-1958, fasc. I.

Bousquet (**J.**). — * Joé B., par Suzanne André, Hubert Juin, Gaston Massal (« Poètes d'aujourd'hui ». Nº 62). — P. Seghers, 1958. [Voir René Lacôte, *LF*, 9-15 octobre.]

Bremond d'Ars (**E. de**). — L. Ch. [Chaigne]. — Eusèbe de B. d'A. [1888-1958]. — *La Revue du Bas-Poitou*, juillet-août.

Carco (**Fr.**). — * Fr. C. — Poèmes en prose. — A. Michel, 1958.
— Allard (Roger). — F. C. — *NRF*, juillet.

Chaumeix (**A.**). — Bordeaux (Henry). — Un grand journaliste : André Ch. — *Écrits de Paris*, juillet-août.

Chevrillon (**A.**). — Laurence (Anselme et Robert). — André Ch. — *Les Amis de Saint-Cloud*, nº 7, décembre 1957.

Claudel (**P.**). — * P. C. — Œuvres complètes. Textes et notes établis par Robert Mallet. Tome XIII. Théâtre. VIII. *Protée*, première version. — *Protée*, seconde version. — La Nuit de Noël 1914. — L'Ours et la lune. — L'Homme et son désir. — La sagesse ou la parabole du festin. — Sous le rempart d'Athènes. — Gallimard, 1958.
— * Babilas (Wolfgang). — Das Frankreichsbild in P. C.s *Personnalité*

de la France (« Forschungen zur romanischen Philologie ». H. 4). — Münster, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1958.

— * Roberto (Eugène). — Visions de C. — Marseille, Éd. Leconte, 98, cours Lieutaud, 1958.

— Batard (Yvonne). — C. critique de la peinture flamande et néerlandaise. — [In] * Les Flandres dans les mouvements romantique et symboliste... — M. Didier, 1958.

— Boly (J.), O. S. E. — La correspondance C. — Gide. Un précieux document dans l'histoire des lettres contemporaines. — *L'École*, 15 novembre.

— P. C. [Claudel]. — Chronique théâtrale. — *Bulletin de la Société P. Claudel*, nº 1.

— Ch. G. [Galpérine]. — Pour une société littéraire [première liste des correspondances recueillies]. — *Bulletin de la Société P. C.*, nº 1.

— Gritti (J.), P. S. S. — Notre-Dame dans « l'univers catholique » de P. C. — *Cahiers marials*, juillet-août.

— Halter (Raymond), Marianiste. — Sagesse et Vierge Marie dans l'œuvre de P. C. — *TR*, septembre.

— Petit (Jacques). — En marge des travaux critiques. Notes sur une genèse. — Ébauche d'une tétralogie (février 1908). — *L'Otage* (I). — *Bulletin de la Société P. C.*, nº 1.

Colette. — * C. — Paysages et portraits. — Flammarion, 1958.

— * C. — Bêtes libres et prisonnières de C. — A. Michel, 1958.

Crisinel (E.-H.). — Ph. J. [Jaccottet]. — Edmond-Henri C. — *NRF*, novembre.

Daumal (R.). — * R. D. — Lettres à ses amis. 1916-1932. Tome I. — Gallimard, 1958.

Delacour (A.). — André D. — Sonnets d'outre-tombe. — *Revue du Rouergue*, juillet-septembre.

Du Bos (Ch.). — Flasche (Hans). — Ch. Du B. und seine Sprache (I). — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Mai.

Eluard (P.). — * P. E. — A toute épreuve. Gravures sur bois de Joan Miró. — Genève, G. Cramer, 1958.

— Un poème inédit de P. E. — *Voies nouvelles*, nº 2, mai.

Gide (A.). — Lacretelle (Jacques de). — Mes rencontres avec un G. peu connu. — *FL*, 27 septembre.

— La Londe (Loïc de). — Le Menez-Hom, succédané du Parnasse [une lettre inédite d'A. G. à J.-M. de Heredia (septembre 1892)]. — *Les Cahiers de l'Iroise*, 3e trimestre.

— Lang (Renée). — Rilke, G. et Valéry nel carteggio inedito (II). — *Amor di libro*, luglio-settembre.

— Ricaumont (Jacques de). — Destin de Cuverville. — *Combat*, 13 février.

— Voir : *Artaud (A.)*.

Giraud (V.). — Voir : *Sainte-Beuve.*

Giraudoux (J.). — * J. G. — Œuvres littéraires diverses. Prose narrative. Critique littéraire et essais. Autour du théâtre. Pages laissées inachevées et inédites. — Grasset, 1958.

— J. G. — Le miracle de Viseu [Inédit]. — *Les Œuvres libres*, nº 145, juin.

— Mercier-Campiche (Marianne). — L'héroïne dans le théâtre de G. — [In] * Le Théâtre moderne. — Éd. du C. N. R. S., 1958.

— Poulet (Robert). — Le « giralducisme » vieillit mal. — *Rivarol*, 21 août.

Hermant (**A.**). — Poulet (Robert). — En relisant Abel H. — *Rivarol*, 28 août.

Jammes (**Fr.**). — Lettres de Fr. J. à Arthur Fontaine, présentées par Jean Labbé. — *NRF*, novembre.

— Labbé (Jean). — L'herbier de F. J. [correspondance avec la princesse Bibesco]. — *RDM*, 15 novembre.

Jarry (**A.**). — Chassé (Charles). — J'ai vu le *Père Ubu* présider en personne le suffrage universel. — *Combat*, 13 mars.

— Soupault (Philippe). — A. J. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud-J.-L. Barrault*, n^os 22-23, mai.

Lacaze-Duthiers (**G. de**). — Aubin (André). — Souvenirs sur Gérard de L.-D. — *Cahiers des amis de Han Ryner*, n° 50, 3^e trimestre.

Larbaud (**V.**). — * Famerie (Jacqueline). — V. L., essai de bibliographie [mémoire présenté à l'École provinciale de bibliothécaires du Brabant, session 1957]. — Bruxelles, Commission belge de bibliographie, 1958.

— Lettres inédites de V. L. à Émile Guillaumin (*suite*). — *Les Amis de Ch.-L. Philippe*, n° 16.

— Carl (Ralph F.). — The early critics writings of V. L. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, I^st quarter.

— Dupuy (Aimé). — Le cosmopolitisme de V. L. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), août 1957.

— Gagnon (Camille). — V. L. — *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais*, 4^e trimestre 1957.

— Monceau (M^me Y. Henri). — V. L. au Lycée de Moulins (documents inédits). — *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais*, 3^e trimestre 1957.

Léautaud (**P.**). — P. L. — Journal littéraire [1950, 1951]. — *MF*, novembre.

— Antonini (Giacomo). — Il romanzo di P. L. — *La Fiera letteraria*, 27 luglio.

— Buthau (Étienne). — P. L. : basoche et littérature [discours à l'audience solennelle de rentrée de la Cour d'appel de Poitiers, 16 septembre 1958]. — *MF*, novembre.

— Lemarchand (Jacques). — Le Théâtre de Maurice Boissard. — *FL*, 30 août.

— Voir : *Bachelin* (*H.*).

Lebesgue (**Ph.**). — Bouquet (G.). — Philéas L. (1869-1958). — *EN*, 6 novembre.

— Fabre (Pierre). — Ph. L. ... qui savait tout faire. — *Carrefour*, 22 octobre.

Lecomte (**G.**). — Grosclaude (Pierre). — G. L. — *Poésie française*, septembre.

— Haloche (Maurice). — G. L. nous a quittés. — *Le Thyrse*, octobre.

— Lalou (René). — G. L. a bien servi les arts et les lettres. — *NL*, 4 septembre.

— Rat (Maurice). — G. L. (1867-1958). — *Les Cahiers de l'Ouest*, septembre-octobre.

— Stibio (André). — Pour G. L. — *Carrefour*, 3 septembre.

— M. F. — La mort de G. L. — *FL*, 6 septembre.

— G. L. est mort. — *Le Monde*, 29 août.

Martin du Gard (R.). — * Borgal (Clément). — Roger M. du G. (« Classiques du xx^e siècle ».) — Éditions Universitaires, 1958.

— Barjon (Louis). — R. M. du G. — *Études*, octobre.

— Berl (Emmanuel). — Journal d'un écrivain [R. M. du G.]. — *TR*, octobre.

— Bonfantini (Mario). — M. du G. o della perplessità. — *Il Mondo*, 16 settembre.

— Brincourt (André). — Au printemps de 1953, dans son petit appartement de Cimiez. — *FL*, 30 août.

— Chamson (André). — R. M. du G. ou l' « autre rive ». — *NL*, 28 août.

— Cornuz (Jean-Louis). — R. M. du G. — *Pour l'art*, septembre-octobre.

— Delay (Jean). — Dernières rencontres. — *FL*, 30 août.

— Delmelle (Joseph). — *In memoriam* R. M. du G. — *Le Thyrse*, octobre.

— Denux (Roger). — R. M. du G. — *L'École libératrice*, 26 septembre.

— Do-Dinh (Pierre). — D'une délicatesse qui eût désorienté un Oriental. — *FL*, 30 août.

— Duhamel (Georges). — C'est le Vieux-Colombier qui nous a liés tout d'abord. — *FL*, 30 août.

— Grosser (Alfred). — Une morale sans métaphysique : l'œuvre de R. M. du G. — *Esprit*, octobre.

— Henriot (Émile). — R. M. du G. — *Le Monde*, 26 août.

— Herbart (Pierre). — J'ai eu la joie de travailler avec lui. — *FL*, 30 août.

— Jourdain (Francis). — Sur deux lettres de R. M. du G. — *Les Lettres nouvelles*, novembre.

— Kemp (Robert). — Près de Dufy, R. M. du G. repose au cimetière de Cimiez. — *NL*, 4 septembre.

— Lalou (René). — R. M. du G. — *Les Annales*, octobre.

— Lalou (René). — R. M. du G. témoin de son temps. — *NL*, 28 août.

— Lecomte (Marcel). — Sur R. M. du G. — *Synthèses*, octobre.

— Mathias (Claude). — Quand il acceptait de rompre sa solitude. — *FL*, 30 août.

— Martin du Gard (Maurice). — R. M. du G. — *RDM*, 1^er octobre.

— Massis (Henri). — R. M. du G., l'abbé Hébert et Mgr Duchesne. — *Le Bulletin des lettres*, 15 octobre.

— Morand (Jean). — Entre la littérature et la vie. La solitude de R. M. du G. — *Les Lettres nouvelles*, novembre.

— J. P. [Paulhan]. — Roger M. du G. — *NRF*, octobre.

— Picon (Gaëtan). — Portrait et situation de R. M. du G. — *MF*, septembre.

— Poulet (Robert). — Avec la mort de R. M. du G., prend fin la littérature de l'entre-deux-guerres. — *Carrefour*, 27 août.

— Poulet (Robert). — Sur la mort d'un romancier. — *Rivarol*, 4 septembre.

— Rebatet (Lucien). — R. M. du G. et la génération de l'intelligence. — *Rivarol*, 11 septembre.

— Rousseaux (André). — Une œuvre qui brave l'échéance de la mort.. — *Le Figaro*, 25 août.

— Schlumberger (Jean). — Adieu au Tertre. — *FL*, 30 août.

— Schlumberger (Jean). — L'ami. — *Le Figaro*, 25 août.

— Schmidt (A.-M.). — Souvenirs sur R. M. du G. — *Réforme*, 30 août.

— Sigaux (Gilbert). — R. M. du G. — *La Terre retrouvée*, 14 septembre.

— Stéphane (Roger). — R. M. du G. — *L'Observateur littéraire* (France-Observateur), 28 août.

— Thérive (André). — Sur R. M. du G. — *Carrefour*, 10 septembre.

— Vildrac (Charles). — Son art direct, pur de toute emphase. — *FL*, 30 août.

— Villemot (Henri). — R. M. du G. — *Marsyas*, novembre.

— P. V. — Ce que sera l'œuvre posthume. — *FL*, 30 août.

— Hommage à R. M. du G. [par Fr. Mauriac, A. Camus, Jean Rostand, Jean Cocteau, L. Martin-Chauffier, Jacques Brenner, René Rembauville...]. — *FL*, 30 août.

— R. M. du G. : son passé [Yves Stein] ; son avenir [G. Duhamel, M. Jouhandeau, Hervé-Bazin, Henri Troyat, Roger Ikor, R. Peyrefitte, Guy Le Clec'h, Jacques Laurent, M. Mohrt, J.-L. Bory, Roger Nimier]. — *Arts*, 27 août-2 septembre.

— Quand R. Rolland et M. du G. s'écrivaient [lettres communiquées par Mme R. R.]. — *L'Express*, 4 septembre.

— R. M. du G. [par Pierre Abraham, Pierre Daix, Pierre de Lescure]. — *LF*, 28 août-3 septembre.

— R. M. du G. et les bibliothèques de sanatoriums. — *Bulletin des bibliothèques de France*, septembre.

Muselli (V.). — * L'Œuvre poétique de V. M. — Éd. Points et Contrepoints, 1958.

Péguy (Ch.). — * Onimus (Jean). — P. et le mystère de l'histoire (« Cahiers de l'Amitié Ch. P. ». N° 12). — Amitié Ch. P. (4, rue Aug.-Bartholdi, Paris, 15e), 1958.

— Lettres de P. à divers amis, présentées par A. M. [Martin]. — *ACP*, n° 67, octobre.

— Berthelot (René). — Fidélité d'Orléans à P. [discours prononcé le 21 septembre 1958]. — *ACP*, n° 67.

— Grégoire (Boris). — A propos d'une exposition [Ch. P. à Bruxelles]. — *Le Flambeau*, janvier-février.

— Jay Nelson (Roy). — La poétique de P. : symboles et formes [Thèse University of Illinois, 1958]. — *Dissertation abstracts*, n° 5.

— Mars (Félicien). — Le « ressourcement » est-il péguéen ? — *Vie et langage*, juillet.

— Martin (Auguste). — Documents et témoignages sur la librairie Bellais, la Société Nouvelle et les *Cahiers de la Quinzaine* [lettres inédites de P., Léon Blum, E. Tonnelat et Ernest (Jérôme) Tharaud]. — *ACP*, n° 66, septembre.

— Onimus (Jean). — P. et la crise de la quarantaine. — *L'Anneau d'or*, septembre-octobre.

— Dédicaces de P. — *ACP*, n° 66.

— Villeroy 1958 [par Sven Storelv ; allocution du chanoine Alain Guilloux ; discours de Léon Danse et de Mme Valmier]. — *ACP*, n° 67.

— Un après-midi à l'Amitié C. P. [allocutions de G. Lerminier, J. Duron, Alfred Saffrey, Aug. Martin]. — *ACP*, n° 66.

— Voir : *Van Lerberghe (Ch.)*.

Philippe (Ch.-L.). — Ch.-L. Ph. — Poème inédit [« Soir », 11 août 1894]. — *Les Amis de Ch.-L. Ph.*, n° 16.

— Lettre de Ch.-L. Ph. à S. Mallarmé [6 octobre 1894]. — *Les Amis de Ch.-L. Ph.*, n° 16.

— Complément à une bibliographie de Ch.-L. Ph. (sur des poèmes de P. ; une querelle au Salon d'automne). — *Les Amis de Ch.-L. Ph.*, n° 16.

Proust (M.). — * Le Sage (Laurent). — M. P. and his literary friends (University of Illinois studies in language and literature. Vol. 45). — Urbana, The University of Illinois Press, 1958.

— Cort (David). — P. et les existentialistes. — *Occident*, nº 18, octobre.
— Curonici (Giuseppe). — Osservazioni sull'idea del tempo nell'estetica di M. P. — *Cenobio*, luglio-agosto.
— Gaywood Linn (John). — P.'s theatre metaphors. — *RR*, October.
— Zeblewski (Elfi). — Zur Bildersprache in M. Ps *Jean Santeuil*. — *Die neueren Sprachen*, H. 7.
— Voir : *Divers* (Critique).

Radiguet (R.). — * R. R. — *Le Diable au corps*. Préface de Jacques de Lacretelle... Lithographie originale de Valentine Hugo (« Grand prix des meilleurs romans d'amour ». 6). — (Monte-Carlo), A. Sauret (Paris, Impr. Nationale), 1958.

Rolland (R.). — Cheval (René). — R. R. et Nietzsche. — [In] * Deutschland-Frankreich, t. II. — Stuttgart, 1957.
— Voir : *Martin du Gard (R.)*.

Rouché (J.). — Blanchart (Paul). — J. R. au Théâtre des Arts. Saisons 1910-1911 à 1912-1913. — *RHT*, juillet-septembre.
— P. B. [Blanchart]. — Agenda et chronique des spectacles du Théâtre des Arts. — *RHT*, juillet-septembre.
— Boll (André). — R. et la mise en scène lyrique. — *RHT*, juillet-septembre.
— Lifar (Serge). — J. R., un grand homme de théâtre, rénovateur du ballet français. — *RHT*, juillet-septembre.
— Sauguet (Henri). — J. R. et la musique. — *RHT*, juillet-septembre.
— Subes (Raymond). — Le souvenir de J. R. — *RDM*, 15 décembre.

Saint-Exupéry (A. de). — * A. de S.-E. — *Vol de nuit*. Préface d'A. Gide. Burins de Germaine de Coster. — Les Centraux bibliophiles, 1957.
— * Chevrier (Pierre). — S.-E. (« La Bibliothèque idéale »). — Gallimard, 1958.
— * Migeo (Marcel). — S.-E. (« Les Grandes biographies »). — Flammarion, 1959.
— Falicki (Jerzy). — Uwagi o symbolice *Malegoksiecia* A. de S.-E. Symbolicznosc utworu. — *Roczniki humanistyczne* (Lublin), 1957, z. 3.
— Jastrzębski (Zdzisław). — Przygoda S.-E.' ego. — *Znak* (Kraków), n. 4.
— Kwiatkowski (Władysław). — Motivation de l'héroïsme dans l'œuvre d'A. de S.-E. — *Roczniki humanistyczne* (Lublin), 1957, z. 3.
— Price (Robert Harold). — The spiritual humanism of A. de S.-E. [Thèse University of Texas, 1958.] — *Dissertation abstracts*, nº 6.
— Rothmund (Alfons). — S.-Es Briefe. — [In] * Deutschland-Frankreich, t. II. — Stuttgart, 1957.
— Saint-Exupéry (Simone de). — A. de S.-E. et le langage des images. — *Musées et collections publiques de France*, octobre-décembre.

Saint-Pol-Roux. — * S.-P.-R. — *Août*. Bois gravés de Braque (Coll. « Écrits et gravures »). — L. Broder, 1958.

Sorel (G.). — Voir : *XXe siècle. Divers.*

Suarès (A.). — Fins. — *NRF*, septembre.
— Jouhandeau (Marcel). — En souvenir d'A. S. — *NRF*, septembre.

Tharaud (Jérôme). — Voir : *Péguy (Ch.)*.

Tinan (J. de). — Voir : *Toulet (P.-J.)*.

Toulet (P.-J.). — * Georlette (René). — Études sur P.-J. T. — Bruxelles, l'auteur, 1955-1957.

— * Martineau (Henri). — P.-J. T., Jean de Tinan et Mme Bulteau. Le mariage de Don Quichotte (La Vie de P.-J. T.). — Le Divan, 1958.

Valéry (P.). — * P. V. — *La Jeune Parque.* Lithographies de Marianne Clouzot. — Paris, aux dépens de l'artiste (impr. de D. Viglino), 1958.

— * P. V. — Cahiers. Tome 6. 1916-1918. — Éd. du C. N. R. S., 1958.

— * Cain (Lucienne Julien). — Trois essais sur P. V. [V. et l'utilisation du monde sensible. — E. Poe et V. — L'être vivant selon V.] — Gallimard, 1958.

— Bémol (Maurice). — Gœthe et V. Leurs vues comparées ou la comparaison littéraire. — *RLC*, avril-juin.

— Bisson (L. A.). — V. and Virgil. — *MLR*, October.

— Lacretelle (Jacques de). — V. d'après ses Carnets. — *RDM*, 15 novembre.

— Noulet (Émilie). — V. triomphant. — *Synthèses*, octobre.

— Richthofen (Erich von). — Weiteres Quellenmaterial zu Vs *Mon Faust.* — [In] * Deutschland-Frankreich, II. — Stuttgart, 1957.

— Voir : *Gide* (*A.*), *Huysmans* (*J.-K.*).

Revues nouvelles. — *Bulletin de la Société Paul Claudel.* — Société P. C., 11, boulevard Lannes, Paris (16e).

— *Stendhal Club.* — Lausanne, Éditions du Grand Chêne ; Direction : Grenoble, 1, rue Hache ; Librairie Stendhal, 4, rue de Sault.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : Gérald Mignot.

Imp. en France par l'imp. Willaume-Egret, à Saint-Germain-lès-Corbeil, en mars 1959,
O.P.I.A.C.L 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 1er trimestre 1959.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 2091.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 1200.